COLLOQUE SUR L AMERINDIANISATION

QUI A EU LIEU À BETSIAMITES

LES 2 - 3 - 4 - MARS 83

(TRADUCTION FRANCAISE)

Montagnais

Colloque sur l'Amérindianisation
qui a eu lieu à Betsiamites
le 2 - 3 - 4 mars 83.

Traduction française.

Traduction effectuée par: Traduction Montagnaise
Sept-Iles Enr.
Sept-Iles

Reprographié: SAGMAI

1983-06-14

* Distribution gratuite.

Léonard Paul: Nous sommes fiers que vous soyez venus à Bersimis. Et pour commencer, je crois qu'on devrait discuter de l'éducation, comment on la voit dans une réserve. Ce n'est qu'un début. C'est vrai qu'auparavant, on n'avait pas la chance d'en discuter; on discutait plutôt de l'Amérindianisation. On ne commençait pas vraiment le projet. Voilà pourquoi je pense qu'aujourd'hui, ce serait bon d'en parler.

Je serais également content, car cette rencontre se fait dans une réserve, qu'il n'y ait pas de gêne, que tout le monde puisse donner son opinion, dire sa pensée. On est chez nous, on se rencontre dans une réserve. Et j'espère qu'après cette première rencontre, qu'il y en aura d'autres comme celle-ci et même à un autre endroit.

Vous savez que dans chaque réserve il y a un administrateur, et je crois que c'est à lui à vous adresser la parole en premier et c'est notre chef: Jean-Claude Vollant.

Jean-Claude Vollant: Bonjour! tout le monde. Je suis très fier de vous voir parmi nous et je remercie à chacun de vous d'être venu aujourd'hui à notre réserve de Bersimis. Il parait que ceux de la Basse Côte Nord n'arriveront que cet après-midi.

Comme il a été mentionné, on ne fait que débuter, disons de la discussion de la langue qu'il nous faut protéger, et même nous aurons à défendre notre statut.

Vous avez sans doute suivi le congrès des Indiens qui s'est déroulé cette semaine, les Indiens qui ont rencontré le gouvernement car eux aussi essaient de défendre leur statut Indien et protéger leur culture. Il y a plusieurs façons de travailler, comme défendre le statut, nous protéger, nous défendre, ainsi que, disons, tracer un chemin devant nous et le suivre.

Le travail que nous allons entreprendre aujourd'hui, tous ensemble, c'est nous qui allons y voir. Et plus tard, nos enfants nous remercieront d'avoir tracer leur chemin. Comme nous autres, on dit qu'on est fier que nos ancêtres aient protégé notre patrimoine.

Notre langue maternelle est la plus importante, elle est essentielle pour qu'on soit capable de dire: c'est moi, je suis un Indien. Ce que nous voulons c'est de travailler ensemble, ensemble pendant ces trois jours pour qu'il y ait qu'une seule langue, uniformiser l'écriture et pour la sauvegarde de notre langue.

On entend souvent dire quand il y a des rencontres avec d'autres gens: vous n'avez pas de livres, il n'y a aucun document pour prouver ce que vous faites, pour prouver votre travail. Maintenant, on va travailler sur ça pendant trois jours, et même vous avez commencé à travailler là-dessus dans vos réserves respectives. Je crois que le jour est venu pour que les réserves s'unissent, pour pouvoir travailler ensemble, pour la production des livres dont nous avons besoin, en tout cas de tout ce que nous voulons transmettre à nos enfants.

Et c'est comme ça, comme je vous ai dit au début, tout est bon, il y a plusieurs façons de défendre telle chose. Il y a, comme j'ai mentionné, le congrès de cette semaine, disons une politique, une négociation. Je crois qu'il faut passer par là d'abord pour pouvoir défendre l'Indien. Et après il y a, ce que nous faisons présentement: comment enseigner, comment transmettre cet enseignement à nos enfants, et comment nous défendre et aussi pour garder notre langue le plus lontemps possible.

Voilà pourquoi je suis très heureux de vous voir ici, pour qu'on puisse travailler ensemble et mieux encore, nous comprendre, nous qui sommes des Indiens. Et ceux de la Basse Côte Nord, peut-être qu'eux aussi attendent cela, pour qu'on soit ensemble et travailler ensemble.

C'est pour cela que ça me fait plaisir, et je dirais même que je suis fier de vous voir ici, que vous soyez venus. Car nous, Indiens, savons qu'il y a quelque chose à faire. Et on le pourra. C'est ce que j'avais à vous dire. Vraiment, je vous remercie de votre présence.

Léonard Paul: Je remercie Jean-Claude de son point de vue de cette journée de rencontre et des autres jours à venir.

Présentement, on est ... Il en manque ... Et moi je pense que c'est très important de discuter de l'écriture montagnaise.

Et pour cela, autrefois il n'y avait que des politiciens. Présentement tu es là, disons un montagnais, car il y a aussi des Attikamèques, pour s'asseoir sur la table et discuter de l'éducation. C'est le I.E.C.A.M. On peut dire qu'on veut le changer, on veut changer quelque chose de grand, c'est ça. Car autrefois, on ne faisait que distribuer des subventions, disons à Bersimis, Sept-Iles, et aux autres réserves, et on envoyait un administrateur, celui qui est conseiller en éducation. C'est cela qu'on veut changer. Mais, je dirais que c'est eux autres à trouver une solution à tout cela, pour l'amélioration de l'éducation. Maintenant ce qui se passe, l'administrateur: ce sont les enseignants et les conseillers en éducation et en culture indienne. Les administrateurs viennent de là. On pourra quand même prendre parole. Mais pour la finance, comme je vous ai dit tantôt, pour la production des livres, on va parler des livres, et il vous faudra dire ensemble: on veut produire des livres. On va le dire et sera mis sur la table des chefs à leur prochaine réunion. Je crois que c'est ce que Patrice a voulu dire, que c'est important de vouloir protéger notre éducation. Est-ce que vous avez des questions?

Tout à l'heure, Marcelline sera en avant pour nous parler du déroulement de cet après-midi. Maintenant, on va se rendre au Centre Service Educatif, d'accord? C'est bon.

Après-midi

Léonard Paul: Je serais content avant de commencer, avant que Evangéline prenne parole, qu'on recommence ce que nous avons fait ce matin. Je serais content que tout le monde se présente, qu'il dise son occupation ou ce qu'il fait au niveau de l'éducation. On va recommencer car les gens de la Basse Côte Nord sont ici, ils sont arrivés. On recommence, d'accord?

Maurice, commence le premier.

... Est-ce qu'ils sont entrés ... William, vous êtes là n'est-ce pas? Venez vous joindre à nous.

Marcelline Canapé va vous guider pour prendre la parole.

Je vais aussi lui demander de nous parler un peu de son travail dans le passé, en résumé.

Marcelline Canapé: Je suis très contente et très fière qu'on m'ait demandé de vous présenter celle qui va bientôt vous parler, peut-être qu'il y en a parmi vous qui la connaissent, et d'autres qui ne la connaissent pas.

Evangéline enseigne déjà depuis dix-sept ans. Elle a enseigné le français pendant quatorze ans. Presque tous les enfants ont passé devant elle de la première année jusqu'en sixième année, première, deuxième, troisième, quatrième, cinquième, sixième année. Je peux dire que depuis qu'elle enseigne, elle a enseigné dans tous les degrés.

Et il y a trois ans, il manquait un professeur, quelqu'un pour enseigner la langue montagnaise. Et le directeur lui a demandé d'enseigner cette langue. Secondaire I, II, III n'existaient pas encore et dans les autres réserves, il n'y avait pas de secondaire. On commençait déjà à enseigner aux jeunes enfants la langue montagnaise. Quant

aux plus âgés, il n'y avait rien de prêt.

C'est vrai qu'au début, elle avait trouvé ça difficile de ce qu'on lui demandait. Elle a beaucoup hésité. Elle disait: c'est un gros travail, qu'est-ce que je vais faire. Comme Léonard ce matin, et aussi Patrice, elle a dit: Je ne parle pas très bien le montagnais. Comment pourrais-je enseigner aux enfants? Je ne sais pas très bien lire, ni écrire le montagnais.

Et le directeur était toujours en arrière d'elle en disant: Tu seras capable, pourquoi est-ce que tu ne le pourrais pas, tu connais l'enseignement. Et elle a fini par accepter. Et cela fait déjà trois ans qu'elle enseigne le montagnais. C'est vrai qu'au début, elle avait beaucoup de choses à préparer, elle avait beaucoup de choses à préparer, elle avait beaucoup de travail. Elle ne travaillait pas seulement en enseignant, elle avait aussi à préparer elle-même ses matières. Elle fut aidée d'accord, mais ce n'était pas assez pour elle. Mais aujourd'hui, elle a pu préparer pas mal de matières au niveau des enfants. Elle peut déjà enseigner plusieurs choses aux enfants. Mais il reste quand même un gros ouvrage à faire. Et je suis certaine que je ne mens pas en disant ceci: Ca ne lui fait rien de travailler plus fort encore. Car maintenant, elle a une passion pour ce genre de travail. Et elle sait ce que c'est que de manquer de matières pour enseigner aux enfants. Elle est prête à travailler comme elle a fait il y a quelques années. Et elle sait aussi que, maintenant, il y a des réserves qui commencent à s'entraider, et on parle même d'aller plus loin.

Je vais maintenant lui donner la parole, afin qu'elle puisse vous dire ce qu'elle pense de son point de vue, de ce qu'elle a rencontré pendant son enseignement. Et aussi, elle va parler de ce qu'elle pense pour que la situation s'améliore. Evangéline ...

Evangéline Picard: Bonjour! tout le monde. Je suis très contente de pouvoir vous parler de notre travail. C'est vrai que je suis très gênée mais je vais quand même essayer de vous parler. C'est la première fois à moi aussi d'être en avant pour parler.

Et ce que je vais vous dire, je ne suis pas seule à le penser. On est trois enseignantes en langue montagnaise, les deux autres sont Rita Bacon et Philomène Rock. Et toutes les trois, on s'est mises d'accord. Et avant de commencer ce document, on avait discuté avec Lynn Drapeau. Lynn a écrit deux livres épais comme ça au sujet de l'écriture montagnaise de Bersimis. Et on a discuté de cela ensemble. Et maintenant je vais vous dire de ce qu'on pense de tout ça.

Je vais commencer à parler un peu du début de l'enseignement en montagnais à Bersimis. Peut-être se passait-il de la même façon chez vous.

La première fois, disons, quand les Indiens se sont réveillés c'était en 1972, ils ont demandé au Ministère des Affaires Indiennes pour que l'enseignement en langue indienne se fasse dans une réserve. C'est ce que la Fraternité nationale des Indiens du Canada/National Indian Brotherhood a aussi demandé.

Certainement que les Indiens savaient que dans certaines réserves, l'Indien perdait déjà sa langue. Les Indiens ont pris connaissance qu'ils perdraient leur langue maternelle eux aussi plus tard, s'ils ne faisaient rien; car plusieurs enfants indiens vont à l'école ailleurs. Il fallait qu'ils aillent à l'école des Blancs, même dans une réserve, on n'enseignait pas aux enfants à parler le montagnais, ni à l'écrire. On leur enseignait le français, ou l'anglais comme ceux de Goose Bay et North West River.

Et quand ces Indiens ont reçu l'accord pour enseigner le montagnais dans leurs réserves, alors certaines femmes indiennes ont été choisies pour recevoir de la formation; vous devez vous en souvenir de la Macaza

c'est à cet endroit que ces femmes reçurent des cours d'été.

Et c'est de cette façon que ces femmes ont pu enseigner dans leurs réserves respectives. Au début, elles ont commencé à enseigner aux enfants une demi-heure par semaine. Mais maintenant, nous voyons les enfants deux fois cinquante minutes par semaine.

Aussi, les enseignants avaient plusieurs ouvrages à accomplir. Ils avaient à enseigner, en plus de préparer leurs cours. Vraiment c'était un tâche difficile à accomplir surtout pour une personne qui n'a jamais fait ce genre de travail, elle trouve vraiment ce travail difficile. C'est très difficile d'enseigner, c'est certain qu'il faut préparer d'avance ce que l'on doit enseigner.

Vous devez sûrement savoir vous aussi qu'il n'y a pas beaucoup de livres en montagnais, ni de dictionnaires, ni de livres de grammaire, nous en manquons de tout cela. Encore bien moins les programmes, ils ne sont pas encore faits, dans lequel on trouve tout ce que l'on doit enseigner aux enfants de première année, deuxième, troisième, quatrième et en cinquième année.

Sans ce programme, les enseignants ont vraiment eu de la misère. Mais il y avait autre chose de plus compliquée: chaque personne avait sa façon d'écrire, il n'y avait pas une écriture à suivre. Tout le monde voulait garder son écriture. On ne se comprenait pas.

C'est pourquoi je dis, ils suivaient des cours à la Macaza, on leur enseignait comment écrire le montagnais. Mais quand une personne n'est pas suivie, je vais dire dans son travail, la personne finit par oublier, la façon dont on écrit.

Et je crois que c'est pour ça que les enfants ne s'intéressaient pas beaucoup à leurs études. (Plusieurs manquaient ce cours de langue).

Ils se rendaient compte qu'on n'écrivait pas de la même manière.

Et puis une bonne fois, les Indiens ont essayé d'avoir la même écriture, une canadienne française est venue, José Mailhot, pour nous parler de tout ça. Et on s'est rassemblé ici à Bersimis, c'était en 1974. C'est pas ça, personne ne voulait écouter ce qu'elle disait, les Indiens n'étaient pas d'accord de ce qu'on leur disait. Et chacun a continué d'écrire à sa façon, il écrivait comme il prononçait.

On ne pouvait pas produire de livres car il y avait plusieurs écritures. Et les enseignants ont commencé à se décourager, et il n'y avait personne pour leur venir en aide.

Et en y pensant comme il faut, c'est très difficile de bien écrire la langue indienne et aussi c'est difficile de bien connaître la grammaire. Et personne ne peut faire ce travail sans la collaboration d'une autre personne:

1° et d'enseigner
2° et de travailler pour qu'il y ait qu'une seule écriture
3° et d'écrire des livres pour les enfants
4° et d'établir des programmes.

Et c'est ce qu'on demandait aux enseignantes. Qui fait cela? Personne ne peut faire ce travail qu'on lui demande. On ne demande même pas ça aux enseignants réguliers.

Ce que je veux dire, comme par exemple moi j'enseigne déjà depuis plusieurs années, en langue française. Quand je veux enseigner le français, je ne faisais que prendre mon livre et l'ouvrir, et je voyais tout de suite quoi enseigner. Quand je veux enseigner les maths, c'était la même chose, je ne faisais que prendre mon livre et je le lisais et ensuite j'enseignais aux enfants. Et pour enseigner en langue montagnaise, il faut que cette personne travaille fort, ce qu'elle

doit enseigner aux enfants. Car rien n'est prêt, pour que ne prendre qu'un livre et l'ouvrir. On ne fait que commencer ce travail.

Je sais ce que je vous dis, car j'ai passé par là. Il y a trois ans quand on m'a demandé d'enseigner en langue indienne, je ne voulais pas trop car je savais qu'il n'y avait rien pour m'aider à ce travail, mais quand j'ai vu qu'il n'y avait pas d'autres personne pour faire ce travail, j'ai fini par accepter. Et plusieurs nuits, je me réveillais tellement je pensais à ce travail et à l'écriture indienne. Et je pensais de cette façon: d'avoir une même écriture car en français, il n'y a qu'une seule écriture. Et je crois que pour nous aussi, ce serait bon d'avoir une même écriture.

La raison pourquoi je dis ça, quand on enseigne le français à un enfant, par exemple quand il voit le mot "crayon", et quand il tournera les pages de son livre et qu'il reverra ce mot "crayon", ce mot-là va toujours s'écrire de la même façon, il ne sera pas écrit de plusieurs façons, disons comme ceci: "craion", il sera toujours écrit de la même façon.

Et moi à mes débuts, c'est ce que j'avais trouvé difficile, des fois je voyais un mot, et quand je tournais les pages de mon livre, ce même mot était écrit d'une autre manière. Je ne pouvais pas enseigner ça aux enfants. Je pensais de toujours recommencer, de changer d'écriture. Et on a jugé, nous enseignantes, qui enseignons la langue indienne d'avoir une même écriture.

Ici à Bersimis depuis que les Indiens ont pris la charge de l'éducation, on a formé un comité d'amérindianisation en janvier 1982. Il y avait trois enseignantes en langue indienne, Rita Bacon et Philomène Rock, et la directrice des enseignantes, Marcelline, et le conseiller pédagogique, Léonard, et une linguiste, Lynn Drapeau.

Et on a travaillé avec la linguiste, elle nous aide à bien faire ce travail puisqu'elle nous enseigne d'avoir une même écriture. Et on reçoit les cours une fois par semaine, et toute personne qui veut suivre ce cours, peut y assister.

Après une rencontre, on a choisi une écriture. Mais il fallait se rencontrer plusieurs fois afin de travailler sur l'écriture.

Après avoir bien réfléchi, on a expérimenté de prendre une écriture pour que tout Indien puisse la comprendre. Aussi on a lu tous les documents anciens que les Indiens écrivaient autrefois. On a également lu le livre "Eukun eshaimiasht ninan ute Unaman Shipit", et les livres de Sept-Iles, et les anciens livre de prières. Et on a choisi d'écrire comme les Indiens d'autrefois. Cette écriture indienne que nous avons, nous avons aussi pris de votre écriture. Je vais vous le montrer, vous pourrez très bien voir ce que nous enseignons aux enfants.

Et quand on vous dit qu'on a pris des livres anciens, ce qu'on a fait, on a demandé par la radio aux gens qui possédaient des anciens documents de nous les apporter, pour les lire. Et plusieurs documents ont été apportés et on les a lus. Et les Indiens d'autrefois écrivaient vraiment de cette façon. Ma mère avait en sa possession une lettre de mon défunt grand-père, datée de 1904, il écrivait presque de la même façon, il écrivait de la même façon d'aujourd'hui.

Aussi au début, on a pensé que quand on a parlé d'écrire de la même façon, on croyait rêver. Je disais à Lynn quand je lui parlais de ça que je croyais qu'on rêvait. Mais non, après avoir tout lu comme il faut, on ne rêve pas, on peut faire d'avoir une écriture, pour mieux nous comprendre.

O.K., je vais continuer à lire ...

Et on a pu décider comme il a été question en 1974. Mais je crois que les Indiens n'étaient pas encore prêts pour écrire de cette façon, mais maintenant on se comprend et on sait qu'il nous faudra travailler très fort pour pouvoir enseigner à nos enfants de cette façon. Car maintenant, il n'y a rien encore de bon à prendre, et il faut enseigner à nos enfants l'écriture qui sera la meilleure.

Je veux dire ici la fois que José Mailhot est venue en 1974, peut-être que les Indiens n'étaient pas prêts d'accepter cette écriture. C'est ce que je veux dire ici.

Aussi je pense aux paroles du chef ce matin: Il faut nous faire un chemin. Il a raison de dire cela. Car moi aussi, je pense à mes enfants, je n'aimerais pas qu'ils perdent leur langue. Je n'aimerais pas non plus qu'ils perdent l'écriture indienne. Aussi je serais contente qu'on enseigne aux enfants ce qui sera le meilleur, il faudra leur donner ce qui sera le meilleur pour leur enseigner. Et non pas leur en parler ici et là, il faut absolument penser à nos enfants. J'ai bien aimé ce que Jean-Claude a dit ce matin, leur tracer un chemin. Il a vraiment raison en disant cela.

Maintenant que nous avons une même écriture, on a beaucoup de facilité à écrire des livres pour que les enfants puissent les lire. Quand on aura des livres de prêts, on pourra facilement aller voir les enfants quatre fois par semaine. (50 minutes).

Nous allons vous expliquer pourquoi on a choisi l'écriture que nous avons présentement. Quand on a commencé à discuter de notre écriture, on a pensé ceci: Est-ce que tous les Indiens pourront utiliser notre écriture, ou ce sera seulement nous, les Indiens de Bersimis?

Et on a jugé: c'est vrai qu'on a un dialecte différent, mais on se comprend très bien quand on se parle et aussi on pourrait facilement se comprendre avec une écriture. Toutes les réserves, parlent leur dialecte, on ne parle pas de la même façon. Mais quand même on se

comprend. Et on sait que nos livres sont écrits différemment. Toutes les réserves ont leur écriture à elles. Parfois quand on lit des livres venant de partout, on a de la difficulté à les lire car ils sont parfois écrits de différentes façons. Et on a pensé que ce serait très bon d'avoir une écriture, nous qui sommes des Indiens, on pourrait se comprendre facilement en écrivant. Prenez dans la langue française, ils ont leur accent, mais ils écrivent de la même façon. C'est la même chose dans la langue anglaise, ils écrivent eux aussi de la même façon, même s'ils ont leur accent. Nous autres aussi, on pourrait le faire d'avoir une écriture, on n'est pas assez nombreux pour qu'on ne puisse pas se comprendre.

Ce que je veux dire ici, je vais parler de la langue française. Les Français de France ont un accent, ceux de la Gaspésie eux aussi ont un accent et aussi les gens de Montréal ont un accent, il y a plusieurs accents dans cette langue, mais quand ils écrivent ils écrivent d'une seule façon. Et nous autres aussi, on pourrait le faire facilement je crois. Notre langue, elle vient d'une seule place, quand nous parlons le montagnais, cette langue elle vient d'une seule place. C'est pourquoi je crois qu'on pourrait facilement se comprendre en ayant une même écriture, on n'est pas si nombreux pour ne pas se comprendre.

La même chose pour vous les autres réserves, on vous demande d'y penser pour que tous les Indiens se mettent d'accord pour opter une seule écriture. Ainsi on pourra travailler ensemble et les livres qui seront écrits, toutes les réserves pourront les utiliser.

Au début, à l'essai d'uniformiser notre langue en 1974, les Indiens ne pensaient pas la même chose que nous autres aujourd'hui. Une personne veut écrire de la même façon que son parler, quand on écrivait son mot différemment de son parler, il n'était pas très content. "On essaie de changer notre façon de parler" pensaient

les Indiens. Maintenant on comprend un peu plus: on sait que écrire et parler c'est très différent. On essaie d'avoir qu'une seule écriture mais toutes les réserves, l'Indien pourra garder son parler. Comme pour nous autres, on écrit ANUTSHISH mais quand on lit ce mot, on dit "ntshish". Et on fait très attention quand les enfants font la lecture pour qu'ils gardent leur dialecte de Bersimis et je crois que tout enfant des autres réserves garde son dialecte de sa place en lisant un livre.

Ce que je veux dire ici, je vais prendre comme exemple le mot "akup". On dit "kup", mais on écrit "akup" dans le livre indien. Mais si un enfant fait la lecture, et quand il veut dire "akup", on l'arrête et on lui dit: Ici à Bersimis, on ne dit pas akup, il peut se dire ailleurs mais toi tu diras "kup" en lisant. C'est la même chose pour le mot "Anutshish" dont je l'écris de cette façon, ce mot "anutshish" était écrit dans les livres indiens d'autrefois. Et nous employons ce mot maintenant, on écrit "anutshish" mais quand ils lisent et qu'ils veulent lire"anutshish", on leur dit qu'on ne dit pas "anutshish", on leur dit que nous autres on dit "ntshish". Et ils apprennent vite, car maintenant quand ils voient ce mot "anutshish", ils disent "ntshish". Quand ils voient le mot "auass", ils disent "uass". Quand ils voient "akup", ils disent "kup". Ils n'ont vraiment pas de misère. Ils apprennent très vite.

Aussi on a pensé à autre chose: on savait que c'est difficile que d'avoir une seule écriture. Pour qu'elle puisse écrire en indien comme il faut, il faudrau que cette personne l'apprenne. Personne ne peut écrire comme il parle. Il faut que la personne pense comme il faut avant d'écrire. Pour écrire le français comme il faut et aussi la langue anglaise, il faudra que la personne apprenne à l'écrire. Autrefois, quand on écrivait ici à Bersimis, la personne écrivait comme il parle. Pour nous, on va trouver ça difficile je crois, car c'est vraiment difficile de bien écrire la langue indienne. Aussi ça ne fait pas longtemps qu'on a commencé à écrire en indien. Mais on croit que

les enfants n'auront pas de misères, ils vont l'apprendre très vite. On pensait qu'ils seraient beaucoup plus capables que nous autres. La manière dont on enseigne à ces enfants, c'est vrai qu'au début ils avaient de la difficulté; mais maintenant après six mois d'enseignement, ils sont habitués à cette écriture. Et ils apprennent vite à lire un livre en indien. Et on peut facilement leur expliquer pourquoi tel mot s'écrit d'une façon.

Je veux parler ici de la grammaire. Quand j'ai parlé tantôt je vais encore prendre ce mot facile "akup" comme exemple. Pourquoi il y a le petit "a" en avant. On peut facilement lui donner des explications. Car dans la langue montagnaise comme dans la langue française, il y a la possession. Pourquoi il y a ce petit "a", par exemple quand quelqu'un dit "nitakup", il entend ce "a", et après leur avoir expliqué cela, ils le comprennent tout de suite pourquoi il y a ce "a". On ne l'entend pas quand on parle, mais il faut mettre ce "a" quand on écrit.

Je dis cela parce qu'ils aiment beaucoup plus maintenant, au secondaire où j'enseigne, les enfants ne manquent presque plus ce cours de langue indienne. Et ils sont très intéressés. Et quand on leur donne des examens, ils ont peur de perdre des points. Quand on aura terminé, je vous montrerai les sortes d'examens qu'on donne aux enfants, on va tout vous montrer ça.

C'est tout, j'ai tout expliqué pourquoi on a opté l'écriture que nous utilisons présentement. Et aujourd'hui, nous sommes très contents de voir les enfants s'intéresser de plus en plus à leurs cours, et aussi la facilité d'apprendre vite.

Lynn travaille avec nous, elle ne nous dit pas de ce que nous avons besoin, ce qui nous manque. C'est nous qui la lui demandons de ce que nous avons besoin. C'est nous qui demandons à Lynn de

ce que nous avons besoin. On lui dit aussi qu'on veut écrire comme ceci, c'est nous qui décidons. Et elle nous explique l'écriture.

Une linguiste, je crois qu'elle a un gros travail. N'importe quelle langue, le français, le chinois, le japonais, avant de commencer à écrire, ils ont besoin d'une linguiste. Dans n'importe quelle langue, on a besoin d'une linguiste.

Quant à nous, on comprend son travail, c'est pourquoi nous lui avons demandé de venir nous aider.

J'aurai une dernière chose à vous dire. Autrefois, on ne se réunissait jamais pour parler de l'écriture. Mais quand les missionnaires ont commencé, on les a écoutés parce que l'Indien avait grand respect des missionnaires. Mais maintenant, je crois que le temps est venu pour savoir à choisir ce que nous voulons, aussi de choisir la manière d'écrire en indien. C'est pour cela qu'on a fait venir une linguiste pour qu'elle puisse nous aider, car on sait très bien ce que nous allons lui demander.

Aussi avant de terminer, je vais vous parler d'une chose. Je vais parler du bébé de Marcelline. C'est son bébé, c'est lui qui a fait partir la classe-pilote ici à Bersimis, ce que nous commençons présentement. La pré-maternelle, la maternelle, première année, deuxième et troisième année, on fait un essai, c'est de les enseigner en langue montagnaise. Delvina est en train d'enseigner les enfants de la pré-maternelle, on enseigne à ces enfants qu'en langue montagnaise. Et ils tomberont en maternelle, encore là, ils seront enseignés qu'en langue montagnaise.

Aussi le travail que nous faisons, on essaie avec cette classe-pilote d'établir des programmes, tous les cours qui seront donnés aux enfants de la première année et ils seront enseignés en langue monta-

gnaise et un peu de la langue française. Et ils tomberont en deuxième année, et ils seront enseignés par des professeurs indiens et recevront leurs cours en langue montagnaise, aussi ils recevront leurs cours un peu en langue française. Ce sera la même chose en troisième année. Et quand ils tomberont en quatrième année, ceux qui ont reçu leurs cours en langue montagnaise, on mélangera les enfants, on les mettra ensemble. Et c'est là qu'on verra si ce projet marche ou pas d'envoyer ces enfants d'abord en langue indienne au lieu d'une seconde langue. C'est ce que je voulais vous en parler.

Ce sera tout. Aussi je serais très contente de voir ou d'entendre parler de votre travail au niveau de l'éducation dans vos réserves.

J'ai fait tout mon possible pour vous parler de notre travail.

Je vous remercie beaucoup de m'avoir écoutée.

Marcelline Canapé: Je remercie beaucoup Evangéline d'être venue nous parler, de nous parler de ce qu'elle pense de tout ça. Est-ce qu'il y a quelqu'un qui veut poser des questions avant d'aller à l'atelier. Est-ce que vous avez des questions àposer à Evangéline sur ce qu'elle a dit, sur ce que vous n'avez pas très bien compris ou ... Il n'y a personne qui veut poser des questions?

_____: Est-ce que les cours sont reconnus au niveau du Ministère de l'Education?

Evangéline Picard Canapé: Oui, je crois qu'ils sont reconnus.

Marcelline Canapé: ... pour enseigner comme celui qui est dans les cours en langue française. Mais celui qui est dans la classe-pilote, il va apprendre sa langue maternelle avant d'apprendre la langue française. Parce que je crois ...

Evangéline Canapé: Je vais parler d'une chose, aussi avant de faire un livre, avant de l'achever, quand on a commencé la première fois, il fallait d'abord travailler l'orthographe indienne, il fallait absolument le faire. Il fallait se rencontrer plusieurs fois et les professeurs montagnais, et ceux-ci qui sont dans le comité. Il nous fallait corriger l'orthographe montagnais plusieurs fois. Et c'est ainsi qu'on peut continuer, cela est fait, et maintenant nous sommes en train de publier des livres ...

Georges-Henri Michel: ... vous avez terminé, vous avez déjà pris position?

Evangéline Canapé: Oui, nous nous sommes choisis, mais on avait dit dans les discussions que ça ne nous ferait rien de ...

... et si vous avez quelque chose à changer, on va vous écouter. Si on voit, peut-être que nous autres on aura à changer pour que tout le monde écrive de la même façon, afin de se communiquer facilement. Comme Doris, elle fait des programmes à Sept-Iles, c'est qui l'autre qui a commencé la catéchèse Céline?

Céline Bellefleur: ... l'année prochaine.

Evangéline Canapé: ... l'année prochaine, on commencera la catéchèse. Gardez si vous faites la catéchèse, et si nous, on fait la catéchèse, et si une autre réserve fait de la catéchèse, on fait un même travail. Et si on pouvait se mettre d'accord sur l'orthographe, une réserve pourrait faire la catéchèse, et une autre réserve pourrait faire les sciences, et une autre personne pourrait faire les maths, on irait un peu plus vite, si on pouvait le faire ensemble, de travailler ensemble au lieu de faire ce que nous faisons, présentement chaque réserve travaille pour elle-même. C'est pour cela que nous avons fait ceci aujourd'hui, et on a fait ça vite pour bien écrire l'orthographe, pour que vous voyiez ceci aujourd'hui, cette écriture est celle que nous

avons optée, celle que vous voyez présentement. On va aussi vous donner d'autres livres, comme je vous ai dit, quand vous viendrez à l'école, aussi on va vous montrer comment les enfants travaillent.

Marcelline Canapé: Que chaque réserve fasse une équipe ou ...

Evangéline Canapé: Marcelline, toi tu devrais former des équipes, nous dire où aller.

Marcelline Canapé: C'est très difficile. Ce que je pourrais faire, je pourrais nommer une personne qui serait animateur à l'atelier. Est-ce qu'il y a des personnes pour animer à l'atelier. J'aimerais qu'il y ait un de Sept-Iles, un de Pointe Bleue, un de Bersimis et un de La Romaine. Céline, pour Sept-Iles? Maliotenam? Est-ce qu'il y a une autre personne? Jeanne d'Arc, Pointe Bleue. Céline, tu devrais aller là-bas, et on ira voir les réserves à chacun leur tour.

Céline Bellefleur: ... pour que tout le monde suive une écriture, est-ce que vous avez déjà ...?

_____: Non, je n'ai jamais entendu parler.

Céline Bellefleur: Tu n'as jamais entendu parler de ça? Et toi, Natashquan?

_____: Je n'ai jamais entendu parler de ça, mais moi quand je fais mes cours, ceux qui sont préparés sont écrits en indien, mais c'est très long pour moi d'abord le lire en indien, j'utilise plutôt celui qui est écrit en français, ça va plus vite pour moi de lire d'abord en français, c'est ce que je fais quand je prépare mes cours (ce que je dois enseigner), j'utilise celui qui est écrit en français. Mais je parle en indien aux enfants que j'enseigne. Mais c'est seulement la catéchèse, ce n'est pas la langue.

Céline Bellefleur: Et toi, tu suis d'abord celui qui est écrit en français?

_____: C'est ça, c'est ce que moi j'utilise, ça va plus vite pour moi et aussi pour parler.

Céline Bellefleur: Et vous autres, La Romaine?

_____: On a suivi des cours de langue deux ans de temps. Le Comité Culturel a fait des livres, et c'est ce que nous utilisons. Quand je lis, ça me prend du temps pour le lire. C'est seulement après que mon père ou ma mère me l'ait dit ce qui est écrit. Aussi j'ai déjà enseigné ça aux enfants et cela m'avait pris du temps. Et je lis comme je parle, cela me facilite beaucoup plus.

Céline Bellefleur: Et vous autres, Bersimis?

_____: A Bersimis, tout est écrit en indien.

Céline Bellefleur: Et Maliotenam, ou Sept-Iles, au Conseil, est-ce qu'il y a déjà une position de prise?

Georges-Henri Michel: Il y a déjà une orthographe acceptée et ce jusqu'à temps qu'il y ait une autre meilleur que celle-ci, je crois. Aussi une résolution du Conseil de Bande a été préparée prouvant l'acceptation de cette orthographe. C'est l'orthographe de Traduction Montagnaise. Et elle est un peu utilisée dans les écoles. C'est vrai que ça ne va pas vite pour accepter cette orthographe, mais elle est déjà utilisée. Celui-ci est utilisé dans les écoles et les trois autres livres que nous avons faits, ils sont également utilisés.

_____: Céline, ce que je comprend, l'orthographe doit être acceptée par le Conseil de Bande?

Céline Bellefleur: C'est soit à l'école, soit au Conseil de Bande, est-ce qu'il y a des décisions qui sont prises?

_____: Je n'ai jamais entendu parler.

Céline Bellefleur: Tu n'as jamais entendu parler?

Et l'orthographe du Comité Culturel, est-ce qu'il y a quelqu'un qui leur a dit quelle écriture prendre. Car on dit que chaque personne écrit à sa façon.

_____: Je ne sais pas moi.

Céline Bellelfeur: ça doit être le prêtre, n'est-ce pas?

_____: ça doit être le prêtre, ça doit être lui. Père Joveneau. Aussi le dictionnaire, celui qui est épais, a été édité et je crois que le prêtre était dans ça aussi, et il faisait demander des personnes à chacun leur tour.

Céline Belleleur: Le prêtre est toujours parmi les premiers quand on veut faire cette sorte de travail.

Georges-Henri Michel: Et on va dire encore que c'est un Blanc qui a fait ça.

Céline Bellefleur: La troisième question est: Est-ce que l'orthographe pose des problèmes à l'école?

Bersimis _____: ... les enfants écrivent à l'école.

Céline Belleleur: Il n'y a qu'une personne qui enseigne à écrire?

_____: Oui.

Céline Bellefleur: Et vous autres Natashquan. Vous ne savez pas?

_____: Je ne sais pas. J'enseigne à l'extérieur.

Céline Bellefleur: Et La Romaine?

_____: Pourrais-tu répéter? ...

Peut-être qu'il y en a, moi je ne sais pas. Moi je suis à une autre place, il y a une classe pré-maternelle au Conseil de Bande. Et moi, je suis dans une école qui est située un petit peu plus loin.

Céline Bellefleur: Et vous autres, Bersimis?

_____: ça marche très bien.

Georges-Henri Michel: Et nous autres, Sept-Iles?

Céline Bellefleur: C'est seulement des mots, nous autres, des fois quand on veut écrire, nous les professeurs, ce qu'on trouve difficile, c'est d'écrire. Parfois on communique avec les Traductions Montagnaises pour nous dire comment écrire tel mot pour que les enfants ne voient pas ce mot écrit de plusieurs façons. Vu qu'il y a cette difficulté, je crois, on ne donne pas beaucoup de dictée aux enfants de la première année jusqu'à sixième année, seulement un petit peu. On leur donne que des mots qui sont très faciles à écrire, que tout le monde écrit de la même manière. Ce sont ces mots qu'on leur donne d'écrire ...

_____: Est-ce que tu comprends ce qu'elle dit, ou pas?

_____: Je comprend son écriture. Mais il y a des mots que je ne comprends pas. On le comprend, c'est seulement quelques mots, on ne se comprend pas.

_____: Et toi Louise, qu'en penses-tu de leur écriture?

Louise _____: Celle-ci? Moi, je le comprend.

_____: Et toi?

_____: Moi, je le comprend. Je peux tout le lire.

Evangéline Canapé: Et vous autres, Judith?

Judith _____: Oui. Je le comprend.

_____: Les gens de votre place, penses-tu qu'ils aimeraient qu'il y ait qu'une seule écriture? Qu'on écrive un livre d'une seule façon, en écrivant?

_____: Je crois qu'ils aimeraient ça, mais ils ne le comprennent pas.

_____: Il y en a qui ne lisent pas n'est-ce pas?

_____: Il y en a aussi qui le peuvent.

_____: Elle dit qu'ils aimeraient ça, mais qu'il y a des mots qui ne les comprennent pas.

_____: Est-ce qu'ils seraient contents d'avoir qu'une seule orthographe d'un livre écrit en indien? Sûrement les gens de Sept-Iles.

Ann Kapesh: Je ne peux rien dire.

Moi, je n'enseigne pas. Je ne peux rien dire. Il y a des personnes ici qui travaillent dans les écoles. Les gens vont sûrement être capables de lire et ils vont tout le comprendre. On se comprend entre nous autres.

_____: Et toi, qu'en penses-tu?

_____: Moi, ce que je pense présentement, j'aurais aimé qu'on ait la même orthographe. Si on aurait des livres, déjà ce serait très bon. ça fait très longtemps qu'on a commencé à travailler là-dessus, mais on a toujours bloqué. On aurait dû accepter depuis longtemps de travailler ensemble, aujourd'hui on serait rendu très loin en avant, on aurait eu déjà plusieurs livres avec une même orthographe, que nous tous on l'aurait utilisée. C'est ce que moi je pense, ce serait vraiment le temps qu'on ait une même orthographe, tout le monde, toutes les réserves, pour qu'on puisse travailler ensemble pour qu'il y ait du travail, et aussi pour que tout le monde s'en serve. C'est à ça que je pense moi.

_____: Est-ce que tu as pris en note ce qu'elle vient de dire?

_____: Oui.

Evangéline Canapé: Vous autres, vous les appelez kakussesh, et nous autres, on les nomme kauapashit.

Daniel Vachon: Pour moi, je crois n'est-ce pas, si on n'essaie jamais d'officialiser tout de suite pour dire, qu'on devrait plutôt apprendre les nouveaux mots qui vont entrés, les mots que les enfants sortiront, Et s'il y a un comité ou une commission par où sera approuvé ce mot qui sera sorti. Car comme je dis, vous remarquez toujours que les enfants n'est-ce pas, et à chaque période de leur croissance, il y a toujours là un nouveau mot. Et tu ne peux pas le briser. Même si tu veux le briser, si tu veux lui montrer ton langage, lui ne peux pas l'apprendre, il va continuer à utiliser son langage, et on comprend son langage.

Evangéline Canapé: C'est la même chose pour nous autres, on s'est hâté de corriger, travailler la langue, car on remarque que déjà les

enfants commencent à changer leur langage. Prenons comme exemple: ils disent: "Ni nipatshi", "ni minukutshi", "ni papatshi". Mais on dit: "Ni papati", ni mitshishiti". Les mots se terminant par "ti" -- les enfants disent "tshi". La même chose pour le petit "ᵘ", comme dans "kakᵘ", ils ne prononcent pas le petit "ᵘ", comme dans "uinishkᵘ", ils ne le diront pas, on ne les entendra pas le prononcer. C'est pourquoi on a mis ce petit "ᵘ" pour leur faire penser qu'il y a un petit "ᵘ". Et pour les entendre prononcer le petit "ᵘ" quand ils font la lecture, il faut absolument qu'on les entende le prononcer. Et aussi pour bien lire. Et quand ils ne lisent pas comme il faut, déjà c'est très différent, comme par exemple "ninitshishitan" n'est-ce pas, il disent: nikanikanishtan.

C'est pour cela qu'on s'est hâté de faire des corrections pour que les enfants soient enseignés de la même façon et aussi pour qu'ils apprennent la même chose.

Daniel Vachon: C'est justement ce que je pense moi aussi. Je reviens toujours à ce que j'ai dit, car je ne pense qu'à ça. J'ai toujours peur qu'on dise ceci: il y a une réserve qui a pris position, on n'en parle plus, et c'est ce qu'il va être utilisé. On pourrait aussi faire, comme nous Sept-Iles, on dit qu'on avait demandé que ce soit officialisé par le Conseil de Bande, ce n'est pas ce que nous avons demandé pour que ce soit officialisé, mais pour dire que le Montagnais possède une langue, et aussi pour travailler sur cette langue. Ce n'est pas seulement à nous de travailler là-dessus, mais qu'il y ait un domaine où travailler, qu'on ne s'arrête pas, pour que cela existe toujours, de génération en génération. Mais il faudra qu'un groupe y soit pour officialiser, ceux qui auront reçu un mandat pour ... disons s'il y a un nouveau mot, on le rentrerait là-dedans, et ce groupe aurait à approuver ce nouveau mot. C'est ce que moi j'arrangerais. Je pensais que cela marcherait comme ça, aussi de ne jamais fermer ce bureau, que ce bureau existe pour toujours, pour recevoir les nouveaux mots, et aussi l'orthographe, et plus tard, on se comprendrait de plus en plus.

Evangéline Canapé: Mais il faut quand même qu'on dise, que c'est la première fois qu'on fait ceci pour discuter de l'orthographe. Et on ne pense pas que notre orthographe sera acceptée, on ne pense vraiment pas comme ça. Comme par exemple ton livre, je l'ai tout lu celui qui est intitulé: Tshakapesh, celui que tu as écrit, je comprend très bien votre orthographe. Aussi celui du Père Joveneau, il a une orthographe comme le tien, et aussi celle de madame Ann Kapesh, et je peux le lire facilement. Mais ce serait plaisant, car il y a des mots comme par exemple le mot "atuk" que j'ai pris comme exemple, il est écrit de plusieurs façons, si on pouvait avoir une même orthographe, ce serait fantastique.

Daniel Vachon: Je crois que plus tard, on va pouvoir se comprendre. C'est vrai que présentement, c'est une première rencontre que nous faisons. C'est la première fois, qu'on va vraiment discuter de la langue. On va dire que c'est un tout début. On ne se rencontrait jamais. C'est vrai qu'on se rencontrait, mais on discutait d'autres choses. Mais maintenant il y a discussion de l'écriture et c'est la toute première fois, c'est un début, et si cela continue, qu'il y ait des rencontres et des rencontres.

Evangéline Canapé: On va finir par se comprendre.

Daniel Vachon: On va finir par se comprendre un peu plus. Et on finira par se comprendre toutes les réserves, tous les Montagnais.

Evangéline Canapé: Ce qu'on vise, ce que moi je pense, par exemple: chez les non-Indiens il y a plusieurs groupes vivant ici et là, ils écrivent tous de la même façon. Pour nous autres aussi, on vient d'une même origine, les Montagnais viennent d'une même origine. Et moi je pensais, on pourrait facilement écrire d'une même façon pour mieux se comprendre, car on vient d'une même origine.

_____: Tu as terminé Anne-Marie n'est-ce pas? La troisième question: La question au sujet de l'orthographe, est-ce qu'il y a des problèmes dans les écoles? Anne-Marie...

Anne-Marie _____: Oui. Prenez par exemple le mot "pishum", nous autres on dit "pihum". On enlève le "s". Pishum (soleil). Et aussi "minush", on dit "minuh" (chat), mais on enlève le "s". On ne dit pas "minush". On enlève les "s".

_____: Ah! bon. Vous écrivez comme vous parlez?

Anne-Marie _____: Oui.

_____: St-Augustin? ... Parler de l'écriture, car on parle de l'écriture, n'est-ce pas? Comme par exemple, Anne-Marie dit que dans le mot "minush", elle enlève le "s". Vous enlevez le "s"? Et vous autres St-Augustin, comment écrivez-vous "minush"?

_____: Comme eux autres. On enlève le "s".

_____: Vous écrivez comme vous parlez?

_____: Oui.

_____: Et dans les écoles, vous enseignez comme ça?

_____: Oui.

_____: Et Sept-Iles?

Daniel Vachon: Sept-Iles, je ne sais pas comment cela fonctionne dans les écoles. Il aurait fallu qu'un professeur qui enseigne la langue montagnaise, ce professeur aurait pu vous en parler s'il connaissait des problèmes, c'est seulement un professeur qui pourrait vous répondre.

Quant à moi, pour répondre au nom de l'école, moi je ne sais pas. Moi, je collabore à l'édition des livres, mais pas à l'enseignement, je ne m'y connais pas.

_____: Bersimis.

Evangéline Canapé: Quant à nous autres, vous savez comment on écrit, c'est ce qu'on vous a montré.

Daniel Vachon: Ce qu'elle veut savoir, la question est: Les enfants ont-ils de la difficulté à suivre l'enseignement?

Evangéline Canapé: Non, ils n'ont pas de difficulté. C'est vrai qu'au début, ils avaient de la misère comme l'exemple que je vous ai donné "anutshish", ce mot-là, on l'a pris de la langue d'autrefois. Mais quand un enfant lit un livre, il ne lira pas comme il est écrit, il dira "ntshish". La même chose pour "akup", il ne lira pas comme il est écrit, il dira "kup". Et aussi "atuk", il ne dira pas "atik^{u}", il dira "tuk". Ils ne trouvent pas cela difficile. Je crois qu'un enfant qui reçoit un cours, au début de ses cours, et si on lui enseigne la même chose, n'importe quoi, il apprend très vite. Maintenant quand ils font la lecture, ceux du secondaire et même ceux du primaire, ils sont comme ça eux aussi, ils apprennent très vite. Vraiment déjà, moi aussi j'étais très surprise de les voir tellement c'était facile pour eux de lire un livre. Ils lisent maintenant l'Indien comme s'ils lisaient le français. Ils ont bien réussi.

...

_____: ... et moi je parle en utilisant le "l". A chaque fois que j'écris, j'utilise toujours mon parler, je mets le "l", je change toujours les mots, j'utilise le livre de Daniel Vachon. C'est ça qui est difficile, car j'avais commencé comme ça, pour qu'ils aient le dialecte de Bersimis car c'est ça qu'ils veulent apprendre.

Et je change toujours, je mets toujours le "l" pour ne pas employer le "n". C'est ce que je trouve difficile. C'est ce que je rencontre.

_____: Trouverais-tu un mot pour donner comme exemple?

_____: Disons, vous , vous dites "innu", et nous autres "ilnu". Il faut toujours que je le change. Toujours. C'est toujours ça que je rencontre.

_____: Tu as ce même problème toi aussi, n'est-ce pas?

_____: Est-ce que c'est pour ça que tu dis, je vais parler comme un Indien de Bersimis ...

Laurette Grégoire: Si je lis cette page, c'est vrai que je ne sais pas lire l'Indien, comme par exemple ici c'est écrit, n'est-ce pas (...eka tekuanilit nelu ...) c'est écrit "nelu", mais pour nous les gens de Sept-Iles, on dit "nenu". Moi je pense que leur écriture, si je savais lire, je lierais comme c'est écrit, c'est-à-dire j'aurais le dialecte de Bersimis. Parce qu'eux autres, ils écrivent "nelu" et nous autres à Sept-Iles "nenu".

_____: Il faudra un moment donné choisir entre le "n" et le "l".

_____: Et toi Jean-Charles? Que penses-tu de cette écriture?

Jean-Charles Pietasho: Je vais dire la même chose, on emploie le "n". Mais je ne peux pas bien la comprendre, par exemple, j'aimerais qu'on me l'explique. Quand elle dit "anutshish", vous, vous dites "ntshish"?

— Oui. — Peut-être qu'on veut faire, peut-être qu'on va en parler, est-ce que c'est vrai qu'il y aurait un "l" dans "alutshish" pour Bersimis? Ou est-ce qu'ils utiliseraient "ntshish"? — "Ntshish".

Noella Mckenzie: Dans certains mots n'est-ce pas? Pour certains, prend ce mot qui est écrit "anutshish", il parait que les Indiens d'autrefois l'écrivaient de cette façon et même ceux de chez vous, dans toutes les réserves, c'est écrit "anutshish" dans nos livres, comme dans celui du livre noir, et c'est nous autres qui avons changé la prononciation, mais on dit que ce mot sera écrit "anutshish". Comment dites-vous ce mot, vous autres?

Jean-Charles Pietasho: "Anutshish", comme il est écrit présentement.

Noella Mckenzie: Et eux autres, ils disent "ntshish", mais ce mot va s'écrire comme ça, "anutshish", mais eux autres disent "ntshish".

Comme nous autres, on parle comme ça, on dit "ntshish", mais ce mot pourrait quand même s'écrire "anutshish".

_____: Vous autres, vous enlevez "sh", est-ce que vous dites: "nutih"?

Jean-Charles Pietasho: Oui. C'est ce qu'on avait trouvé difficile aussi quand José a parlé de ça, quand elle nous parlait de ça dans son livre, et aussi les livres s'écrivent de cette façon, le petit "^{u}". Elle a parlé de ça elle aussi, mais je n'ai pas compris son livre. Peut-être que les enseignantes le comprennent, car eux ont fait des livres.

_____: Et toi, est-ce que tu le comprends?

_____: Je crois que oui.

_____: Vous qui venez de la réserve, qu'en pensez-vous, pensez-vous que les gens de votre place seraient d'accords qu'on ait une même écriture, en indien?

Jean-Charles Pietasho: Après une bonne discussion. Ce qui manque c'est de l'information, pour que toutes les réserves commencent ensemble à discuter de cela. Peut-être que certains vont se comprendre. Parce nous autres, on peut dire, les gens de Bersimis veulent prendre en charge de notre langue. Je veux parler de la langue, dont l'Indien veut protéger, et qu'il y ait qu'une seule écriture, je crois qu'ils vont comprendre si on leur parle de la langue. C'est ce que moi je ferais pour commencer.

_____: Et vous autres, Laurette?

Laurette Grégoire: Je crois que c'est nous autres qui changeons notre langage. Et si on demandait aux personnes plus âgées ce qu'elles en pensent, comment elles voient cela, quel langage elles employaient, si on leur informait qu'on veut une même écriture, je crois qu'elles seraient d'accord.

_____: Et toi Noella, qu'en penses-tu?

Noella Mckenzie: Je suis d'accord avec Laurette, pourvu qu'on donne de l'information. Si on fait circuler cette information, informer les gens que tout le monde veut avoir une même écriture, et si une personne se sert de sa tête et de son coeur, si cette personne veut vraiment donner de l'information, et si elle a vraiment confiance, il faudra que tu regardes en avant avec cette information que tu as reçue. J'ai bien aimé ce que le chef a dit, tu regardes en avant, si vraiment tu as la confiance dans ton coeur, cette information que tu veux faire circuler, je pense que si on s'unit pour être fort, je crois qu'on va réussir.

_____: Et toi Lisanne? Ils vont sûrement être d'accords, n'est-ce pas? Les gens de Bersimis.

Lisanne _____: Ici à Bersimis, ils sont en train de travailler là-dessus. Et puis, ça fait longtemps que les enfants reçoivent leurs cours en langue montagnaise. Prenez les enfants qui sont au secondaire, ils sont très en avance que les autres moins âgés, Secondaire III. Les parents vont être d'accord, il y en avait des Indiens qui écrivaient en Indien avant de recevoir ce cours. Mais maintenant, ils vont être plus contents s'ils possèdent des livres pour suivre une écriture, aussi les personnes plus âgées.

_____: L'autre question. Si tout le monde est intéressé de suivre une écriture, comment procèderons-nous pour faire partir ce projet?

Noella Mckenzie: On donnerait évidemment de l'information. Prenez nous qui sommes venus ici et mais qu'on s'en aille: les gens de chez nous vont nous demander: Qu'est-ce que vous avez fait là-bas? Et c'est alors qu'on dira qu'on apporte des nouvelles. On a parlé de l'écriture et de ce qu'on veut faire. Aussi tu peux informer par ce film n'est-ce pas, pour que tout le monde puisse le suivre. Tu peux t'en aller avec ça, les Indiens verront et écouteront ce filsm. On commencerait par ça d'abord, car il faut que tu sensibilises ton voisin pour qu'il puisse se mettre à réfléchir, pour que sa langue, pour qu'il sache ce qu'il en pense, comment dirais-je, pour qu'il soit sensibilisé, y aller doucement et voilà... On peut aussi faire circuler des feuilles dans les maisons. Vos idées, j'aimerais les connaitre aussi.

Jean-Charles Pietasho: Comme je t'ai dit moi, il y a un radio communautaire près de la réserve. — On n'en possède pas nous autres. — Ah! bon. C'est vrai que cela aiderait. C'est comme j'ai dit: donner de l'information.

_____: C'est vrai.

Noella Mckenzie: Aussi l'Indien pourrait être informé par la radio, on pourrait le faire venir, car tout Indien aime écouter la radio. Mais nous autres, on n'en a pas.

_____: Nous autres, on en possède un. Et beaucoup de jeunes y travaillent. Regardez ce que nous faisons, on fait un pas, la question numéro 6, on commence à le faire. Il ne nous reste plus qu'à nous comprendre, qu'on ait confiance de ce que noulons entreprendre. C'est ce qui nous manque, on n'a pas assez confiance de ce que nous voulons faire, peut-être que maintenant on aura un petit peu plus confiance, car on est plusieurs, et on est plus jeunes et on voit loin. On vise loin, le travail que nous voulons entreprendre et aussi il y a la radio. Par exemple, quand on écoute la radio de Mingan, le matin à 11:00 heures, tu ouvres la radio et tu les entends parler. Il y en a un à Natashquan et à St-Augustin. Tu vois, c'est déjà beaucoup. C'est déjà beaucoup, et ce jusqu'à Schefferville et il y en a un aussi à Pointe Bleue.

Noella Mckenzie: Et ce que je pense encore, juste le fait de se réunir, c'est déjà quelque chose, ce qu'on veut faire, c'est déjà un pas je pourrais dire, ce qu'on cherche, pour trouver une idée comment on pourrait s'entraider. Le fait de nous réunir, c'est déjà une preuve.

Jean-Charles Pietasho: Le plus important aussi je crois, de ne pas mélanger le travail. Il y a un professeur pour le cours de langue indienne et il y a d'autres personnes qui écrivent de la politique en indien. Pour ne pas mettre tout ça ensemble, je crois que ce sera dangereux si on mélangeait les deux.

_____: L'éducation et la politique, de ne pas les mettre ensemble. Qu'on ne travaille que sur l'éducation. Pas de la politique, ce sera à part. Regardez l'éducation se fait ici, et le Conseil est situé là-bas. Il est à part. Je crois que ça marchera si l'éducation est mise à part, de ne pas mélanger avec un autre projet. C'est ce que moi je pense.

Jean-Charles Pietasho: On pourrait aller loin.

_____: On va reviser ce que nous avons fait.

_____: Il y en avait plusieurs. J'ai aimé ce qu'elle avait dit...

_____: Elle va le redire n'est-ce pas? Ce que je t'avais demandé, c'était très important ce que tu as dit. Il faudra que tu recommences.

Noella Mckenzie: ... quand j'ai dit qu'il faudrait que tu aies confiance avec ton coeur. C'est d'abord toi femme indienne, même l'homme, si toi tu as confiance dans ton coeur et ton âme, que tu veux donner de l'information de la langue indienne, et si tu regardes les enfants, si tu regardes en avant, tu fais déjà un pas et voilà. Il faut que toi d'abord tu aies la confiance. Et ensuite tu pourras donner de l'information, que tu feras circuler dans les réserves, aussi on pourra informer les gens par la radio, tu vois, il y a déjà deux moyens pour donner de l'information. Si tu dis: j'ai confiance, peut-être que tu sensibiliseras ton voisin, celui qui n'avait pas confiance, ou par la radio, et même parce film que nous passons présentement, qu'on entendra tout ce que les enseignants ont dit.

_____: Et ils pourront donner leurs commentaires. Et toi Laurette, qu'en penses-tu? Qu'est-ce que nous devrions faire pour que tous les Indiens soient d'accord pour suivre une même écriture?

Laurette Grégoire: Comment pourrions-nous procéder, nous ensemble, Indiens de Sept-Iles pour ... il y en a qui veulent protéger leur langue, et aussi la langue écrite. Il faudrait bien leur expliquer. Parce que nous sommes venus ici n'est-ce pas, comme moi par exemple, je me suis demandé ce que je venais chercher ici, pourquoi je suis convoquée. Mais je sais par exemple, je sais que c'est pour la dis-

cussion de l'écriture indienne. Mais qu'est-ce que je vais dire. Je ne suis pas une enseignante. Pour savoir comment elles enseignent, car tu me demandes plusieurs choses, quand tu demandes: les gens de Sept-Iles, comment écrivent-ils? Je ne peux pas répondre à cette question, pour dire on écrit comme ceci, on suit l'écriture de Bersimis. Je ne sais pas moi, je n'enseigne pas. Mais je pense que ce n'est pas du tout difficile d'informer les gens, au contraire, ils en seront fiers, tout individu est fier de garder son statut. Si tout le monde est informé, même les personnes les plus âgées, car celles-ci seront encore plus fières de voir les jeunes qui veulent garder leur langue, de les voir travailler pour la sauvegarde de leur langue. Comme nous autres aujourd'hui, on est ensemble. Mais c'est vrai qu'il n'y a personne de plus âgée, pour dire ce qu'elle en pense. Je ne veux pas dire ici qu'on est toutesjeunes, mais il n'y a personne de plus âgée ici, pour dire ce qu'elle pense de tout ça. C'est seulement nous autres qui en parlons. Et si jamais il y avait une autre réunion, on pourrait les convoquer, on sera fier d'entendre leurs discours, de ce qu'ils en pensent. Et eux aussi seront fiers en leur informant de notre intention.

_____: Comme ça, tout le monde est d'accord qu'il faut d'abord informer la population, les personnes plus âgées, ce que nous avons l'intention de projeter, c'est-à-dire uniformiser l'écriture indienne.

Noella Mckenzie: Après cela, on pourra en discuter. Moi, tout ce qu'on me demande, je ne peux pas répondre à ces questions moi seule. Ce sont les gens là-bas, notre population, nos frères et soeurs, et les autres personnes plus âgées, car leurs pensées aussi sont très importantes. Mais pas seulement moi parce que je suis là. On a besoin de leurs commentaires, ce qu'elles en pensent.

On a dit de faire le point sur l'état de l'orthographe. On dirait que c'est très difficile de discuter entre nous autres d'abord. Ce n'est pas encore le temps de faire ça ensemble, et même lui qui vient de Mingan quand il dit qu'ils utilisent des livres venant d'ailleurs,

et que ce sont les enseignants non-Indiens qui sont plus puissants. Il disait aussi que les enfants n'étaient pas assez nombreux. Et on dit aussi qu'on écrit comme on parle. C'est très difficile, on ne peux pas tout de suite décider comme ça. Et on ne sait pas où aller pour pouvoir choisir une écriture. A Sept-Iles, c'est déjà commencé, on commence déjà à parler en langue indienne aux enfants de quatre et cinq ans, et on disait aussi que les professeurs en langue indienne préparaient d'abord leurs cours. Et aussi les parents sont déjà d'accord de l'enseignement que reçoivent leurs enfants. Cela existe déjà et on ne veut pas tout de suite dire que c'est officiel, car ily a encore d'autres personnes à consulter.

_____: Est-ce que vous avez déjà parlé dans votre réserve de l'écriture à suivre?

_____: Quand on a parlé de l'écriture, Jeanne d'Arc a mentionné que chez elle les enfants lui disaient que leurs parents n'écrivaient pas comme elle. Parfois, les enfants disent: "Mon père n'écrit pas de cette façon" raconte Jeanne d'Arc. Et on a dit aussi, quand on écrit un livre, on ne fait que commencer à écrire des livres pour s'en servir dans les écoles, mais qu'il n'y avait pas encore une écriture à suivre. On ne fait que commencer à les écrire disait Laurette. Et Jeanne d'Arc disait que chez elle, il n'était pas encore question, à Pointe Bleue, on n'en parlait pas encore, de choisir une écriture ou encore d'en parler aux personnes plus âgées. C'est seulement maintenant que ces personnes donneront leurs commentaires, au sujet de l'écriture indienne, quelle écriture choisir ou même elles diront ce qu'elles en pensent.

Aussi, on a parlé des décisions officielles. Jean-Charles, lui, disait que le comité ne se comprenait pas, au sujet de l'uniformisation de l'écriture indienne. Il a précisé qu'on ne donnait pas assez d'informations et c'est pour cela qu'on ne se comprenait pas. Qu'il n'y a pas assez d'informations. Il dit qu'il est déjà venu ici à Bersimis en 1980 au sujet de l'amérindianisation. Il dit qu'il ne comprenait pas très bien encore. C'était la même chose à Sept-Iles.

C'est dans les écoles qu'ils prennent des décisions. Ce que vous pensez, vous le faites dans les écoles. Ils informent d'abord les parents et ensuite savent quelles décisions prendre.

Ensuite, on a parlé de l'écriture qui n'est pas uniforme. Peut-être que ce serait bon d'uniformiser l'écriture. Il n'y a pas d'écriture encore, une écriture uniforme, cela n'existe pas encore. Chaque réserve écrit comme elle parle. C'est la même chose pour les gens de Pointe Bleue.

On a parlé aussi de la lettre "^{u}" en l'air. Cette lettre frappe aux yeux de tous, on se demande pourquoi elle est là. C'est une question poser après. Certains disent, quand on lit ce document, on va parler comme les gens de Bersimis parce que dans ça, il y a le "l". Car les gens de Sept-Iles emploient la lettre "n". C'est le plus difficile que je trouve pour lire un document avec la lettre "n". Moi, j'ai fait ces commentaires, j'ai dit que je me servais du livre de Daniel Vachon. Il faut toujours que je change le "n" car aux personnes que j'enseigne veulent parler comme les gens de Bersimis.

Marcelline Canapé: ... on va maintenant ramasser toutes les notes qui ont été prises à l'atelier. J'ai demandé aux animateurs de venir donner leurs notes en avant, pour que tout le monde puissent entendre.

La première question: Y a t-il déjà eu des discussions sur l'orthographe chez vous?

Je vais demander à Céline de venir nous donner ses notes.

Céline Bellefleur: Quand on a débuté, on était un peu gêné parce qu'on était filmé juste au moment où nous avions à discuter.

Pour les gens de Pointe Bleue c'est la première fois qu'ils entendent parler de l'orthographe, avoir une même orthographe. La même chose pour Natashquan, on a plutôt parler de cette réunion, quand Evangéline a parlé parce qu'il y a des personnes qui ne comprenaient pas ce qu'elle disait, comme le mot "nenuanut". On a d'abord expliquer

Natashquan, elle dit que c'est la première fois qu'elle entend parler de ça, au sujet de l'uniformisation de l'orthographe. Elle dit que quand elle écrit, elle écrit d'abord en français mais qu'elle parle aux enfants en langue montagnaise. Elle dit qu'elle n'a pas l'habitude d'écrire en indien.

La même chose pour La Romaine, c'est la première fois qu'ils entendent parler de ça. Mais ils ont surtout suivi l'écriture du prêtre car celui-ci est toujours à la tête des comités. C'est toujours le prêtre qui est en tête, alors ils suivent l'écriture du prêtre.

Bersimis, vous devez être au courant, je n'ai rien pris en note.

Maliotenam, ça fait très longtemps qu'on en parle avec ceux de Sept-Iles pour avoir une même écriture. Parce que déjà plusieurs livres sont édités, comme depuis que Traduction Montagnaise existe et pour comprendre leurs livres, on a discuté plusieurs fois de l'uniformisation de l'écriture. On a discuté d'avoir une écriture uniforme pour que les gens de Maliotenam comprennent ou puissent lire des livres écrits en indien.

Marcelline Canapé: Je te remercie Céline. Jeanne d'Arc ...

Jeanne d'Arc : Certains disaient que c'était très difficile de discuter de l'écriture. Et d'autres disent: les livres viennent de partout et les cours d'été. Il y a plusieurs orthographes. D'autres encore, ceux qui viennent de loin disent que c'est parce qu'il y a trop d'enseignants non-Indiens et que les enfants ne sont pas assez nombreux. Les non-Indiens sont plus nombreux.

Certains disaient presque la même chose que Céline. Ils disent qu'ils écrivent comme ils parlent. Et aussi ils ont parlé du livre

de Daniel Vachon. C'est tout. Nous avons eu les mêmes discussions d'écriture que celles de Céline.

Marcelline Canapé: Je te remercie.

_____ : On disait dans notre groupe qu'il n'y avait pas encore de discussions au sujet de l'écriture, pour que tout le monde suive une même écriture. Comme les professeurs, ils écrivent différemment, comme en première année c'est une écriture différente, et un autre enseignant pour les enfants de deuxième année, lui aussi écrit différemment, elles n'ont pas la même écriture.

Aussi on a dit, les personnes âgées ne peuvent lire l'écriture venant d'une école, elles ne sont pas capable de la lire. C'est tout. On a eu les mêmes discussions que celle de Céline.

Marcelline Canapé: (nom)

_____: On ne fait que commencer à parler de l'orthographe, et à Mingan, on a écrit un livre zoologique. Et ils ne savent pas si leur écriture va être acceptée.

St-Augustin disent qu'eux aussi ne font que commencer, mais ils ajoutent qu'ils suivront l'écriture choisie par les gens de La Romaine.

Marcelline Canapé: Judith ...

Judith _____: St-Augustin, ceux qui ont parlé des livres, ils n'en existent pas. On n'a pas parlé d'une écriture à suivre.

Et Mingan ont dit la même chose qu'ils n'avaient pas de livre pour suivre une écriture.

Un livre zoologique a été écrit mais il faudra encore revoir l'orthographe.

A La Romaine, on se sert du dictionnaire du prêtre dans les écoles.

Et Sept-Iles, il n'y a rien. Ils disent qu'il n'y a pas de livre.

Marcelline Canapé: Je te remercie. Raymonde.

Raymonde : Dans notre équipe, une personne a mentionné qu'elle était la seule à enseigner. Les personnes avec qui elle travaille, ne sont pas dans le même domaine. Et une personne a ajouté: C'est très difficile parce qu'on ne s'est jamais réuni pour discuter de ça, pour donner de la bonne information aux gens au sujet de l'enseignement en langue montagnaise. Aussi une autre personne a dit que c'était très difficile, car on ne les accepte pas à cause de leur nationalité, et les enfants vont dans une école provinciale et c'est pour cela, on ne veut pas lui donner un temps pour enseigner sa langue. Elle n'est pas très bien reçue.

Une autre professeur n'a personne pour lui aider, Elle travaille seule. Aussi il n'y a même pas de personnes-ressources, elle doit se débrouiller toute seule.

Ensuite on a parlé de l'enseignement en langue montagnaise. Les personnes âgées ne sont pas d'accords qu'il y ait un enseignement en langue montagnaise. Et on a dit, la personne âgée ne pense pas, lui pense qu'on ne parle pas très bien l'Indien, il ne pense pas que c'est pour les enfants, pour qu'ils ne perdent pas leur langue.

Tout le monde en parle dans leur village mais il n'y a aucune prise de position, tout le monde en parle, mais il n'y a personne qui prend des décisions. C'est de tout ça qu'on a parlé.

Marcelline Canapé: Je te remercie. Est-ce qu'il y a quelque chose dans ce que vous avez dit qui a été oubliée ou encore est-ce qu'il y a quelqu'un qui veut parler d'autres choses par rapport à ce sujet.

Est-ce que ça arrive parfois de parler de l'écriture. Est-ce qu'il y a une personne qui veut entendre d'autres choses, ou dire quelque chose.

On va continuer maintenant au numéro 2. Les décisions officielles ont-elles été prises?

_____: Une personne dit que les gens ne pouvaient pas se comprendre au début pour choisir une écriture à suivre. Et il n'y avait pas assez d'informations pour l'uniformisation de l'écriture.

Une autre personne dit: Quand il y avait eu l'amérindianisation à Bersimis, que cette personne y était présent, c'était en 1980. Je ne comprenais pas encore assez bien, mais je crois que maintenant il le comprend un peu plus.

D'autres disent qu'ils font de l'enseignement en langue montagnaise, mais que les parents sont consultés d'abord. C'est la même chose pour Pointe Bleue.

Marcelline Canapé: Je te remercie.

_____: Aucune décision a été prise à Schefferville, Pointe Bleue et Maliotenam. Après cette réunion de Bersimis, les gens se rencontreront dans leurs villages pour discuter de l'écriture. Aussi ils informeront leur parenté. On a parlé que de ça. Ils en reparleront seulement après cette première rencontre.

Marcelline Canapé: Merci.

_____: Il y a une évolution dans notre langue, comme les anciens mots, et encore les enfants qui sortent de nouveaux mots. Et c'est très dangereux de suivre une écriture d'une réserve.

Marcelline Canapé: Et les autres ... D'accord.

_____: ... la même chose pour les gens de La Romaine, ils utilisent le même livre, soit le livre du prêtre, le livre vert.

Et Mingan, je ne sais pas, William, veux-tu donner la réponse de la question numéro 2?

William _____: On n'a pas pu se réunir nous autres. Il n'y a aucune décision de prise à Mingan. Mais il faudra informer notre population.

Marcelline Canapé: Je te remercie. Raymonde ...

Raymonde _____: Nous autres on a dit qu'on ne pouvait pas prendre de décision, car les enseignantes qui sont dans les réserves, sont prises à se débrouiller toutes seules. Il n'y a personne pour leur aider, soit une autre enseignante, ou un directeur d'école, ou un chef, en tout cas la personne qui prend des décisions dans les réserves. On ne peut prendre de décisions et on ne peut pas les aider. Elles travaillent toutes seules.

Céline Bellefleur: Comme ce qu'elles viennent de dire, c'est la même chose pour nous autres, mais il y a quelque chose qu'on avait ajouté. Maliotenam et Sept-Iles, c'est le Conseil de Bande qui a pris une décision temporaire c'est-à-dire suivre l'écriture de Traduction Montagnaise. Et nous, les professeurs, quand on veut écrire quelque chose en indien, on envoie ça au Traduction Montagnaise pour qu'eux écrivent nos livres, pour que l'écriture soit uniforme dans nos deux réserves. Et je crois qu'il faut que ça soit ainsi en entendant de trouver une autre écriture plus meilleure, et après on pourrait prendre une décision quand tout le monde sera d'accord d'avoir une même écriture.

Marcelline Canapé: Est-ce qu'il y a une personne qui veut ajouter quelque chose à ce qu'on vient de dire? Si une personne pense qu'on n'a pas mentionné ce qu'elle avait dit, vous avez le droit de venir exposer vos idées en avant. C'est correct?

A la troisième question: Est-ce que la question de l'orthographe pose des problèmes à l'école? Tous les professeurs chez vous écrivent-ils de la même façon?

Je vais demander à Louise Canapé de venir donner ses notes.

Louise Canapé: C'est difficile. Quand on regarde les livres venant d'une école, les personnes âgées ne peuvent pas le lire. Quant au professeur, elle ne peut pas lire les livres venant d'une autre réserve. Elles ont de la misère à lire ces livres. Ce professeur peut lire seulement les livres venant de sa place.

Pointe-Bleue, ils écrivent de la même façon, et les personnes âgées aussi ont de la misère à lire les livres des professeurs d'école. Ils ne se comprennent pas.

Maliotenam, c'est la même chose, ils disent qu'ils ont de la misère. Les professeurs sont trois en langue montagnaise, et ils n'écrivent pas de la même façon, ils n'ont pas une écriture. Et les enfants ne savent plus eux non plus comment écrire, quelle écriture suivre et ils sont tout mélangés. C'est de ça qu'on a parlé.

Marcelline Canapé: Je te remercie. Alice ...

Alice _____: St-Augustin, les professeurs sont trois et ils écrivent de la même façon.

Sept-Iles, il y a deux critères, il y a une écriture différente. Ce serait bon qu'il y ait qu'une seule écriture à suivre.

Quant à Mingan, ils disent qu'il y a deux professeurs, une en catéchèse, et l'autre en langue. Elles n'écrivent de la même façon, car elles ne font pas le même travail, elles n'écrivent de la même façon. C'est tout.

Marcelline Canapé: Je te remercie. Judith ...

Judith _____: St-Augustin, c'est comme ce que Alice vient de dire tantôt. Ils ne sont pas nombreux eux autres, il n'y a que trois classes et ils écrivent de la même façon.

Quant à nous, Mingan, moi je fais de la catéchèse, et j'utilise le livre du père Joveneau, je suis son écriture. Et Anne-Marie Ambroise a une écriture différente, elle se sert du dictionnaire de Marie-Jeanne Basile et de Jerry MacNalty. Et on ne peut pas avoir une même écriture.

Et Sept-Iles, elle n'a répondu que oui. elle n'a pas donné de précisions.

Marcelline Canapé: Je te remercie.

_____: Une personne dit que c'est très difficile que d'enseigner en langue montagnaise. Elle dit que c'est parce qu'il y a deux professeurs et elles n'écrivent pas de la même façon. Et l'enfant est tout mêlé avec ça. Ils ne savent pas quelle écriture suivre.

On a parlé seulement de ça, et de tout ce que les autres ont donné.

Marcelline Canapé: Céline...

Céline Bellefleur: Tout ce qui a été donné ici, c'est de ça qu'on a parlé nous autres avec. Ce qu'on a fait par exemple parce que des fois, il y a un mot qu'on le dit presque pareille dans toutes les réserves, avec ces mots-là, on n'a pas de misère pour l'écrire. Ce qu'on a de la misère des fois avec le mot dont on ne prononce pas comme les autres, avec ces mots-là, on a un peu plus de misères,

comme par exemple, le mot "mitshishuakan", on dit"mitshishuan", et quand on écrit certains l'écrivent "mitshishuan", et d'autres "mitshishuakan". C'est avec ces mots-là qu'on a de la misère, car des fois il y a des petites divergences, comme les mots qui se prononcent comme ils sont écrits, on a moins de misères, car tout le monde l'écrit de la même façon. Et on ne peut pas donner beaucoup de lectures aux enfants, car comme j'ai dit tantôt il y a une écriture différente, avec ça, les enfants sont mêlés parce qu'on n'écrit pas de la même façon. Quant à l'enseignement en langue française, l'écriture sera toujours la même. Et dans la langue montagnaise, l'écriture n'est pas encore uniforme. C'est pour cela qu'on a tant de difficultés.

Marcelline Canapé: Je te remercie. Lisanne...

Lisanne : Ils ont dit presque la même chose, Ils disent qu'ils écrivent comme ils parlent, parce qu'il n'y a pas une écriture à suivre.

Marcelline Canapé: Est-ce qu'il y a autre chose que quelqu'un veut ajouter à ce qu'on vient de dire, quelles sortes de problèmes que les professeurs rencontrent dans votre réserve, les problèmes qu'on rencontre dans l'enseignement en langue indienne? Tout va bien dans tout ce que vous avez dit?

La quatrième question: Chez vous, pensez-vous que les gens sont intéressés à avoir une orthographe commune pour tous les montagnais?

Je demanderais à Judith de venir parler la première.

Judith : Mingan, St-Augustin, ils disent que oui. Sùrement, mais il y a des gens qui ne comprennent pas cette écriture.

Sept-Iles. Moi, je ne peux rien dire, mais un jour viendra que tous les indiens vont se comprendre.

Bersimis. Moi, je suis d'accord.
C'est tout.

Marcelline Canapé: Tshi nashkumitin. Delvina ...

Delvina : Dans notre groupe, tout le monde dit qu'il est d'accord. Mais peut-être que les gens de chez nous ne le seront pas, eux. Une personne dit qu'elle ne peut pas donner sa réponse au nom de sa population. On avait dit aussi, une personne qui est fière de voir son enfant à l'école, une personne qui est fière de garder sa langue, il faut que cette personne soit d'accord.

Marcelline Canapé: Je te remercie. Céline ...

Céline Bellefleur: Ils disent: oui. Mais certains disent que les vieux veulent suivre l'écriture des missionnaires d'autrefois. Et pour leur faire changer d'idée, on leur dit: Le livre que tu veux écrire, c'est pour qui, les vieux ou les enfants, ou les missionnaires? Si c'est pour les enfants, il faut choisir une écriture que tout le monde comprendra. Et ils finissent par dire oui, et ils acceptent eux aussi à changer leur écriture. Et moi je pense, qu'ils se mettent déjà à réfléchir, que ce n'est pas eux qui l'utiliseront, mais que ce sont leurs enfants qui l'utiliseront. Et c'est ainsi que les vieux ont fini par accepter d'avoir qu'une seule écriture à suivre.

Marcelline Canapé: Je te remercie. Lisanne ...

Lisanne : Ils ont dit la même chose que Céline. Mais une personne a ajouté: Je ne suis pas seule, même si moi, je suis ici, il y aura quand même les autres qui sont chez nous qu'il faudra les consulter. Et elle dit qu'elle trouve cela très difficile.

Marcelline Canapé: (nom)

_____: Dans notre groupe, ils ont dit: Il faudrait consulter les gens qui sont sur les réserves. Ils disent aussi qu'ils ne peuvent répondre tant qu'ils n'auront pas consulté leur population. Mais ce serait très bon d'avoir qu'une seule écriture à suivre. Ce serait plaisant de lire qu'une seule écriture.

Marcelline Canapé: Je te remercie. Alice ...

Alice _____: Tout le monde dit oui. On attendrait les autres, comme nous autres et ceux de St-Augustin.

Aujourd'hui, il n'y a pas une réserve de fermée, qu'ils soient enfermés. Toutes les réserves peuvent se communiquer soit par la radio, ou par lettre. C'est tout.

Marcelline Canapé: Je te remercie.

Est-ce qu'il y a une personne qui veut parler d'autres choses? On n'en parle plus? D'accord. La question numéro 6: Si oui, comment pourrait-on s'y prendre?

Je vais demander à Delvina, la première, de venir nous donner sa réponse.

Delvina _____: On a parlé de former un comité linguistique, de former un comité et de prendre deux indiens par réserve pour former ce comité. Et de se réunir souvent, pas une fois par année, plusieurs fois soit deux fois par mois, pour qu'ils connaissent bien leur travail et aussi pour bien s'entendre. C'est tout.

Marcelline Canapé: Je te remercie. Céline ...

Céline Bellefleur: De faire ce que l'on fait présentement, de parler ensemble, mais dans leurs réserves respectives, de parler d'abord entre eux. Et auss les professeurs devraient tous ensemble suivre une écriture

et ils devraient eux aussi se réunir. Aussi, ce qu'on pourrait faire et d'écrire tous les mots dans un livre, un genre de lexique, pour que tous ces mots soient toujours écrits de cette même façon. Aussi de prendre note des idées pour changer l'esprit des gens pour qu'eux aussi soient sensibilisés, ce livre n'appartiendra pas qu'à nous, professeurs, mais ce sera surtout pour les enfants de demain. Peut-être qu'en pensant comme cela que ça marchera.

Marcelline Canapé: Je te remercie. Lisanne...

Lisanne _____: Certains disent: On commence déjà avec cette réunion et aussi ailleurs comme vient de dire Céline, déjà les indiens se réunissent dans leurs réserves et discutent de l'amérindianisation. On ne fait que commencer, et ce sera plus puissant si une personne travaille sur ça dans sa réserve. Et s'il y a une autre réunion, on sera alors prêt pour discuter de ça.

Marcelline Canapé: Je te remercie. Louise ...

Louise Canapé: On a dit la même chose que Delvina et Céline, et Lisanne. Après cette réunion, il serait bon d'informer les autres indiens, de leur parler de l'écriture qu'il faut choisir. Si on pouvait leur expliquer de l'écriture indienne. C'est ce qu'on a dit.

Marcelline Canapé: Je te remercie. Alice ...

Alice _____: D'organiser une assemblée pour discussion de la langue, pour informer toute la population de la réserve. Pour que tous les Montagnais puissent travailler là-dessus ensemble. C'est tout.

Marcelline Canapé: Je te remercie. Judith ...

Judith _____: Tout le monde a dit la même chose dans notre groupe. On demande de produire des livres pour l'usage des professeurs, et que ces livres soient uniformes, une même écriture.

Marcelline Canapé: Est-ce qu'il y a quelqu'un qui veut ajouter quelque chose? Il n'y a personne qui veut parler d'autres choses par rapport à ce sujet?

Comme ça on a fini ce travail d'aujourd'hui.

Daniel Vachon: Je veux parler un peu de la dernière question qui est: Comment pourrait-on s'y prendre pour que tout le peuple montagnais puisse se comprendre? C'est vrai que c'est un gros travail, c'est vraiment quelque chose que nous voulons entreprendre. Mais je pense que tous les Indiens seraient contents que ce soit comme autrefois, c'est-à-dire: se comprendre. Et tout ce que j'ai entendu à cette réunion, je crois qu'il y a plusieurs qui pensent déjà que ce que nous faisons présentement, c'est pour les enfants de demain. on sait aussi que les vieux veulent garder leur langage et leur écriture. Comme moi, j'ai changé mon écriture, et aussi mon parler. Car vous devez remarquer que les enfants sortent un nouveau mot, et ce mot est répandu, et tous les autres enfants utilisent ce mot. Et même si le vieux demande, ou écrit son langage et s'il dit à son fils ou à son petit-fils, voilà comment nous parlions. Et le mot est déjà utilisé et il faudrait le garder ce mot nouveau.

C'est pourquoi je dis, qu'il faudrait former un comité, mettre sur pied une commission où il y aura des employés comme ce que nous faisions pour cette réunion, comme moi j'ai travaillé avec Léonard au début, je suis aucourant du travail effectué pour cette rencontre, ce que je veux dire, c'est de former un groupe de travail.

Je crois que, je serais content qu'on puisse mettre sur pied quelque chose de bon, et quelque chose de durable. Car ce sera quelque chose de grand, où on pourrait engagé soit une ou deux personnes par réserve. Je crois qu'il y a neuf réserves, et moi j'appelle ça: La Langue Montagnaise, et aussi quand on parlera de l'amérindianisation, et même de la culture, en tout cas, ça c'est deux choses, en tout cas, il faudra préciser.

Et je ne voudrais pas qu'il y ait quelqu'un qui pense qu'on veut briser l'éducation que reçoit son enfant. Je veux parler un peu des personnes qui travailleront là-dessus pour les prochaines réunions, et comment on pourra procéder.

Quant on parle des enfants, et des mots nouveaux qui sortiront, qu'il y ait une sorte de bureau, ou une commission, our un comité, des gens qui pourront approuver ce mot nouveau dont les enfants l'ont créés. Que ce soit à la même place où on approuvera les mots, pour ne pas dire, ici à Sept-Iles on parle comme ça, ou même les autres réserves. Pour qu'il y ait qu'un seul bureau, où l'on pourra faire entrer ce mot, pour qu'il y ait des personnes qui pourront accepter ce mot, que l'on fera introduire ce mot dans le livre, dans la constitution montagnaise. C'est ça, c'est comme une constituion. Mais ça ne sera pas grand comme une constituion ... Mais il faudra quand même la garder, pour qu'il y ait une place où introduire un nouveau mot.

Je dis ça aussi, les nouveaux mots qui seront créés, la commission que nous mettrons sur pied maintenant, elle y restera pour toujours. C'est pourquoi je dis de ne pas trop se précipiter, mais ça ne fait rien si on nomme des personnes maintenant pour continuer le travail, pour voir comment sera le bureau de la commission. Quel travail feront ces personnes qui seront choisies. C'est ça que moi je souhaite, qu'on réfléchisse comme il faut, je crois qu'on parlera de ce sujet dimanche. Je voulais en parler un peu et s'il y a une autre personne qui veut en discuter ... C'est ce que j'avais à dire.

Marcelline Canapé: Je te remercie Daniel pour ces quelques mots.

Est-ce qu'il y a une autre personne qui voudrait apporter des commentaires de la réunion d'aujourd'hui? Je crois bien qu'on a terminé. Et peut-être que vous êtes fatigué de votre journée. S'il y a une personne qui veut donner ses commentaires, j'aimerais qu'elle vienne en avant. Non?

Je vous remercie beaucoup de votre travail d'aujourd'hui. Je pourrais dire que Daniel a bien résumé notre journée. Je crois que tout le monde a bien compris. Je vais céder la parole à Léonard, il va vous parler du déroulement de la journée de demain. Mais d'abord, j'aimerais que les personnes me donnent leurs notes prises à l'atelier pour en faire un résumé, que l'on vous enverra un rapport plus tard. Je vous remercie.

Léonard Paul: Nous serons en réunion pendant deux jours. On discutera d'un sujet qui a été soulevé depuis longtemps. Voilà pourquoi cette réunion a été organisée. Vous devez être au courant que tous les Indiens de votre réserve, comme les gens de Mingan nous appellent parfois, ou une autre réserve pour savoir ce qui se passe chez nous à Bersimis. Et cela nous arrive aussi de demander ce qui se passe à une autre réserve et surtout au niveau de l'éducation. C'est pourquoi cette rencontre a été organisée pour discuter ensemble, pour prendre des informations et pour travailler ensemble.

Le sujet de la première journée sera l'écriture indienne de Bersimis dont Evangéline PIcard Canapé va vous parler. Ensuite, ce que nous ferons, nous travaillerons par équipe. On travaillera par équipe pour que vous puissiez vous aussi donner vos commentaires, afin de les prendre en notes, car vous allez revenir ici.

Et n'oubliez pas, pendant que nous serons ici pour les deux jours, il nous faudra travailler ensemble comme il y aura une exposition de la culture indienne, comment vivaient les Indiens autrefois, il faudra que d'autres gens voient ça.

Après cela, il y aura aussi une exposition de Provencher et Jauvin, ici à Bersimis pour que tous les Indiens voient cette exposition, pas seulement nous autres qui sommes en réunion, mais aussi tous les autres gens, pour qu'eux aussi, voient cette exposition.

Et demain, ce sera au tour de Daniel Vachon, et Ann Kapesh à vous adresser la parole, ils vont vous parler de leur travail au niveau de l'éducation, ou même de l'écriture indienne. Je crois qu'il faudra qu'eux aussi, nous disent quelques mots, car ils sont parmi les premiers à exécuter ce travail en langue montagnaise.

On suivra le même déroulement, Daniel Vachon va parler en premier dans l'avant-midi, il va parler de son travial au niveau de l'éducation. Quand il aura terminé, on se réunira à nouveau pour donner des commentaires.

Ce sera la même chose dans l'après-midi, Ann Kapesh va nous adresser la parole, car je crois que c'est la première femme qui a écrit un livre de toute la communauté montagnaise. Et quand elle aura terminé, on se réunira tous ensemble et on discutera de leur sujet.

Et samedi soir, nous aurons un festin avec la présence de la troupe Carcajou et Philippe Mckenzie. Et une petite fête suivra, on regardera, car ce que nous faisons et la culture d'autrefois, tout ça, on le verra.

Et dimanche dans l'avant-midi, ce sera le plus important, on mettra ensemble tout ce que nous avons vu pour voir comment cela pourrait fonctionner, comment on pourrait s'entraider. Tout le monde devra donner son mot, pour que ça aille bien dans le futur, ce que l'on devra faire pour s'entraider, pour que notre travail que nous venons d'entreprendre, puisse continuer.

Ce sera tout. Je vous ramercie beaucoup.

Léonard Paul: O.K. ... je vais vous parler d'une chose avant de commencer. Au café, j'aimerais que vous alliez voir Antoine, celui qui est en haut là-bas, j'aimerais que vous lui donniez vos noms, et l'adresse où vous avez couché. Et il va vous expliquer des arran-

gements pour les personnes qui ne paieront pas leur coucher ici à Bersimis. C'est seulement pour savoir, car il faut qu'on paie une partie.

Et cet après-midi, je vais demander à Paul-Emile de vous parler du déroulement de ce soir, après cette réunion.

"Je vais maintenant céder la parole à Daniel Vachon. Je crois que tout le monde le connait. On croyait de procéder ainsi, car hier, personne ne connaissait Evangéline. Quant à Daniel Vachon, je crois que tout le monde le connait. Mais je vais vous dire, qu'autrefois, il s'occupait de la politique. Mais maintenant, je crois qu'il devait remarquer qu'on manquait d'une certaine chose, c'est de cela qu'on a parlé hier, d'enseigner les enfants en langue montagnaise. C'est ce qui nous manque le plus.

Je crois qu'il y a encore des gens qui s'occupent de la politique, il y a encore des jeunes pour s'occuper de ça. Moi aussi, je me suis déjà occupé de la 'olitique, mais aujourd'hui je me tourne vers l'éducation. Ca devait être la même chose pour Daniel.

Et quand on parle de l'enseignement en langue montagnaise, j'y ai pensé hier, je pensais de réfléchir seul, je crois qu'il est grand temps déjà de faire quelque chose. C'est déjà le temps. Autrefois, chaque réserve travaillait pour elle. Mais aujourd'hui, et demain, pour que tout le monde sur cette table y soit présent, pour que tous ensemble, ayons la même pensée soit pour travailler sur quelque chose. Sûrement qu'il y aura une personne qui ne partagera pas nos pensées, c'est ça, quand on parle des étudiants, de l'enseignement en langue montagnaise. Car moi aussi, j'ai mon idée à moi, c'est ça. Mais je crois, après que nous aurons fini, il faudrait rassembler tout notre travail pour que ce soit puissant et aussi pour continuer notre travail.

Vous savez qu'hier, quand on a parlé de tout ça, quand on a parlé des étudiants, pour leur enseigner en langue montagnaise, je pourrais dire qu'on ne fait que commencer dans chaque réserve. C'est vrai qu'il y en a qui sont très avancées déjà. Mais je crois, il faudra qu'on parte ensemble, il faudra qu'on la fasse ensemble, en tout cas pour l'enseignement. Si on ne s'entraide pas, si on fait un travail différent pour chaque réserve, je crois que cela ne marchera pas. C'est pourquoi nous sommes ici aujourd-hui, et aussi demain, et je crois que la réunion se terminera demain avant-midi. C'est ainsi qu'elle se terminera.

Et si vous voulez de plus amples informations, vous n'avez pas à venir en avant, vous pouvez rester à votre place, si vous voulez de plus amples informations, après le discours de Daniel. Je vais maintenant céder la parole à Daniel

Daniel Vachon: Je te remercie Léonard. Avant de commencer à lire mon discours, je veux d'abord remercier Jean-Claude Vollant, celui qui était ici hier, le chef de Bersimis, lui qui nous a tranmis son message pour le travail que nous voulons entreprendre, je remercie aussi ses conseillers, et aussi je tiens à remercier tous les indiens de Bersimis de leur chaleureuse hospitalité, de nous avoir bien reçus, je remercie tous les Indiens de Bersimis au nom de tous les Indiens qui sont venus ici, nous qui venons de toutes les réserves de la Côte Nord. Car nous travaillons ensemble et il faut que nous fassions quelque chose ensemble, et de nous respecter les uns, les autres.

Et ce document que je vais lire maintenant, je voulais me dépêcher en le faisant. Je l'ai préparé une journée avant mon départ de Sept-Iles, voici comment je procède, je l'enregistre et la secrétaire le dactylographie. Je ne pouvais pas ... d'accord si je l'aurais pu préparer une semaine d'avance ou même ça fait très longtemps que j'ai fait cela, ce que je fais présentement, c'est-à-dire de parler devant le public. Je l'ai oublié. Je ne peux pas parler devant un public maintenant comme autrefois. Mais je vais faire mon possible, si je veux faire comprendre ma pensée, et ce que j'ai rencontré dans

le passe comme problèmes quand je travaillais moi aussi pour les Indiens, et de tout ce qui s'est passé, que j'ai vu et de tout ce que je me souviens.

Comme ici, je parle en premier en lisant ce document ...

A cette réunion ici à Bersimis, on parlera de tout ce que le Montagnais possédait autrefois, de sa culture et sa subsistance et ses matériaux de travail et à sa recherche de la nourriture dans le bois, et aussi sa façon de s'habiller pour la chasse, ses us et coutumes, en un mot de sa culture, et je crois qu'on parlera de tout ça.

On devait tous vivre de la même façon autrefois dans le bois, et même ici à la mer, tout le long du fleuve St-Laurent où sont présentement tous les Montagnais dans les neuf réserves. Moi, ce que je vois, on vivait de la même façon, soit pour la subsistance et gagner aussi notre culture d'égal à égal.

Je crois que ce sera un peu comme ça, qu'il faudra transmettre aux enfants, notre subsistance. Car je crois que, ce que nous faisons aujourdh'ui, ce sera surtout pour les enfants. C'est vrai qu'il faut que ce soit nous à commencer, et faire ce travail pour qu'ils aient confiance en nous, à leurs parents.

Pour faire tout ce travail difficile, il faudra que tout le monde y pense qu'il faudra que tous les Montagnais travaillent ensemble.

Qu'est-ce qu'on ira chercher pour les enfants, quel chemin utiliser, comment allons-nous tracer ce chemin pour reconnaître, nous reconnaître, pour nous comprendre. Et à la recherche de ce ... car les enfants ne connaissent pas très bien le chemin à suivre comme nous avons connu pour notre subsistance et à la subsistance de nos enfants. Et il y a plusieurs façons de travailler, une personne verrait plusieurs choses pour accomplir un travail.

On ne fait que commencer à se comprendre de notre oubli, de notre délaissement de notre langue et de notre culture. Les enfants, eux, n'ont pas connu ça ... Aujourd'hui, on essaie déjà à se réunir, pour travailler sur ça. On devait en parler aux enfants, pour qu'ils puissent comprendre la vie d'autrefois. Et je me demande qu'est-ce qui serait le mieux, car aujourd'hui, on commence à enseigner aux enfants la.viedans le bois, comment poser leurs collets ainsi que monter une tente, tout ça devrait être enseigné.

Mais comme j'ai dit, la façon dont on les enseigne, comment monter une tente et comment poser leurs collets et comment ils vivront dans le bois.

Ca va me prendre un peu de temps, je vais vous endormir. On ne peut pas lire en indien comme on le fait en français. Je crois que tout le monde pense ainsi. Et ce n'est pas surprenant, on ne fait que commencer à apprendre, comme nous avons fait autrefois.

Je veux dire ici, le vocabulaire dans le bois, les enfants à qui on veut enseigner dans le bois. Il y a plusieurs mots dans ce vocabulaire dont les enfants ne les ont jamais entendus. Tous les mots utilisés dans une tente. Et les noms des tentes, car il y a plusieurs sortes de tentes, vous ne verrez pas ces noms dans mon document. Ce que je fais présentement, je fais des commentaires à mesure. Si vous voulez lire ce document, vous ne trouverez pas les noms des tentes ici, car je ne les ai pas écrits. Mais je pourrais en nommer ici sur cette table comme celle nommée: tashtueikanitshuap, et une autre: uishkatshanitshuap, on se sert de celle-ci en hiver quand on veut se dépêcher; et une autre: kanatueiekan, et enfin, mitishanitshuap. Ce sont ces quatre dont je me souviens parfaitement. Le Uishkatshanitshuap, on s'en sert en voyageant à petites distances.

C'est pourquoi je dis que les enfants ont beaucoup de choses à apprendre encore. C'est une bonne idée que d'enseigner les enfants à vivre dans le bois, quand ils montent dans le bois, n'est-ce pas, aussi on leur apprendra le vocabulaire. Les enseignants, ce sont

des vieux qui enseignent. Ceux qui connaissent la vie dans le bois. Je parle ceux de Sept-Iles. Je ne sais comment ça se passe dans les autres réserves, mais ce que je sais à Sept-Iles, ils sont quatre groupes.

Le plus loin que je puisse me souvenir, disons je parle de nous qui avons à peu près le même âge. Prenez par exemple, moi je dis, je me souviens du vocabulaire que mes parents me l'ont enseigné. Comme quand on monte une tente, et quand on me dit: Va chercher telle chose, comme par exemple: nishtunatshi, ou si on me demande: tetauan, ou encore pishui, ou encore tshishtapakun, et aussi piuashuikan, j'avais tout compris. Je le savais par coeur. C'était ça notre école nous autres autrefois.

Pourquoi je dis ça, parce que autrefois quand le Montagnais a chassé, quand je dis montagnais, je veux parler de tous les Montagnais comme s'il n'y avait qu'un groupe, c'est pour ça que je dis des fois. Si on peut le faire dans le futur, aujourd'hui, ça ne se fait pas encore, mais si on pouvait le faire dans le futur. Disons comme à Bersimis, Sept-Iles, Pointe Bleue et aussi dans les réserves de la Basse Côte Nord quand les Indiens autrefois dans le bois s'écrivaient, même s'il n'y avait pas de papier, on ne servait de l'écorce. Et un Indien se met à écrire, il raconte tout ce qu'il a fait et de sa chasse. Et aussi après s'être rendu à la mer, il raconte ce qui se passe àla mer, il raconte tout ça à son ami qui n'a jamais encore descendu. Et quand celui-ci lit le message, n'importe quel montagnais (comme j'ai mentionné tantôt, de Pointe Bleue à la Basse Côte Nord, Bersimis, Sept-Iles), quand celui-ci lit ce message dans le bois, il pouvait tout lire le message qu'on lui a laissé.

C'est comme ça que je procède, je lis un peu mon texte et je donne des commentaires. Et je prend le message que le chef nous a transmis quand il dit qu'on se faisait dire: vous n'avez pas de livre. C'est pour ça que j'en parle ici, car le Montagnais avait déjà une écriture et son parler.

Et ce que moi, je pense toujours, le mot écrit et parlé, je crois que c'est deux choses. Prenons un mot par exemple, c'est vrai que dans chaque réserve, même dans une réserve, il y a différentes prononciations, il y a des personnes qui le disent différemment. Ce que je pense, en tout cas ce sujet n'a pas encore été touché, pour dire à quelqu'un, comme par exemple nous sommes à Bersimis présentement, et quand on s'en ira, on ne parlera pas comme les gens de Bersimis. On gardera toujours notre dialecte.

J'aimerais qu'on se comprenne bien sur ce point, on ne veut pas briser une langue. Mais ce que j'ai parlé tantôt, ce que je viens de dire, les Indiens s'écrivaient et pouvaient tout se raconter. Et je dis qu'on pourrait améliorer pour mieux se comprendre, nous qui sommes ici présentement, avec tous les autres Indiens, si on s'efforce et aussi de vraiment vouloir travailler là-dessus et aussi avoir confiance pour accomplir ce travail. Je crois qu'on pourrait travailler pour mieux se comprendre.

A cette réunion, je crois qu'on devrait profiter pour travailler sur ça, ce que l'on doit faire, les rôles à jouer ainsi que ramasser tout le travail déjà effectué, pour mieux se comprendre. Ce n'est pas seulement de dire: Moi, j'ai fait ceci, moi, j'ai déjà fait cela, car il y a plusieurs personnes qui ont déjà fait un travail, comme écrire un livre ou d'autres choses, comme des petites histoires, et aussi les enseignants, comme par exemple, autrefois, il n'y avait pas de professeurs, de professeurs indiens. Maintenant, il y en a plusieurs, mais encore, c'est pour mieux se comprendre.

Comme par exemple, je vais parler un peu de mes débuts à mon entreprise, comme tant d'autres personnes l'ont fait d'ailleurs, j'ai des employés pour que tous documents soient traduits comme ceux qui sont en français, de les traduire en indien, ou s'il y a une personne qui écrit des textes en indien et si elle veut les faire traduire en français, on peut traduire son texte en français pour que son message soit diffusé, car des fois, une personne veut écrire à un ministère ou à un autre organisme, parce qu'elle ne parle pas le français. Voilà le but de mon entreprise, c'est d'aider tous ceux qui veulent écrire un livre.

des vieux qui enseignent. Ceux qui connaissent la vie dans le bois. Je parle ceux de Sept-Iles. Je ne sais comment ça se passe dans les autres réserves, mais ce que je sais à Sept-Iles, ils sont quatre groupes.

Le plus loin que je puisse me souvenir, disons je parle de nous qui avons à peu près le même âge. Prenez par exemple, moi je dis, je me souviens du vocabulaire que mes parents me l'ont enseigné. Comme quand on monte une tente, et quand on me dit: Va chercher telle chose, comme par exemple: nishtunatshi, ou si on me demande: tetauan, ou encore pishui, ou encore tshishtapakun, et aussi piuashuikan, j'avais tout compris. Je le savais par coeur. C'était ça notre école nous autres autrefois.

Pourquoi je dis ça, parce que autrefois quand le Montagnais a chassé, quand je dis montagnais, je veux parler de tous les Montagnais comme s'il n'y avait qu'un groupe, c'est pour ça que je dis des fois. Si on peut le faire dans le futur, aujourd'hui, ça ne se fait pas encore, mais si on pouvait le faire dans le futur. Disons comme à Bersimis, Sept-Iles, Pointe Bleue et aussi dans les réserves de la Basse Côte Nord quand les Indiens autrefois dans le bois s'écrivaient, même s'il n'y avait pas de papier, on ne servait de l'écorce. Et un Indien se met à écrire, il raconte tout ce qu'il a fait et de sa chasse. Et aussi après s'être rendu à la mer, il raconte ce qui se passe àla mer, il raconte tout ça à son ami qui n'a jamais encore descendu. Et quand celui-ci lit le message, n'importe quel montagnais (comme j'ai mentionné tantôt, de Pointe Bleue à la Basse Côte Nord, Bersimis, Sept-Iles), quand celui-ci lit ce message dans le bois, il pouvait tout lire le message qu'on lui a laissé.

C'est comme ça que je procède, je lis un peu mon texte et je donne des commentaires. Et je prend le message que le chef nous a transmis quand il dit qu'on se faisait dire: vous n'avez pas de livre. C'est pour ça que j'en parle ici, car le Montagnais avait déjà une écriture et son parler.

Et ce que moi, je pense toujours, le mot écrit et parlé, je crois que c'est deux choses. Prenons un mot par exemple, c'est vrai que dans chaque réserve, même dans une réserve, il y a différentes prononciations, il y a des personnes qui le disent différemment. Ce que je pense, en tout cas ce sujet n'a pas encore été touché, pour dire à quelqu'un, comme par exemple nous sommes à Bersimis présentement, et quand on s'en ira, on ne parlera pas comme les gens de Bersimis. On gardera toujours notre dialecte.

J'aimerais qu'on se comprenne bien sur ce point, on ne veut pas briser une langue. Mais ce que j'ai parlé tantôt, ce que je viens de dire, les Indiens s'écrivaient et pouvaient tout se raconter. Et je dis qu'on pourrait améliorer pour mieux se comprendre, nous qui sommes ici présentement, avec tous les autres Indiens, si on s'efforce et aussi de vraiment vouloir travailler là-dessus et aussi avoir confiance pour accomplir ce travail. Je crois qu'on pourrait travailler pour mieux se comprendre.

A cette réunion, je crois qu'on devrait profiter pour travailler sur ça, ce que l'on doit faire, les rôles à jouer ainsi que ramasser tout le travail déjà effectué, pour mieux se comprendre. Ce n'est pas seulement de dire: Moi, j'ai fait ceci, moi, j'ai déjà fait cela, car il y a plusieurs personnes qui ont déjà fait un travail, comme écrire un livre ou d'autres choses, comme des petites histoires, et aussi les enseignants, comme par exemple, autrefois, il n'y avait pas de professeurs, de professeurs indiens. Maintenant, il y en a plusieurs, mais encore, c'est pour mieux se comprendre.

Comme par exemple, je vais parler un peu de mes débuts à mon entreprise, comme tant d'autres personnes l'ont fait d'ailleurs, j'ai des employés pour que tous documents soient traduits comme ceux qui sont en français, de les traduire en indien, ou s'il y a une personne qui écrit des textes en indien et si elle veut les faire traduire en français, on peut traduire son texte en français pour que son message soit diffusé, car des fois, une personne veut écrire à un ministère ou à un autre organisme, parce qu'elle ne parle pas le français. Voilà le but de mon entreprise, c'est d'aider tous ceux qui veulent écrire un livre.

Pourvu qu'on fasse attention, disons une autre personne met sur pied une entreprise de traduction, de surveiller à écrire de la même façon pour qu'il n'y ait pas de chicane, car c'est à cause de cela que parfois on n'avance pas. C'est pourquoi je dis, je ne pense jamais que je sois le seul à faire ce travail. Je ne serais pas fâché s'il y avait une autre même entreprise à côté, pourvu que j'ai des relations étroites avec cette personne, d'avoir toujours une même écriture. Ce travail n'est pas concurrentiel, mais bien pour travailler ensemble. Si une personne vit de ça, tant mieux, et que personne ne puisse l'arrêter.

Et moi aussi je pense que c'est la plus importante, qu'est cette première rencontre, que c'est la première fois que je vois ça, que c'est un tout début d'un si grand projet. Déjà, il y a quelques jours, on en parlait un peu, uqand Léonard m'a fait demander, la première fois qu'on parlait de ça, il m'a demandé qu'est-ce que j'en pensais. Et je lui ai répondu que ce serait bon et en parlant de ça, tout le monde ici à Bersimis, les personnes que j'ai rencontrées sont surtout des directeurs, comme celui du Comité Educatif Kanemetat, Raymond Jourdain de Sept-Iles, disait ceci: Dans le passé, on disait qu'on ferait qu'essayer ce projet que nous faisons présentement. Mais depuis déjà un an, les Indiens disent que c'est déjà le temps de se serrer les coudes. Nous n'attendrons pas encore. On est vraiment dû à commencer.

On veut dire ici qu'on attendra pas le Ministère des Affaires Indiennes nous dire: Prenez possession de vos droits, prenez possession de votre langue. On n'attendra personne, pourvu que les Indiens comme tous ceux qui sont ici, on va partir quelque chose de puissant, car on sait ce qui s'est passsé auparavant.

Il ne faudrait pas dire qu''on est en retard, c'est vrai qu'on l'est, car on est un peu dans le système des blancs, dans son système économique, social et aussi éducatif.

On ne dit pas non plus qu'on va briser tout ce que le blanc a fait pour nous, que l'on n'a pas besoin, qu'on se sépare des blancs. Je

crois qu'il ne faut pas dire ça. Mais si on dit cela, ça voudrait dire que l'on n'a plus besoin des blancs, qu'on quitte le système des lbancs. Et pour cela, il nous faudra quitter la maison où nous vivons pérsentement, aussi laisser tous ses biens, comme il y a des personnes qui possèdent une auto, car la raison que je dis cela, c'est parce que le blanc possède une auto, tous les meubles et immeubles, même il y en a qui possède une entreprise. Nous autres, on ne fait que commencer à avoir des entreprises. Si moi je dis, je possède une entreprise, mais il y en a d'autres et ils sont plusieurs possédant des bureaux et y travaillant. Si je dis je délaisse tout le système des blancs, alors il me faudra fermer mon entreprise, et je vais vivre comme je vivais dans le bois, je vais monter une tente, etc...

Mais je pense qu'on ne veut pas parler comme ça. On va tout garder ça, pareille. Mais ce qui se passe, la culture, on peut la garder, son droit, aussi il peut manger ce qu'il veut, où qu'il soit. On ne peut pas lui défendre de manger un lièvre ou de la viande de caribou. On ne pourra le lui défendre. Même s'il possède une belle maison, une belle auto, s'il veut manger de la nourriture de bois, il le pourra.

Je crois que c'est ce qu'il nous manque le plus. Je crois qu'on n'écrit pas assez et qu'on n'a pas beaucoup de livres. C'est peut-être pour cela qu'on nous dit: Ils ne possèdent pas de livres indiens pour lire et écrire. Ca doit être pour cela qu'on dit ça. Je souhaite qu'il y ait beaucoup de livres, de toutes les sortes comme des livres parlant de la chasse, contenant des histoires des vieux, aussi des jeunes, et de toutes les personnes qui ont connu la vie dans le bois. Un livre pour parler de la culture, de la subsistance d'une personne dans le bois, je crois que ça n'est pas assez. Si tout le monde pouvait écrire un livre, il y en aurait beaucoup.

C'est grâce au travail que nous effectuons présentement que nous possédons au moins un peu de livres écrits en indien, nos débuts à la traduction des documents que le Blanc a écrit, nous les traduisons en indien. Et c'est grâce à ce travail que nous avons plusieurs livres en indien. On pourrait dire qu'il y en a pas mal maintenant. Disons quand vous entrez dans un bureau du ministère ou comme ce que nous avons vu dans le fim, ou les photos que nous avons vues hier, je veux parler ici de la bibliothèque, aussi quand vous vous promenez en ville, là encore il y a une bibliothèque, on en voit aussi dans les écoles, dans tous les bureaux des gouvernements, dans tous les genres de bureaux. Dans ces bibliothèques, vous allez voir de tas de livres. Et le Blanc ne les lit pas tous. Mais il va prendre le livre qui lui intéresse.

Et si nous possédons ces bibliothèques dans nos bureaux, si on possède plusieurs livres indiens, toutes sortes de livres contenant des histoires, nouvelles comme de la politique, ou contenant ce que nous faisons présentement ou d'un autre projet, contenant toutes sortes de sujets, si on possède plusieurs livres, je crois que les Indiens seraient beaucoup plus intéressés à lire un livre, car ils trouveraient le livre qui veut lire. Si des livres existent, ils vont s'efforcer à les lire, en tout cas les personnes qui nepeuvent lire le français. C'est ce qui nous manque le plus, on n'a pas assez de livres.

Je reviens au sujet des enfants allant à l'école. Quand le ministère des Affaires Indiennes a enlevé nos enfants pour les envoyer à l'école, moi je dis qu'on voit maintenant que nos enfants seront toujours bloqués, qu'ils ne pourront jamais terminé leurs études. Des études sont effectuées à savoir pourquoi les enfants ne peuvent plus terminer leurs études. Ils sont toujours bloqués à la neuvième et dixième année. Des études sont effectuées, on se pose des questions, on se pose la question même entre nous, aussi le ministère se pose la question lui aussi, pourquoi nos enfants ne peuvent terminer leurs études. Nous en sommes rendus là aujourd'hui.

Je crois que personne ici ne le sait pourquoi. Et je crois que ce sera très difficile de comprendre cette situation.

Mais moi je me dis qu'on devrait essayer de garder notre culture, surtout la plus importante qui est notre langue, et notre écriture. Aussi, quand on parle de l'éducation maintenant, je ne veux pas qu'on pense qu'on vuet briser l'éducation qu'ont reçue leurs enfants. Car tout enfant, qui que ce soit, et tout parent espère que son enfant termine ses études. Si l'enfant pouvait être médecin plus tard, avocat, ingénieur, comme l'enfant blanc. Je crois que tout le monde espère voir son enfant terminer ses études et avoir une bonne place dans la vie.

Je vais dire encore la même chose, quand un enfant réussit à terminer ses études, il n'a pas de place où aller. Et si le marché du travail pouvait exister dans notre communauté, car il y a deux grands projets maintenant. Si l'enfant ne peut terminer ses études et s'il connaît bien sa langue, et qu'on aura fait partir ce projet indien, car on est pas une grosse population montagnaise, peut-être que nous sommes 10,000 en tout, alors je crois qu'il pourra travailler.

Et ici on ne parle pas que de l'écriture. Il y a d'autres projets. Car il y a des cours donnés aux adultes, comme le laçage des raquettes que des femmes font, aussi fabriquer des moccassins, l'habillement de l'homme, c'est de ça que j'avais parlé au début, nos vêtements traditionnels, ses raquettes, ses moccassins et de la façon de s'habiller dans le bois. Ces cours existent et le travail aussi. Car les enfants qui suivent des cours dans le bois, il faut qu'ils s'habillent, il faudra qu'ils habillent comme leurs ancêtres autrefois.

Et le projet qui est en cours pour de bon, c'est de leur parler de la façon dont vivaient nos ancêtres. Car on ne pourra pas dire

aux enfants: aujourd'hui tu vas changer ta façon de t'instruire tu vas essayer de parler un peu plus ta langue comme tes ancêtres, ou leur dire que tout ce qu'il apprend présentement, cela ne vaut rien pour lui. Il faut absolument qu'on leur enseigne la manière que nous vivions dans le bois, de notre subsistance. Il devait sûrement y avoir quelque chose puisque nous sommes encore en vie. Et on n'est pas allé à l'école pour ça. Prenez par exemple moi, comme tant d'autres qui sont ici qui n'ont jamais été à l'école, ces personnes sont encore en vie aujcurd'hui, et aussi elles pouvaient faire vivre sa famille.

La plus importante, je crois, c'est d'enseigner aux enfants le genre de vie que nous avions vécu. De les enseigner avant de leur dire, aujourd'hui tu vas changer ta langue, et tu vas changer ta façon de vivre, tu vas vivre comme tes ancêtres, ce n'est pas une chose à faire. Mais ce qu'il faut faire, c'est de les faire réfléchir, d'avoir confiance, d'avoir confiance en leurs parents, aussi d'avoir grand respect de leur culture, de leurs droits, même s'ils ne peuvent continuer leurs études. Que le marché du travail soit ouverrt aux jeunes indiens, comme écrire des livres, ou autres. Il y aurait plusieurs choses à faire dans une réserve.

Je crois qu'on devrait s'entendre là-dessus aujourd'hui. C'est vrai qu'on ne fait que commencer, tout le monde le dit. Comme par exemple quand Evangéline a lu son texte et le mien, si on les met ensemble sur cette table que vous pourrez les lire d'ailleurs, quand j'aurais fini le mien, s'il y a des personnes qui en veulent, et s'il n'y en a pas assez, on fera des photocopies. Disons dix ans en arrière, si j'aurais mis mon texte et celui de Evangéline, je me demande si on aurait pu les lire nous-mêmes, pourtant c'est nous qui les avons écrits. Je suis certain que mon texte peut être lu très facilement par les enseignantes de Bersimis. La même chose pour le texte de Evangéline peut être lu par les enseignantes de Sept-Iles. Quant à moi, je pouvais lire en même temps qu'elle lisait son texte. Dix ans en arrière, je n'aurais pas pu le lire, je crois

qu'on avance un peu. Même si on dit on commence pour la première fois, le travail est déjà commencé.

J'achève, car vous devez être fatigués. Je termine ici en mentionnant comment je vois notre avenir. Je demande qu'on regarde comme il faut avant de mettre sur pied quoi que ce soit, d'y aller doucement, de bien réfléchir. Qu'est-ce que nous allons mettre sur pied? Il y a un comité que nous, nous appellons Kamamuitinanut, et vient ensuite une commission quand c'est un grand projet qu'on veut partir, quel sera notre avenir et ce que nous devons faire aujourd'hui, c'est tout ça une commission. Il y en a d'autres sortes, comme un groupe de travail, on pourrait grouper une dizaine, une quinzaine de personnes pour travailler, pour parler de ce que sera cette commission. Mais je crois que c'est ça, je n'ai pas parlé de tout ce qu'est ce travail, demain le sujet sera soulevé et ce que Léonard a demandé, votre présence serait apprécié.

C'est tout ce que j'avais à dire. Et vous n'êtes pas obligés de suivre mon idée, moi aussi je voulais sortir ce que j'avais à dire. Et je vous remercie beaucoup de m'avoir écouté.

Léonard Paul: Le texte de Daniel est en arrière là-bas. Veuillez vous en procurer une copie au café, si vous voulez en lire ou même le garder.

J'aimerais que vous aussi, on aimerait savoir ce que vous en pensez du texte de Daniel, son message. J'aimerais que vous donniez votre opinion.

Quant à moi, il y a une chose qui m'a frappé. Ce que j'ai remarqué le plus, c'est quand il a parlé de la bibliothèque.

Quand on parle de la culture, les us et coutumes de l'Indien, juste en parler comme ça, on ne sait pas où est cette culture.

Mais si on regarde un peu plus vers l'avenir, et si on n'entend jamais parler l'Indien, comme ce que vient de dire Daniel, si on n'a jamais de temps de lire en indien, notre langue va finir par disparaître. C'est pour cela qu'il faut absolument écrire des livres.

Parfois aussi, depuis que la radio existe, on entend un peu plus la langue indienne. Et je crois que, tout ça se fait petit à petit, mais que c'est de là qu'on verra notre culture. Car je crois que notre langue, elle vient d'une culture.

Prenez par exemple, il y a des revues comme la revue RENCONTRE ça vient du gouvernement provincial, je serais surpris que parmi vous tous ici présents, les textes qui sont inclus au milieu de la revue, et surtout les jeunes, je serais surpris qu'il y ait une personne parmi nous, qui lise le texte indien. Je crois que ce texte est là par parure, juste pour dire que c'est la revue pour les Indiens. Je serais curieux de savoir combien sont les gens qui lisent ce texte en indien. Je crois qu'on est plus porté à lire celui qui est écrit en français. Car c'est ce que nous avons appris dans le passé. Je serais très surpris. Et ce que je crois, c'est au'on devrait plutôt lire ce qui est écrit en indien, pour apprendre notre langue.

C'est vrai que présentement, on a plusieurs sujets à discuter, on dit qu'on va suivre le chemin de nos ancêtres, comme Daniel vient d'en parler, je suis content qu'il ait parlé des sortes de tentes. Il y en a plusieurs sortes. Cela n'est pas très difficile, on peut enseigner cela. Il faut qu'on trouve une idée. C'est vrai que dans le passé, on en discutait mais on ne savait pas par où commencer, c'est ça qui est difficile et aussi à écrire des livres ... toi qui es assis là, d'écrire un livre comme ça. Cela doit prendre du temps, de s'asseoir ensemble et non d'être seul dans son coin, et d'en discuter.

Aussi quand Daniel a parlé de la politique, et même de la société, de la culture d'autrefois, de leur histoire, il faut plusieurs personnes pour écrire un livre d'histoire, et non de faire un travail pour chaque réserve. De faire un travail ensemble, toute la communauté montagnaise ensemble

Prenez par exemple depuis la naissance de la radio communautaire ici à Betsiamis, et même dans les autres réserves, une personne prend l'habitude de parler sa langue puisqu'elle l'entend parler, et on est penché à travailler dans cette langue, de trouver une idée, comme des livres que Daniel a mentionnés tantôt, d'écrire des livres. Aussi quand il a parlé des tentes, on pourrait enseigner ça aux enfants, ce qui se passait autrefois. C'est vrai que maintenant nous vivons dans des maisons des blancs. Il faut apprendre pareille pour qu'on sache, car c'est de là que vient notre langue, elle vient de la nature, de notre culture d'autrefois.

C'est pour cela qu'aujourd'hui on a de la misère à parler notre langue et c'est ce que Daniel a mentionné hier, car maintenant nous voyons que des choses modernes. Et on n'a pas de noms pour ces choses-là. Comme quand on dit politique, ce mot n'existe pas en indien.

...

Marcelline Canapé: ... est-ce que vous avez des livres à éditer pour que vous puissiez enseigner, est-ce que vous possédez des livres pour enseigner aux enfants de la première, deuxième et troisième année?

Autre chose, son matériel, est-ce que l'enseignante a quelque chose à suivre pour enseigner, comme des livres, est-ce qu'elle en a, aussi les cartes, est-ce qu'elle les possède pour montrer ce qu'elle enseigne, son matériel scolaire, tout ce qu'elle a de besoin pour enseigner? Est-ce que c'est l'enseignante elle-même qui prépare

son cours, ou est-ce qu'il y a une personne qui ne fait que ce travail, c'est-à-dire écrire des livres pour que l'enseignante s'en sert? Aussi, est-ce qu'il y a une autre personne venant de l'extérieur, qu'elle ne travaille pas dans une école qui vous aide, ou qui fait votre matériel scolaire dont vous avez de besoin pour enseigner? Il y a plusieurs choses mais je vais les répéter mais vous devez en parler par groupe comme Sept-Iles, Mingan, La Romaine, tout le monde et d'apporter par exemple vos notes pour que l'on puisse en discuter ensemble. Et l'autre question sera: Pensez-vous que ce serait bon de trouver une idée comment les réserves pourraient s'entraider, pour la production des livres, de préparer des choses pour que l'on puisse s'en servir dans les écoles, pour que l'enseignante puisse s'en servir durant ses cours, pour que l'enseignante ait un guide à suivre pour enseigner à ses élèves? Pour que toutes les réserves s'unissent à faire un travail pour que tout le monde puisse s'en servir dans sa propre réserve, toute la communauté montagnaise. Ce seront ces question à répondre. En prenant le café, vous pourriez commencer à en parler, car je sais qu'il y a des professeurs et je crois que ces personnes doivent être au courant du fonctionnement dans les écoles. Quant aux autres personnes, elles pourront aussi en parler, des fois on demande à une personne et elle répond: Moi, je n'enseigne pas, je ne peux pas dire comment ça se passe. C'est le but de cette réunion, de dire nos pensées, de donner nos idées et ce, toutes les réserves. C'est de tout cela qu'on parlera après le café.

_____: Nipa minueniten nass eka tatueuetakant. Teut uikanishimaut kie mak nin uikanishimau nin, ek apu tshi nashaman eissishuanut, ek nipa minueniten nass eka tatueutakant tshetshi ishpitenimakannit nitshent tshishennut.

Marcelline Canapé: ... de dire ce que vous pensez, quoi enseigner aux enfants de la première, deuxième et troisième années, ou même les autres. Quels outils se servent les enseignantes pour donner leurs

cours. Est-ce qu'elles ont des livres, ou une carte pour qu'elles puissent enseigner? Qui écrit ces livres ou qui est-ce qui fabrique ces cartes? Est-ce qu'il y a une personne engagée exprès pour faire ce travail, pour préparer les cours à donner, et qu'elle n'a pas d'autres fonctions? Est-ce qu'il y a une personne venant de l'extérieur de l'école pour vous aider à préparer vos cours?

Je vais demander à Pointe Bleue de nous parler de leurs fonctions. Est-ce qu'il y a une personne de Pointe Bleue pour nous donner une réponse?

_____: Les enfants reçoivent leurs cours 50 minutes, une foispar semaine, et ce cours contient que la langue montagnaise. De la première année jusqu'en sixième année. Ce n'est qu'en quatrième année qu'on enseigne aux enfants à écrire et à lire lemontagnais. Quant aux plus petits, on ne leur enseigne pas. On leur enseigne seuelemtnle parler. Il y a des enfants qui parlent l'Indien, mais ils sont dans la même classe que les blancs. Et c'est ce qu'on trouve le plus difficile. Pour le cours de la religion, on enseigne les cantiques et prières. Aussi, on leur enseigne leur culture et quelques noms des plantes. On n'a pas de livres, c'est nous qui préparons nos cours. On a des livres venant de Bersimis et quelques pamphlets, mais il nous faut changer quelques lettres pour garder notre prononciation.

Marcelline Canapém Combien sont les professeurs?

_____: Il y a seulement Jeanne d'Arc et moi je suis suppléante. Aussi, on va voir les vieux pour leur demander comment ils disent certains mots anciens, et ces mots sont utilisés.

Ce serait bon de s'unir, de travailler ensemble comme vous avez dit, de partir un projet d'échanges et c'est comme cela qu'on pourrait s'entraider.

Marcelline Canapé: Je te remercie. Mingan.

_____: La jardinière, Anne-Marie Louis enseigne la pré-maternelle et maternelle aux enfants de quatre et cinq ans. Elles les enseignent la langue française, les contines, les chansons et le dessin. Cinq jours par semaine.

Quant à moi, j'enseigne aux enfants de la première année jusqu'en sixième année. Trente-cinq minutes par classe, une fois la semaine. J'enseigne à lire et à écrire le montagnais, et la culture.

Et Judith Benjamin, elle enseigne la religion aux enfants de la première année, deuxième et troisième année. Vingt-minutes par classe par semaine. Elle suit l'écriture du Père Joveneau.

Il y a encore un autre professeur indien. Elle enseigne aux élèves de Secondaire I et II. Elle a droit à quarante-cinq minutes par classe par semaine. Elle enseigne à lire et à écrire le montagnais, ainsi que la culture.

Anasthasie Napess, elle enseigne de l'artisanat aux élèves de Secondaire I et II. Elle aussi a droit à quarante-cinq minutes par semaine. De l'artisanat, comme de la couture.

Marcelline Canapé: Ceux qui sont en arrière, vous n'entendez rien, n'est-ce pas? Pensez-vous qu'on pourrait promener le micro? On n'entend rien.

_____: Quand on dit que le programme existe, on enseigne que de la religion, pour que ce soit seulement l'enseignant à l'utiliser. Aussi, il y a des cahiers d'exercices pour écrire et ce, pour les enfants de la première année (Vol. I - II). Quant aux chiffres, on enseigne cela aux enfants qui sont en première année. Pour le programme de mathématique chez les montagnais, on utilise l'enseignement des blancs. Aussi, le livre du Comité Culturel et le Père Joveneau sont très utilisés.

Quant à la dernière question: Utilisez-vous des personnes-ressources? Nous autres, on n'en a pas.

_____: On pourrait enseigner ça de la même façon. comme professeur, nous avons un pour la religion, et pour la culture. Ces professeurs ont droit à une demi-heure par classe et il y a deux classes dans une école élémentaire provinciale.

Et à l'école fédérale, elle a droit à une heure par classe et il y a cinq classe. Et c'est elle qui fait ses programmes comme pour la lecture et écrire le montagnais. Il n'y a pas de matériel scolaire, comme quand nous autres nous disons cours de matériel, ce sont les parents qui savent quoi enseigner à leurs enfants. Comme présentement, il y a un projet à la recherche des anciens mots, les mots qui n'existent pas aujourd'hui. Nous sommes à la recherche de ces mots pour les introduire dans l'enseignement.

Quant à la personne qui enseigne la religion, elle a droit à trois heures. Disons par exemple, la religion, on avait demander ce projet au Ministère des Affaires Culturelles, on a fait une demande pour enseigner le travail qu'ils veulent faire, si cela est accepté dans les écoles, bien entendu. Et on les a envoyés au Ministère de l'Education. Mais il leur faut d'abord écrire leur livre pour qu'il soit accepté au Ministère de l'Education.

Il y a quatre réserves où l'on enseigne la religion. Et ils choisissent le cours qui convient le mieux aux gens. Comme par exemple, La Romaine, elle enseigne la religion touchant la situation actuelle de cette réserve. Elle n'ira pas voir ailleurs. C'est d'après une réserve qu'on enseigne la religion.

Marcelline Canapé: On va d'abord répondre à la première question, combien d'heures alloue-ton pour enseigner, d'accord? Et on y reviendra à la deuxième question après. As-tu fini?

Si j'ai biencompris, tu dis que vous avez le même matériel pour les quatre réserves, que vous vous entraidez déjà? ... C'est d'accord.

Je te remercie. Je vais d'abord leur demander de donner leurs opinions.

Doris Vollant: ... et ceux de la quatrième, cinquième et sixième année, reçoivent leurs cours de langue deux fois quarante-cinq minutes par semaine. Et le nombre d'enseignants? Ils sont deux: une à Sept-Iles et une à Maliotenam. Comme enseignement, il y a la culture, la langue indienne, on enseigne aux enfants à lire et à écrire le montagnais. Le professeur n'a pas encore de livres à suivre, pour enseigner ceux de la première année et les autres. Ce guide du maitre n'existe pas encore. Ils utilisent les notes prises aux cours d'été, les notes que nous avons prises.

Et c'est quoi l'autres question?

Marcelline Canapé: Est-ce que la culture et la langue sont enseignées en même temps ou séparéement?

Doris Vollant: Ils enseignent séparément, car ils n'ont pas de guide du maitre. C'est ce que je suis en train de faire présentement. Ils n'auront qu'un livre à suivre. Comme ceux de la première année, ils vont apprendre à écrire et ce sera la même chose pour les enfants de la deuxième année. Car ils auront des cours différents. Ils pourront ainsi travailler ensemble, car ils n'auront qu'un livre à suivre. Mais ils se rencontrent quand même.

Marcelline Canapé: L'autre question: Qui fait le matériel scolaire? Et la personne, est-ce qu'elle est à part, est-ce qu'elle reçoit un salaire? Une autre question: Est-ce que vous engagez d'autres personnes pour vous aider?

Doris Vollant: On ne les prend pas ailleurs. Ce sont les Indiens qui sont à Sept-Iles, c'est eux autres qu'on va les voir pour s'informer des choses. Aussi, on utilise beaucoup, tantôt Céline va vous parler de ça et ça s'appelle: Inniuan ute Assit (Sciences Humaines). Et il y a beaucoup de choses là-dedans, des mots qui ont été ramassés. On n'a pas commencé encore à faire un livre avec tous ces mots recueillis. Et c'est là aussi qu'on fait nos consultatiosn.

Marcelline Canapé: Est-ce qu'il y a une personne qui est en train de faire un livre ou un projet à partir?

Doris Vollant: De quel livre parles-tu?

Marcelline Canapé: De ce que tu viens de parler, toi.

Doris Vollant: Présentement, on m'a engagée pourétablir des programmes, et ensuite suivront le matériel didactique et les cahiers d'exercices. Je fais d'abord les programmes.

Marcelline Canapé: D'accord. Je te remercie.

Céline Bellefleur: Je veux parler des petits enfants de quatre et cinq ans, on les a surnommés: Uetissat. Et on avait préparé leurs cours qu'eux aussi soient enseignés en langue montagnaise. Et il y a deux choses à suivre pour les petits, l'enfant doit apprendre à connaître les parties de son corps en indien, et ce projet s'appelle: Le projet Moi. Il nomme toutes les parties de son corps. Aussi, j'ai travaillé sur la stimulation de langage pour que l'enfant prononce bien ses mots en montagnais. Et le matériel est comme ça: il y a une carte avec la lettre "m" pour qu'ils puissent l'apprendre, pour qu'ils puissent entendre ce "m" au commencement du mot comme dans "missin" tu entends le "m". Aussi dans le milieu du mot comme dans "amu" et également à la fin du mot comme dans "atum". On leur montre ce

mot "amu" et un petit peu plus loin, il y a une place pour former une phrase avec ce mot. Pour faire quelque chose avec ce mot "amu". Tout ça. Et pour qu'ils comprennent mieux, on leur montre des petites chansons. En tout cas, j'ai terminé ce programme. L'année dernière, j'ai enseigné la moitié la pré-maternelle, les enfants de quatre ans et l'autre moitié, j'ai travaillé sur le programme. Et ce programme sera imprimé aux Affaires Indiennes. Le tout sera envoyé dans chaque réserve.

Et s'il y a des personnes qui veulent suivre ce programme, je pourrais leur expliquer. Les pré-commissaires ont fixé au mois de septembre pour commencer à suivre ce programme. Il y aura formation pour les professeurs de pré-maternelle comment suire ce programme de langage.

Aussi ce qu'on a à Sept-Iles, un travail qu'on a effectué, il y avait six vieux qui travaillaient dans ça, on avait ramassé tous les anciens mots, la culture et les légendes. Ils sont dans un classeur et quand on en a de besoin comme pour faire un livre, on va consulter ce classeur. Ces vieux ont travaillé sur ce projet pendant deux ans de temps, ils parlaient de la vie d'autrefois, des misères rencontrées. C'est comme un archive aujourd'hui. Le dossier est rempli, mais on n'a pas encore commencé à faire des petits livres pour l'utilisation des enfants. Ce qu'on fait nous, on va consulter les mots dont on a besoin, ils sont classés au bureau du Comité Educatif Kanemetat.

Aussi tout le matériel a déjà été préparé, comme donner les noms des tentes, la fabrication des tentes en miniature. Et pour les costumes d'autrefois, on fabriquait des vêtements en miniature pour habiller des poupées et les Indiens autrefois possédaient leurs façons de s'habiller, et on parle de tout ça aux enfants.

Aussi on a des cartes, de grandes cartes, tous les Indiens d'autrefois ... eux aussi n'aiment pas faire des cendriers, ou autres

choses comme de la couture, ils ne sont pas intéressés à fabriquer des tabliers.

Et nous autres, on les garde dans notre réserve et ils sont une douzaine, et on leur montra à lire en français quand même, et quand ils vont faire des commissions pour ne pas les voler, comme si tu vas acheter quelque chose, que tu ne sais même pas ce que tu achètes, et aussi de savoir compter pour qu'on ne te triche pas, que tu puisses compter ton argent. Aussi quand tu veux déposer ton argent à la banque, c'est quoi que tu auras de besoin. C'est ce qu'on montre aux enfants. C'est ce qu'on leur enseigne la moitié de leurs cours et l'autre moitié ce qu'ils doivent faire dans le bois. Ils sont deux, l'homme et la femme, ils enseignenet aux enfants et ils sont dans un autre groupe. Six reçoivent des cours en français, et dans les ateliers, ils sont rois et sont enseignés par un homme,et les trois derniers par une femme. Et à leurs cours, on les emmène dans le bois pour qu'ils sachent ce qu'il leur faut pour monter une tente, et aussi de faire attention de ne pas avoir froid. Voilà ce qu'on leur enseigne et aussi comment tenir leur hache, poser leurs collets et aussi leurs pièges, on leur enseigne un peu de tout ça et aussi comment pêcher.

Aussi, on montre aux garçons la couture, pour apprendre à se débrouiller en l'absence de leur femme. Aussi, ils ont choisi leur toile et appeennent comment la découper. Aussi, ils ont fabriqué des sac comme un sac pour les ustensiles, ainsi que des couvertures. Aujourd'hui, ils sont partis dans le bois pour deux semaines. Ils sont partis avec tout leur matériel. On peut dire qu'aujourd'hui on les observe s'ils ont bien retenu leurs leçons. Ils sont surveillés.

Ils apprennent aussi à cuisiner, à faire de la banique, comment faire de la cuisine pour qu'eux aussi puissent se débrouiller dans le bois.

Ca fait déjà un an que j'enseigne, pour l'hiver prochain j'ai demandé que cet enseignement se continue trois, quatre ans encore. Comme pour l'année prochaine, on pourrait leur enseigner à fabriquer leurs raquettes. Et en dernier, de fabriquer leur canot.

Présentement, il n'y a qu'une fille dans cette classe, il n'y a que des garçons. On enseigne quand même aux garçons de la couture, et aussi la fille, on lui enseigne comme à un garçon pour qu'elle puisse, elle aussi, se débrouiller. L'année prochaine, il y aura deux filles. Elles recevront le même cours que les garçons, et la même chose pour les garçons. On ne fait pas comme autrefois: les filles recevraient tels cours, les garçons, tels cours, on ne fait plus ça, les filles et les garçons reçoivent des cours identiques.

Marcelline Canapé: S'il y a une personne qui veut poser une question quand une autre personne parle en avant, ne soyez pas gêné, o.k.? Posez votre question.

Je vais maintenant demander à Lisanne, quel travail elle poursuit aux Escoumins?

Lisanne : Moi aussi j'enseigne en langue montagnaise, mais à des blancs je pourrais dire. La première question est: Combien d'heures d'enseignements: J'enseigne aux enfants une heure et demie par jour, je ne leur parle pas pendant ce temps, je dirais que je mange avec eux et après je leur enseigne. Je leur enseigne en tout six heures par semaine.

Et le soir, j'enseigne aux adultes. Je donne des cours sept heures par semaine.

Ce que j'enseigne? Je n'enseigne que la langue montagnaise, en tout cas seulement aux adultes. Aux enfants, j'enseigne la langue,

la culture, comme par exemple j'ai commencé par la danse, et les chansons, ainsi que des cantiques.

_____: ... pour les enfants de quatre ans, c'est une femme indienne qui les enseigne, elle leur parle en langue montagnaise, et l'autre moitié en langue française, car elle veut les faire continuer à apprendre le français. Quand ces enfants sont rendus àla cinquième année, là c'est une femme blanche qui enseigne, elle les enseigne en langue française.

Aussi, il y ale Père Cyr, celui-ci enseigne aux enfants des prières. Il enseigne les prières que les Indiens d'autrefois disaient. Comme la prière: Je crois en Dieu, on leur montre cette prière, pour qu'eux aussi puisse la dire.

Et Anne-Marie André parlait de son livre, elle disait: Je fais mon travail comme on me le demande, mais que ce sont les parents à savoir quoi enseigner à leurs enfants. Je fais d'abord mon livre et ensuite, je vais leur montrer, mais ce sont les vieux, les parents à choisir quoi enseigner aux enfants.

Les enfants de la première année à sixième année reçoivent leurs cours une demi-heure par semaine. Ensuite, les enfants au secondaire, les enfants rendus au secondaire ne reçoivent pas ces cours de langue, même pas la culture. C'est ce qui se passe chez nous. C'est quoi l'autre question?

Marcelline Canapé: Combien d'heures enseigne-t-on? Combien sont les professeurs? Quels sont les matières que vous enseignez, quels livres avez-vous pour le suivre? Quel est le guide de l'enseignante?

_____: C'est elle-même qui prépare ses cours.

Marcelline Canapé: Et s'il y a des personnes-ressources?

_____: Elle va consulter les vieux du village, et mêmes les femmes âgées viennent lui aider. Aussi pour conter des légendes aux enfants, elle va encore voir les vieux. Aussi pour écrire des histoires, c'est aux vieux qu'elle va consulter pour écrire ces histoires.

Marcelline Canapé: Je te remercie. Maintenant, il est midi passé. Est-ce qu'on va continuer pour finir tout ça. Il y aurait une dernière question à répondre. Serez-vous d'accord qu'on se réunisse, pour que tous les montagnais s'entraident, pour travailler ensemble et ce, pour ne produire qu'un livre pour l'utilisation de tout le monde?

Je crois que ce serait mieux, n'est-ce pas, de ne pas revenir. Si vous êtes d'accord, je vais faire comme tantôt, je vais commencer par Pointe Bleue, je vais leur demander de venir donner leurs opinions.

Ce que je demande ce que vous en pensez, pensez-vous que ce serait bon de trouver une idée pour s'entraider ensemble? Comme ce que Léonard vient de dire qu'il y ait des personnes pour produire des livres et que ces livres pourraient être utilisés par toutes les réserves, et pour que les enseignantes n'aient pas à travailler seules.

_____: Le texte que Evangéline nous a donné au début, je suis d'accord de l'accepter. Je crois que s'il y aurait qu'une façon d'écrire, tout le monde pourrait se comprendre. Aussi qu'il y ait des échanges de livres. C'est ce que moi je pense.

Marcelline Canapé: Mingan. Ce qu'ils en pensent, pour s'entraider?

Voici la question: Que pensez-vous, vous autres, de nous unir, pour s'entraider à produire des livres pour l'utilisation de toutes la communauté montagnaise? Que pensez-vous de tout ça?

_____: Je pense que ce serait fantastique que de travailler pour produire des livres, d'avoir la même façon d'écrire et non la façon de parler. Chez nous, on n'a pas de livres. Le livre

que nous possédons, c'est elui de Marie-Jeanne Baisle et Jerry McNalty, ils travaillent au Centre d'Etude Nordique. Et aussi les quelques livres faits à La Macaza. Je crois que ce serait bon de suivre une écriture. C'est tout.

Marcelline Canapé: La Romaine. Que pensez-vous, vous autres de travailler ensemble pour la production des livres, pour s'unir, qu'il y ait des personnes pour travailler là-dessus? Est- ce que vous seriez d'accord?

_____: Oui. Je serais d'accord qu'on travaille ensemble pour la production des livres et ce, pour l'utilisation de toutes les réserves. C'est tout.

Marcelline Canapé: Natashquan.

Judith Benjamin: Oui. Nous avons dit la même chose que vous, que les réserves sachest quoi enseigner aux enfants, qu'il y ait qu'une écriture à suivre, je crois que ce serait bien le temps de travailler là-dessus. C'est tout.

Marcelline Canapé: Schefferville.

Maurice André: Pour nous autres, c'est la première fois que nous venons ici. Nous sommes d'accord de ce projet en cours, et nous devrions aider les enseignantes à la production de leurs livres, un guide de maître pour enseigner aux enfants. C'est tout ce que j'ai à dire.

Marcelline Canapé: Bersimis. Je peux donner une réponse de ce que nous pensons. Il faudra les faire intéressés. Si une personne n'est pas contente, si ça ne lui dit pas de parler ainsi, n'est-ce pas, elle va être très énervée, elle ne t'écoutera pas et ce, jusqu'à ce que ça ne te dise plus d'enseigner.

Et on pensait que c'est vraiment le temps de, c'est pour ça qu'on dit c'est très bon de se rencontrer, c'est vraiment le temps de travailler ensemble. Car une enseignante fait un livre, si les autres réserves font leur livre, déjà c'est une perte de temps quand on fait qu'un livre et si c'est écrit différement. Et si on se réunit, on pourra produire beaucoup de choses. Et une réserve peut donner son idée, comme disons Sept-Iles, Mingan peut donner son idée, aussi Schefferville peut parler de la culture indienne, pour que tout Indien soit concerné. C'est ce que nous pensons qu'il faut y réfléchir pour s'entraider.

Et on vient de m'informer que les personnes travaillant dans des radios communautaires voulaient donner leurs commentaires, car eux aussi, leur travail est de parler en indien à la radio, et desservent plusieurs réserves. Est-ce qu'il y un porte-parole pour la radio communautaire.

Je m'excuse, je vais d'abord donner la parole à Sept-Iles et après, ce sera au tour de la radio.

Raymond Jourdain: Je suis très content du déroulement. Peut-être qu'on n'a pas d'expérience de cet enseignement de la langue. Je crois que Sept-Iles sont intéressés et aussi nos employés pour le progrès de ce projet de langue.

Aussi, on dit que c'est très difficile de trouver de subvention et le temps nous manque d'envoyer nos employés pour ne travailler que sur la langue. Léonard Paul dit vrai quand il dit que c'est très difficile de trouver des subventions pour travailler sur ce projet. Et ce que je pense, peut-être que ce serait mieux qu'on se réunisse pour travailler sur le projet de langue, pour établir les peogrammes ensemble. C'est ce que j'avais à dire. Nous emporterons tous les sujets discutés ici pour sensibiliser notre population de Sept-Iles. C'est tout ce que j'avais à dire. Je vous remercie.

Marcelline Canapé: Je vais demander à Francis, porte-parole de la radio communautaire, de venir prendre parole.

Francis : Je vais un peu parler de notre travail à Québec. Et je cèderai la parole à Gilbert Siméon et Francis Mallec qui parleront des difficultés rencontrées, comme pour converser en langue montagnaise dans un radio.

Ca fait un peu plus d'un an qu'on travaille à la radio communautaire à Québec. Notre travail est de courir après des nouvelles et donner ces nouvelles à la radio, comme ce qu'on dit des Indiens dans les bureaux du gouvernement provincial et fédéral, pour diffuser les nouvelles. Parce qu'aujourd'hui, comme autrefois, toutes les réserves possédaient des radios pour écouter des nouvelles variées comme des nouvelles touchant les Indiens, on prenait ces nouvelles qu'en langue française, et c'était la même chose pour les télévisions, les nouvelles sont diffusées en langue française.

C'est pourquoi nous avons commencé comme ça pour que l'Indien comprenne un peu plus comme les nouvelles leur concernant. On diffuse les nouvelles une heure une fois la semaine. C'est la même chose pour les attikamèques, une fois la semaine. Et notre travail consiste à faire des recherches des nouvelles, ce qui se passe, et les nouvelles concernant les Indiens. Et c'est la même chose quand on parle de la politique, comme quand les chefs se rencontrent à Québec, ou même ailleurs, on assiste à toutes les réunions.

Et l'émission que nous faisons, il y a beaucoup de choses en indien, et c'est difficile pour donner des noms indiens à certaines choses, comme par exemple, je n'ai pas présentement en tête pour donner une exemple, mais je pense que Francis et Gilbert pourront mieux vous expliquer, car c'est eux qui donnent des nouvelles à la radio. Peut-être qu'eux pourront vous dire les problèmes rencon-

trés pour passe un mot. Francis ...

Francis Mallec: Ce qu'il vient de metnionner, les problèmes que nous rencontrons, Gilbert et nous qui venons de la Basse Côte Nord, on a de la difficulté à donner des noms en indien à certaines choses. Comme pour moi depuis que je mets des mots, comme les thermes que j'emploie et la façon dont fonctionne l'émission, on diffuse une heure et on ne parle que de la politique. Et ce qui est le plus difficile, c'est d'inventer des mots pour pouvoir les utiliser. C'est ce que nous procédons. Je serais d'accord qu'on suive qu'une langue pour notre utilisation ainsi que pour les autres. Nous serons très content que vous nous aidiez et aussi, on demande les autre radios communautaires à nous aider, car ils ne peuvent vraiment pas encore nous donner leur appui. Et ce qui nous arrive, nous qui sommes de la Basse Côte Nord, je remarque que déjà depuis un an, je sens que la langue est la plus importante, le mot qui se promène dans une réserve, dans la communauté montagnaise, qu'il y ait qu'une seule langue. Comme disons dans certains radios communautaires, et nous qui sommes au réseau communautaire, nous passon séparément. Et les radios communautaires sont à part, ils sont autonomes, ils ne sont pas employés du Conseil Attikamek Montagnais. Et eux, leur travail est de faire des émissions culturelles, à eux de ne parler que la langue montagnaise. La raison de l'existence de la radio communautaire est de sauvegarder notre langue, et je sais aussi que c'est très difficile d'unifier la langue et que ce travail ne se règlera pas dès demain, c'est un travail à long terme, peut-être que cela prendra une trantaine d'années avant de se mettre d'accord et de n'utiliser qu'une langue dans la communauté montagnaise.

Mais je pense que les radios communautaires vont nous aider beaucoup, et avec le projet que vous avez commencé. C'est ce que, moi aussi, j'espère de l'utilisation d'une langue dans notre communauté. C'est tout.

Marcelline Canapé: Je te remercie.

...

Gilbert Siméon: ... peut-être que tous ces Indiens ont écouté la radio, et ce que moi, j'ai remarqué, en prenant seulement un mot, que chaque réserve avait un nom différent pour ce même mot, et aussi je connais les personnes travaillant sur la langue, comme les professeurs et les linguistes, tout le monde pouvait apporter son aide. Mon travail consitait à ramasser, c'est vrai qu'il y avait des vieux qui écoutaient et eux aussi pouvaient donner leurs opinions. Et c'est ce que je suis en train de commencer, et cela devait se continuer aujourd'hui, pour que tous les Indiens y soient concernés. Maintenant que je travaille à un autre domaine, je ne peux continuer ce j'avais commencé autrfois, mon travail maintenant est de ramasser des nouvelles. Et je serais content que dans les jours prochains de faire des démarches, de continuer le travail déjà amorcé. C'est ce que moi j'avais à vous dire, je vous remercie beaucoup.

Marcelline Canapé: Je te remercie. Et pour finir, je vais céder la parole à Daniel, et de donner son impression de toutes ces dernières discussions.

Daniel Vachon: Nous voyons beaucoup plus maintenant de l'importance de notre langue en écoutant ceux qui viennent de prendre parole, eux qui diffusent des nouvelles dans toutes les communautés montagnaises, le directeur, Ghislain, et ses employés. Tout le monde doit comprendre maintenant qu'il faut utiliser notre langue puisqu'on dit quand on parle de la radio pour que tout le monde puisse comprendre. Ce que je pense c'est de comprendre même si c'est un Indien de Bersimis qui parle ou un employé venant du Conseil Attikamek-Montagnais, aussi quand on regarde les réunions avec des traductions simultanées, car il y a des traductrices. Et tous les Indiens de la Basse Côte Nord comprenaient ce que les traductrices de Bersimis disaient, mais nous de Sept-Iles ainsi que de la Basse Côte Nord, on comprend tout. Ca doit être plaisant de recevoir ce service et qui est très important et en passant, je leur remercie de leur travail, ici à cette réunion, c'était très important de vous parler de leur travail.

Maintenant je vais parler de ça en général, je vais essayer de faire ça vite, car c'est ce sujet qui sera discuté demain. En consultant mon texte à la page huit quand j'ai commencé à parler de la réunion du mois d'octobre à Québec, c'est un peu ce qui se passe présentement. Il parait que tout le monde a travaillé sur ça. J'avais laissé une lettre, elle n'était pas très longue. IL y avait deux pages. J'ai parlé de l'amérindianisation, de la culture, je l'avais remise au président et tous ceux qui étaient là, m'ont vu. La lettre n'était pas très longue et si on l'a prise en considération, je crois qu'il y aurait plusieurs projets à partir comme je l'ai mentionné tantôt.

Et aussi quand Léonard a pris parole tantôt, il a touché un peu ce sujet. Il y a un autre directeur qui est avec nous autres, c'est celui qui vient de Sept-Iles, c'est vrai qu'ils ont peur ceux qui sont administrateurs, car ils doivent s'en douter qu'on ira les voir, ils doivent savoir déjà qu'on a besoin d'argent. Mais quand on pense de ça maintenant, la faois qu'on a rencontré le directeur générale, Auréline Gill à Québec, après la remise de la lettre en présence de tous les Indiens, mais maintenant nous sommes que des montagnais. Et il a donné comme réponse, de commencer d'abord à partir quelque chose dans des réserves. Et c'est de ça qu'on a parlé tantôt, de former des comités dans chaque réserve, et après de les rassembler. Peut-être qu'il y aura une prochaine réunion et je crois que Léonard va se rendre à Québec pour le lui rappeler, car il faudra qu'il voit si le travail a été commencé. Mais ce que je vois depuis que nous sommes ici, je crois que le travail est très avancé, à la suite de la réunion tenu au mois d'octobre et à une autre réunion prochainement, ce sera très différent, car on avance toujours. Quant à la finance, c'est pour cela que je tenais à remettre la lettre à Québec. Et il avait répondu: Si vous faites du beau travail, si vous faites un effort et si les Indiens sont intéressés, et il a ajouté: Ce ne sera pas difficile de vous donner une subvention, car moi je lui avais dit: La subvention qui existe à Sept-Iles, au Comité Educatif Kanemetat, on ne pourra pas lui prendre cette subvention, pour faire un autre

projet comme présentement on parle de la production des livres, et quand on parle des livres scolaires, il faut que ce soit le Ministère de l'Education à défrayer les dépenses, car il paie, il achète des livres scolaires en langue française. Et si on veut produire des livres en langue montagnaise, tout le monde le sait qu'il n'y a aucune subvention pour cela. Il faut absolument que ce Ministère alloue une somme additionnelle pour que les frais puissent être payés comme cette rencontre par exemple. Car actuellement, une rencontre est organisée et toutes les personnes venant de toutes les réserves défraient eux mêmes leurs dépenses de voyage. Léonard et moi,on a reçu un peu de sbvention, le comité de Bersimis, pour payer les dépenses de ceux qui ne peuvent payer. ON ne peut pas dire qu'on convoquera les gens venant de toutes les réserves, pour dire que leurs dépenses seront payées par l'amérindianisation. Car il n'a pas de subvention présentement. Mais de la manière dont on discute, de la manière dont tout le monde en parle tellement il a grand respect de ce qu'il veut entreprendre et de la confiance qu'il a, pour que les enfants aient confiance, de bien expliquer cela aux enfants pour qu'ils puissent à leur tour avoir confiance en leurs parents, ainsi qu'à sa population. Si on pouvait faire tout ça, je crois qu'ils n'auraient pas de misères à donner des subventions, je ne sais pas, car je ne travaille pas dans l'administration. Mais on commence déjà, avec la réunion qu'on a eu à Québec et celle-ci, le gouvernement commence déjà à allouer une subvention et on n'a pas encore donner le travail que nous avons commencé, pour lui informer de tout cela, je crois qu'on n'aura pas beaucoup de misères à faire une demande financière. Ce sera tout pour l'instant, on y reviendra demain, car on discutera de ça, demain.

Marcelline Canapé: Je crois qu'on a terminé. Mais je vais donner la parole à Léonard pour nous parler du déroulement de cet après-midi, et le temps donné pour le diner.

Léonard Paul: Il est déjà midi et demi. Je crois qu'on pourra recommencer à deux heures, et aussi il nous faudra terminer de bonne heure cet après-midi. Car il faudra ranger les tables pour le souper

communautaire ce soir et aussi la petite soirée qui sera organisée. Je crois qu'on terminera vers les cinq heures. De deux heures à cinq heures.

J'aimerais que vous soyez ici à deux heures pour que l'on puisse commencer tout de suite. C'est tout.

...

Léonard Paul: On va maintenant commencer. Je vais demander à Daniel de nous présenter madame Ann Kapes, car lui, il la connait, de nous parler un peu d'elle.

Daniel Vachon: Ce que nous allons faire, comme ce matin j'ai parlé de tous les sujets dont je suis au courant. Léonard à son comité qui est à Bersimis disait qu'il était à la recherche des personnes ayant parti une entreprise indienne ou accompli un travail indien. Le comité de Bersimis, oui. La personne qui va vous parler a été contactée par ce comité. Et cette femme qui va venir vous parler a été élevée dans le bois. Elle est née dans le bois et a été élevée par ses parents. Ses parents sont morts, c'est seulement elle qui est en vie et je crois qu'il lui reste quelques jeunes soeurs et un grand-frère. Elle connait très bien la vie dans le bois. Mais depuis qu'elle aussi est ici, à la mer, depuis qu'elle est ici, depuis qu'elle ne monte plus dans le bois, elle devait penser de parler de tout ce qu'elle a vu, de la culture indienne. Cette femme a déjà écrit deux livres. Un de ses deux livres s'intitule:Tanite nana e tutamin nitassi, et l'autre: Nin, Matshi Manitu Innu Ishkueu. Voilà ses deux livres. Et Léonard Paul et son comité l'ont convoquée de venir donner une conférence, de parler de ce projet en cours ainsi que du passé qu'elle a vécu et de donner son opinion sur cette rencontre et comment voit-elle ce projet dans le futur. Voici madame Ann Kapesh, je vais lui céder la parole.

Ann Kapesh: Bonjour! tout le monde. Je vais commencer à parler de mon premier livre et je vais essayer de ne pas trop l'allonger. Pourquoi je

l'ai écrit. Je vais vous parler de cette manière, comme si je vous racontais une légende, d'abord tout le monde va quand même le comprendre. Comment je me suis sentie, et qu'est-ce que je ressentais pour écrire ce livre, pour penser à écrire un livre. Et aussi après l'avoir écrit et jusqu'à nos jours. Je n'ai aucun emploi à Sept-Iles, mais je suis prête quand on a besoin de moi, encore aujourd'hui et avant que je ne sois trop vieille, ça me fait plaisir que de donner mon appui quand il y a un projet à faire partir.

Autrefois en ne pensant pas du tout à écrire un livre, car un Indien n'écrivait pas, et je vivais très loin, j'étais ailleurs très loin, où j'y étais très bien. Je ne manquais de rien et rien ne me fatiguait et la vie continuait toujours. Car je n'avais qu'une sorte de vie à vivre. J'avais déjà des enfants et je me suis mise à m'en aller, je vais dire. Et j'ai emprunté un chemin défectueux, en tout cas, le chemin que j'avais emprunté était très mauvais et mes enfants étaient avec moi. Ma légende, vous allez la comprendre comme une histoire. Alors depuis mon départ, depuis que j'ai emprunté ce chemin n'est-ce pas, au début c'est comme s'il était sinueux. C'est comme si tout allait bien, peut-être que je pensais ainsi, que ça irait mieux. Et au cours de mon voyage, je sens que j'ai de la misère. Et ce, plus j'avançais, plus j'avais de la misère. D'un coup, je monte une côte là où il y a un cul de cas. Et c'est à cet endroit que je me mets à réfléchir, des difficultés rencontrées et je le sens, j'ai de la difficulté. Et je me suis mis à penser: Mes enfants ne pourront jamais continuer. Je crois qu'ils ne pourront jamais, d'avancer, et je pense qu'ils ont déjà perdu leur chemin, à cause de moi. Je vais arrêter, je crois que je me suis perdue et aussi mes enfants ont déjà perdu leur chemin et c'est à cause de moi. Je vais d'abord arrêter. Je vais réfléchir pour savoir quoi faire, pour être à la recherche d'une personne qui s'est perdue, n'est-ce pas, qui avertir que je me suis perdue avec mes enfants. Et c'est ça, dans le passé, je n'avais jamais penser pour écrire ce livre, parce que l'Indien autrefois n'écrivait jamais. Et c'est ainsi

que j'ai commencé à écrire mon livre et j'avais trouvé cela difficile. Avant d'achever mon livre, je me suis mis à penser, je me suis mis à réfléchir: Que vont penser les Indiens et je sais qu'ils vont lire ce livre. Et puis non, je vais continuer. Et je l'ai terminé et a été édité et voilà, tout le monde est au courant.

et je me suis mise à écouter, c'est une histoire d'une personne qui a rencontré des difficultés, une personne qui s'est perdue, et quand quelqu'un se perd, il va demander un S.O.S., et j'ai attendu un peu, soit le critique de mon livre ou soit qu'ils seront en faveur.

Après tout ce qui est arrivé, je me sentais comme si je rêvais comme ce qui m'est arrivé dans le passé, c'est comme si je rêvais. Je trouve ça curieux des fois quand j'y pense, comment ai-je pu écrire ce livre, et le plus qui m'a surprise dans tout ça, c'est que mes petits-enfants que j'avais sous ma garde étaient très jeunes encore, et aussi mes jeunes enfants. J'écrivais mon livre sur une table qui était dans la cuisine. Et c'est ça que je trouve curieux maintenant quand j'y pense et je me suis dis: Que je voulais donc écrire ce livre. Mais aujourd'hui, je ne pense plus d'écrire un livre sur une table se trouvant dans la cuisine. Mais les deux livres que j'ai écrits, je trouve cela incroyable quand je pense à ça aujourd'hui. Je me demande comment ai-je pu écrire ce livre, pour moi j'avais l'intention de l'écrire. Je vais terminer ici mon histoire. Je suis certaine que tout le monde l'a comprise.

Et maintenant que je vous vois, le travail que nous faisons, le travail qui a resté inachevé. Je n'ai pas de travail permanent mais je suis toujours prête à participer à tous les colloques, pour venir en aide aux jeunes indiens, même si je ne travaille pas à Sept-Iles, je suis toujours disponible. Maintenant que je vois ce travail commencé, je serais contente et je le suis, et je crois que tout le monde est d'accord d'après les opinions des gens, pour venir

en aide aux jeunes dans l'écriture et à la production des livres et de la culture.

Mais il y a quelque chose qui me tracasse et je vais le dire. L'enfant de quatre ans qui débute à une école des blancs, moi j'entrevois cela comme si le jeune ne comprenait pas, il est tout jeune, disons qu'il ne comprend rien encore, et on lui dit tout simplement:

Va à cette école. Un jour, il va finir par le comprendre ce qu'on lui fait, il va finir par le comprendre, eil va remarquer que ce n'est pas sa culture à lui. Moi je pense de tout ça, comme si on volait à quelqu'un, son bien. C'est ce que, moi, je pense. Le bien qu'on lui a volé. Je ne dis pas ici de suivre toutes mes idées, moi aussi je suis contente de sortir tout ce que je pense.

Et ce que vous faites aujourd'hui, j'en suis très contente, et je pense que vous voulez le faire, vous le voulez vraiment puisque vous convoquez des gens pous venir à votre aide, comme pour moi quand j'ai écrit mes livres, quand j'étais à la recherche d'une personne pour m'aider, c'est la même chose ce que vous faites aujourd'hui. Moi, j'ai confiance, je suis toujours à la recherche, ou non, j'attendais plutôt qu'un travail de ce genre soit commencé, moi aussi je rêvais à ce travail.

Et quand je parle de ce jeune enfant, moi je crois qu'en venant au monde, il vit déjà comme un idnien. Et ce que disent ces jeunes qui sont ici, je les entend souvent dire cela: Moi, je ne connais rien, ou: Je ne suis pas capable de parler en indien, et je crois que ce n'est pas important de penser comme ça. Car tout le monde a déjà sa façon de vivre en venant au monde, il est déjà prêt. Et avant que l'enfant l'ait remarqué, moi je pense qu'il le remarquera plus tard, il va trouver ça difficile et il va regretter. Et c'est pour ça que je

dis de faire très attention à ça aujourd'hui, et de faire quelque chose pour cela. Prenez par exemple aujourd'hui on demeure dans une maison des lbancs, j'ai observé cela aussi. Pourquoi est-ce que l'Indien a toujours l'intention de rénover sa maison ...

... je suis contente que vous ayiez pensé à moi, vous Indiens de Bersimis de m'avoir convoquée, je me sens comme une personne qu'on veut encouragée. Je suis très contente, je vous remercie beaucoup de m'avoir convoquée. Mais les enfants qui vont à cette école, j'ai entendu parlé ce matin, qu'ils voulaient me voir parce que j'avais écrit un livre, il devaient voir ma photo sur le livre, et j'aurais été très contente de pouvoir entrer à cette école pour les rencontrer, j'aurais fait comme le Père Noel. Oui j'aurais été très contente mais je salue tous les enfants qui vont à cette école et à vous tous.

Ah! c'est vrai, j'avais quelque chose encore à dire. On parle de plusieurs choses, quoi enseigner aux enfants. Ce que moi je pense, ça ne sera pas tellement gentil ce que je vais dire. Ou peut-être que ç'a l'est. Nous venons de toutes les réserves, et on devrait commencer à parler de cela aux enfants de ne pas ... car on veut s'unir n'est-ce-pas, pour ne jamais dire: Cet indien vient de telle place, celui-là c'est une Indien de Mingan, et aussi, celui-là c'est une Indien de Bersimis, et moi ce que je trouve le plus important c'est de nous connaître, nous qui sommes des Indiens, et de nous nommer Indiens tout court. C'est le plus important, car on a qu'un territoire, il n'y a qu'un Indien et il n'y a qu'un territoire. Ce sera le plus important pour les enfants. Moi, j'ai déjà commencé à parler de ça à mes enfants de ne jamais dire comme ça, et ils vont le comprendre, de ne jamais dire ça, c'est ça ... moi je n'aime pas ça.

Ce sera tout et je vous remercie à vous tous. Et je suis très contente. Je suis amie avec vous tous.

Marcelline Canapá: Je remercie beaucoup madame Ann Kapesh de ses mots.

On a apporté autre chose pour discuter, ce qui se passe là-bas. Et je l'ai lu, il y a plusieurs choses qui ont été discutées mais qu'on pourrait commencer. Ce que je vais faire maintenant, je ne demanderais pas chaque réserve. Mais ceux qui auront quelque chose à dire, le pourront. Car la culture a déjà été discutée, ce matin. Mais j'aimerais qu'une autre personne vienne parler, si elle a quelque chose à dire. C'est ce que nous ferons, mais il faudra quand même venir en avant car ceux qui sont en arrière ont de la misère à entendre.

Ceux qui ont à leur possession les documents qui ont été distribués, dans lequel il y a trois questions.

Quelles procédures ont été prises ou ce qui se fait présentement dans chaque réserve au sujet de la culture dans les écoles? Je sais que ce matin, Sept-Iles en ont parlé. Est-ce qu'il y a une personne qui veut en parler le travail qui se fait dans sa réserve au sujet de la culture?

Il n'y a personne?

Est-ce qu'il y a une autre réserve qui fait un travail comme dans le genre que Sept-Iles. On les a entendu, est-ce que vous avez quelque chose à ajouter? Le sujet qu'on a parlé ce matin, Mingan, Natashquan, St-Augustin. C'est tout ce que vous aviez à dire ce matin.

Quant à moi, je pourrais demander à Paul-Emile ce qu'ils font ici au niveau de la culture amérindienne. Lui est plus au courant, car c'est lui qui enseigne.

Paul-Emile : Eh! oui, depuis le temps que je suis là, je ne savais même pas que j'étais inportant. Ca fait déjà onze ans que j'enseigne à mes amis et que je les aide dans ce que Marcelline appelle: la culture amérindienne, le cours qui a été accepté à l'école. Et moi aussi, j'étais embarqué. En premier, j'ai commencé par l'artisanat montagnais. J'ai commencé par ça.

Comme Evangéline l'a mentionné, c'était très difficile au début. Tu n'as rien dans tes mains. Il faut quand même que tu commences quelque chose jusqu'à ce qu'on fasse une demande. Et après deux ans, trois ans, le travail allait bien.

Et moi je pensais que le travail de ce jour, qu'on n'allait pas tout de suite embarquer comme demain, après-demain, ce que nous demandons. Comme quand on construit une maison, il faut quelque chose de solide pour la construire, je crois que tout le monde est au courant. Et ça fait un an que j'ai commencé la culture amérindienne. Comme par exemple la langue, les légendes, pour mieux comprendre les légendes, j'ai débuté d'abord à amuser les jeunes. Et un jour, il y aura des enfants qui seront capables de fabriquer des cadres de raquettes, il y en aura. Les vieux, on ne les aura pas toujours. Il nous faudra transmettre ce travail, il faudra qu'il y ait des personnes pour le laçage des raquettes. Aussi, il y aura des personnes qui travailleront avec le couteau croche, car certains enfants ne connaissent même pas ce couteau. C'est quoi un couteau croche. Vous allez finir par le connaître. Et on a commencé par ça, de faire telle chose, on pourrait faire ce travail ensemble comme ce que vous avez dit au sujet de la langue, et ce que l'enfant apprendra, il l'apprendra d'une même façon. Comme à mes débuts quand j'ai dit: par exemple les filles disent: On n'est pas capable de travailler avec un couteau croche, et aussi les garçons disent: Ce n'est pas nécessaire de me donner des perles pour travailler avec. Un garçon, une fille essaient ces travaux ici à Bersimis. Les filles travaillent avec des perles et aussi les garçons. C'est de cette façon que nous voyons nous autres. Tout le monde. On ne peut pas dire à quelqu'un: Garçon, ne joue pas avec la poupée. Fille, ne joue pas avec la camionnette. De travailler ensemble. C'est ce que moi je vois. On ne peut rien défendre à quelqu'un.

Ce que Marcelline a dit: ce qu'on enseigne aux Indiens, ça va s'agrandir, et de plus en plus, et notre chemin s'allongera,on n'en finira pas. C'est ce que moi je vois et aussi la culture montagnaise, en tout cas vous allez voir un peu de ça ce soir, quelle démarche que prend l'enfant pour se comprendre comme les légendes et même dans les

danses, la danse de la Makusham, ils connaissent cette danse très bien maintenant.

Autrefois quand on poussait un enfant à danser, il ne pouvait même pas se rendre au milieu de la piste. Mais maintenant, il le peut. Car on lui a enseigné. Evangéline les a vus, et aussi Anukuesh, elle a déjà enseigné à ces enfants à danser. Et aussi Lynn les a vus, n'est-ce pas? Les enfants sont capables. Et je crois que ça doit être la même chose chez vous. Ce n'est pas seulement à nous autres de leur montrer, ou de rentrer ça dans nos têtes, il faut transmettre cela aux enfants et c'est pourquoi cette réunion aujourd'hui. En tout cas, c'est ce que moi je pense. Je ne sais pas, peut-être que c'est ce que tout le monde pense comme ça. C'est comme ça que tout le monde pense comme ça. C'est comme ça que je vois la culture. Et même le tambour. La première fois que j'avais vu un tambour, moi aussi je le prenais pour un jouet. Mais aujourd'hui j'ai respect de ce tambour comme ce que disaient les vieux autrefois. Et aujourd'hui quand tu le passes à un enfant, il ne va pas le frapper n'importe comment, il va essayer comme sa parenté le lui a montré,mê me un vieux.

C'est la même chose pour la danse. Ils sont maintenant capables de bouger leurs jambes, ils ne sautent pas n'importe comment. Avant ils ne faisaient que jouer, ils ne comprenaient pas. Maintenant ils dansent comme nous autres. En tout cas, ce soir quand nous allons nous rencontrer une dernière fois, on va montrer nous autres aussi, tout le monde va danser, car il y aura une fête, n'est-ce pas? Tout le monde va se rendre au milieu de la piste pour y danser. Car il y a ici un vieux, il me l'a déjà confirmé, j'ai dit un vieux, il n'aime pas qu'on l'appele comme ça. C'est celui qui chantera au tambour. Lui aussi va nous montrer son savoir-faire.

C'est ce que nous entrevoyons comme on l'a dit, ce que nous enseignons à un Indien. Je vais vous dire une chose tout de suite, ce

qu'il y aura à cette soirée, à quelle heure tu vas terminer Léonard? Il y aura un souper. Il y aura un souper communautaire à cinq heures disons, quand le chef sera prêt, il y aura rèncontre ici. On va aussi manger ici, et il y aura un festin. Je veux tout de suite vous dire ce qu'il y aura comme menu, il n'y aura pas de mets canadiens, il n'y aura que du menu indien. Peut-être qu'il y a des gens qui aiment le caribou, le pâté au caribou, de la viande de l'orignal. J'ai des amis qui ont vu cette cuisine chez nous. Ce sont des Indiens de Pointe Bleue, ils sentent bon à chaque fois qu'ils rentrent là. J'ai moi aussi cette senteur tellement je fais le va-et-vient chez nous.

Je vais terminer ici, je vous reverrais ce soir, on ira là-bas pour se parler. C'est tout pour mi, o.k., à plus tard.

Marcelline Canapé: Est-ce qu'il y a une autre personne qui veut parler?

Edmond Mallec: Je vais vous parler de l'association que nous avons formé sur la Basse Côte Nord. Nous nous appelons les Indiens de la Basse Côte Nord. J'y travaille comme coordonnateur. Ce que nous voulons faire sur la Basse Côte Nord, c'est de nous entraider, ceux touchés par le Conseil de Bande. Et la semaine prochaine, nous aurons encore une réunion qui aura lieu le 29 et 30, nous sommes à la recherche des personnes-ressources. Tout ce qui touche l'éducation, l'administration, service social, tout service offert aux Indiens, toute personne nommée employée, les employés du Conseil. Et c'est là qu'on veut nommer les personnes-personnes, nous nommons responsables William, Alice, eux autres, ils seront au niveau de l'éeducation, et il y aura une personne, Germaine Mistanapeo au niveau du Service Social et de la Santé.

Et quand il y aura des réunion dépendant des sujets, ce seront aux responsables d'y assister, et quand il sera question du Conseil de Bande. Comme pour cette réunion, on m'a parlé pour que j'y assiste moi aussi. Et certains Indiens niese comprenaient pas, qui devait y assister. Et on a reçu l'invitation et j'ai averti les responsables au niveau de l'éducation, ainsi que les comités culturels, je pensais que ce

serait eux d'aller à cette réunion et aussi les professeurs.

Et c'est pour cela, nous autres, pour que çai aille bien, pour assiter à des réunions comme celle-ci par exemple. Et ce sera la même chose quand il sera question de la Santé sur la Réserve. Il y aura une personne responsable pour ça. Comme William et Alice s'occupent de l'éducation sur les quatre réserves, on s'entraide pour que ça aille bien.

Aussi on sera à la recherche des personnes-ressources dans d'autres réserves, on les invitera à assister aux réunions. La raison pourquoi nous faisons cela, pour ne pas perdre nos jeunes à la fin de leurs études, pour qu'ils travaillent, pour leur trouver du travail et pour qu'il restent dans leur réserve. Car nous aussi, on nous offre du travail, mais ce qui nous manque, ce sont des personnes-ressources. Et ce sont ces personnes que nous voulons garder. Et notre bureau se trouve au bureau du Conseil de Bande. Et nous avons formé cette association: Les Indiens de la Basse Côte Nord. C'est un bureau pour les Indiens de la Basse Côte Nord. Et ce que Antoine voulait faire, il m'a appelé. Nous sommes contents nous aussi d'assiter à des réunions, quand nous en avons la chance d'y aller évidemment.. Quand on le pourra, on ira. Et si ça ne marche pas, on laissera faire. Je voulais vous parler de cette association. C'est tout. Je vous remercie.

Quand nous organisons une réunion, c'est seulement pour les Indiens de la Basse Côte Nord. Ce que nous appelons: Les Indiens de la Basse Côte Nord, on embauche seulement les personnes-ressources, il y a des étudiants et il y en a qui ont déjà travaillé comme William, Jean-Charles, ils sont plusieurs. Ils ont un emploi spécialisé, comme William et Alice, ils s'occupent que de l'éducation. Et Germaine, de la Santé. Et nous autres d'abord, on est là pour garder ce projet, pour prendre des responsabilités de toutes les réserves. Comme William il administre Mingan, et Alice ...

Marcelline Canapé: ... Est-il possible d'aller plus loin, d'améliorer l'insertion de la culture montagnaise dans l'école et comment?

Est-ce qu'il y a une personne qui veut en parler, ce que vous pensez vous autres? Quand on parle de la culture montagnaise, est-il possible, comme ce matin on a dit qu'il n'y en avait pas beaucoup, c'est peut-être seulement Sept-Iles qui en ont plus de matières. Comme Paul-Emile, il a parlé de la danse indienne, peut-être que vous trouvez cela drôle quand on dit qu'on enseigne aux enfants indiens une danse indienne. Nous autres, les enfants ont presque perdu la danse indienne, ils ne savaient pas danser. Les moins jeunes il y en avait, mais ce sont plutôt les parents qui montraient aux enfants à danser, mais il y en avait pas mal d'enfants qui ne savaient pas danser. Et on a ajouté ce cours pour faire débuter l'enfant, et ce sont ses parents qui le perfectionnait. Et c'est ça qu'on appelle une culture. Est-il possible d'améliorer l'insertion de la culture montagnaise dans l'école et comment? Ou est-ce que c'est correct présentement?

...

Doris Vollant: ... Moi je crois que quand on entreprend quelque chose dans une école, je crois qu'il faut d'abord consulter les parents. Comme nous autres quand on a travaillé sur les sciences humaines, il y a déjà beaucoup de choses là-dedans et c'est prêt pour produire des livres. Mais ce qui est difficile, c'est qu'il faut consulter la population, comme pour produire des livres, ce qu'ils en pensent. Moi, je ne pense pas que ce soit seulement aux professeurs de donner leurs idées, les parents aussi, car ce sont leurs enfants. Et s'ils sont au courant des cours donnés aux enfants, peut-être qu'ils seront plus intéressés à les aider. J'avais une question pour Bersimis, de votre orthographe. Qui a pris des décisions, ou qui a pris position?

Et aussi je pense, ou peut-être qu'il est au programme de demain, je ne sais pas, ce sera difficile pour moi quand je m'en irai pour dire à ma population, voilà leur orthographe, qu'en pensez-vous, est-ce que vous allez le suivre ou, comme la grammaire, on veut savoir comment est votre grammaire, celle que vous suivrez. Ou est-ce qu'il y aura des retouches sur l'écriture de Evangéline. Est-ce que c'est décidé ou est-ce qu'il y aura encore des retouches?

Marcelline Canapé: Je vais demander à Evangéline de répondre. Car c'est elle qui a travaillé dans ça, même si elles étaient plusieurs, mais Evangéline était toujours là-dessus, et les autres ajouteront des choses oubliées.

Question: Est-ce que c'est pris position? Qui a décidé de l'orthographe?

Evangéline Canapé: En premier, Doris a dit: qu'elles étaient en train de travailler sur ça, et qu'il leur fallait d'abord consulter les parents pour savoir ce qu'ils en pensaient. Et moi, ce qu'elle en pense, je ne dis pas que ce n'est pas bon, mais moi je vois d'une autre manière.

Ca fait déjà dix ans qu'on attend après les parents pour nous dire quelle orthographe prendre, quelle écriture prendre, on les avait consultés plusieurs fois. Et ce que je pense, si on attend toujours après les parents, on n'avancera jamais. Et on a dit, nous qui avons formé le comité d'amérindianisation, on a pensé: C'est à nous autres, ce sera nous autres à décider, nous, professeurs, qui sommes là depuis longtemps, comme Philomène, ça fait longtemps qu'elle travaille là, aussi Rita, cela doit faire environ une dizaine d'années. Marcelline aussi, et Léonard. Et on a dit: C'est nous qui allons travailler là-dessus, nous connaissons déjà ce travail, car ça fait longtemps qu'on travaille sur l'orthographe. C'est à nous autres à être responsables de l'orthographe. Et je vous en ai parlé de l'orthographe, on avait lu tous les livres, on a travaillélo ngtemps sur ce travail. Je parle de l'écriture, c'est ce qu'on a fait, c'est nous qui avons pris la position de l'orthographe.

Et autre chose, ce n'est pas pour forcer quelqu'un, on ne veut pas vous forcer de suivre notre orthographe, ce n'est pas du tout notre intention. Mais ce qu'on a dit hier, on voulait dire par là que ce serait très bon de suivre qu'une écriture pour tous les Montagnais, nous.

Je crois que nous ne sommes pas assez nombreux pour écrire de différentes façons, on pourrait se mettre d'accord. Je ne pense pas non plus que l'orthographe que j'ai prise, qu'elle sera acceptée, non je ne pense pas comme cela. Avec une autre personne, pour en discuter ensemble, ce serait bon. Tout le monde en discuterait. Nous autres, on a commencé comme ça pour l'enseignement des enfants, c'est pour cela qu'on a travaillé sur l'écriture. Mais s'il fallait changer l'orthographe, on est prêt à nous asseoir sur une table pour discuter de l'écriture. Est-ce que c'est correct Doris, c'est ça? Est-ce que ça répond à ta question. Viens ...

Marcelline Canapé: Je vais ajouter quelque chose. Ce qui s'est passé, Daniel en a parlé aussi ce matin, n'est-ce pas? Il a dit: Même chez nous, je vais parler de Bersimis, car je connais bien cet endroit, et je pense que c'est la même chose dans vos réserves.

Personne ne parle de la même façon, personne ne dit un mot de la même façon et personne n'écrit de la même façon. Car autrefois, les gens s'écrivaient et quelle que soit sa façon d'écrire, on le comprenait, on ne lui disait pas: Ce n'est pas comme ça qu'on écrit. Et pour penser qu'il n'écrit pas comme il faut, car tout le monde avait sa façon d'écrire.

C'est ce qui s'est passé, cela a pris dix ans pour se comprendre. On avait consulté les parents et les vieux. Cela ne marchait pas, personne n'était d'accord avec l'orthographe. Et une fois, il y avait trois professeurs, c'est seulement quand ils se rencontraient qu'ils savaient comment écrire, car eux aussi avaient leur propre écriture. Et ils ne savaient pas quelle orthographe prendre, quelle personne qui est plus âgée ou est-ce qu'on va prendre l'orthographe de la personne qui est jeune, le travail n'est pas officialisé, n'est-ce pas? Et j'ai, et les professeurs m'en ont parlé, car j'étais leur directrice, c'était

à moi de prendre une décision finale. Et j'avais dit, qu'on n'enverrait plus nos problèmes aux parents, car ça ne marchera jamais. Qu'est-ce que les parents veulent, que leurs enfants reçoivent une bonne éducation. Mais ils ne viendront pas écrire des livres. Les livres des blancs pour enseigner en langue française à un enfant blanc, ce ne sont pas les parents qui ont choisi les livres à suivre, mais ils diront de bien enseigner aux enfants. Ce que je pense, les personnes qui sont dans les écoles connaissent bien ce que l'on doit enseigner à un enfant pour que l'enfant avance. Et il pourra dire: Ce que vous utilisez, ce n'est pas bon. Mais pas de dire maintenant vous allez utiliser ceci, on va suivre cette orthographe, c'est de cette façon qu'on dira ce mot. Car on est plusieurs et nous avons chacun notre prononciation. Si cela se passe comme ça, je crois que ça ne marchera jamais. Et je me suis dis que si c'est moi qui a le mandat, d'officialiser la langue ici à Bersimis, et j'ai rencontré les membres du Conseil et je leur ai dit, car les rumeurs circulaient déjà, les professeurs n'écrivent pas de la même façon, ils n'enseignent pas de la même façon. Et je leur ai demandé, donne-nous le mandat au niveau de l'éducation, on va travailler sur l'écriture, mais s'il y a quelque chose comme pour imprimerie des livres pour l'utilisation des enfants qui sont à l'école, nous qui voyons ces enfants tous les jours, donne-nous ce mandat pour finir ce travail. Et notre demande a été acceptée. C'est vrai qu'il n'y a pas un livre d'édité encore, mais on s'est compris, on s'est mis d'accord. Ce qui se passe maintenant, les parents ne viennent jamais dans les écoles pour dire: Vous n'avez pas d'affaire à écrire de cette façon. Car ils savent qu'il y a des personnes qui sont là pour le bon fonctionnement. Ce qui va se passer avec la commission qu'on veut former, si on n'a pas confiance, si tu n'as pas confiance à la personne que tu as nommée, on ferait aussi bien de partir chacun de notre côté. C'est ce que nous avons dit, c'est comme ça qu'on a réglé la question. Ca fait à peu près un an qu'on a pris cette décision et le travail fonctionne toujours. Ce n'était pas comme ça avant. Car ce qui s'est passé, disons une personne à l'âge de quarante-quatre ans disait: Moi, je sais écrire en indien, l'enfant, lui, ne connait rien. Mais comme cela a été dit ce matin, il ne faut pas

dire qu'une personne ne connait rien. Il faut avoir confiance en la personne qui a été nommée pour pouvoir accomplir ce travail, car ce sera un travail pour tout le monde. C'est cette position qu'on a prise ici à Bersimis et c'est de cette façon que notre travail a fonctionné. On ne dit pas par exemple, qu'on n'accepte pas les commentaires des parents. Quand on a commencé un travail, on les envoit aux parents et c'est à eux à dire si c'est bon, alors on dit que c'est correct. Et si ce n'est pas bon, on va le savoir, car il s vont venir nous le dire. Mais aujourd'hui encore, on n'a jamais entendu dire que ce n'était pas bon. Mais ce qui se passe chez nous, je ne sais pas chez vous, maintenant les parents dont nous enseignons à leurs enfants, ceux qui sont présentement à l'école, les parents sont jeunes, ils ne sont pas plusieurs ceux qui sont âgés. En tout cas, les jeunes parents ne savent pas du tout écrire en indien. Car il sont allés qu'à une école, et on ne leur enseignait pas du tout la langue indienne. On enseignait à un enfant indien sa culture à l'époque où nous vivions encore dans le bois, les parents avaient le temps de lui enseigner. Et quand le temps est venu d'envoyer l'enfant à l'école des blancs, on a cessé de lui enseigner sa culture. C'est ce qui se passe avec les parents, ceux qui sont jeunes ne peuvent pas beaucoup nous aider, mais ceux qui sont à l'âge de vingt ans jusqu'à quarante ans le peuvent. Il y en a qui ne savent pas du tout écrire en indien. Il faut qu'il y ait une personne pour prendre une décision. Et on a pris dans ce sens-là. ——

Evangéline Picard: Cela ne veut pas dire qu'on les laisse de côté, car notre travail vient d'eux, c'est eux autres qui nous l'a transmis. Prenez comme exemple, les légendes, elles sont à eux. Un mot, un ancien mot, ce sont leurs mots à eux. On prend leurs mots, mais c'est nous qui décidons comment l'écrire. C'est ce que j'avais à dire.

Marcelline Canapé: J'aurais quelque chose à ajouter. Tu me fais penser à quelque chose en disant cela.

Ce que nous faisons, nous allons voir les plus âgés, et on leur demande comment ils écrivent tel mot, ou comment-ils le disent. Nous n'allons pas consulter qu'une seule personne. Nous pourrions consulter cinq personnes, et même six. Juste pour un mot, pour savoir comment ils l'écrit. Comme par exemple avant hier, ce que Evangéline a dit: on avait recueilli plusieurs documents que les Indiens d'autrefois avaient écrits, car aujourd'hui, il n'yy en a pas tellement. Plusieurs documents ont été recueillis et ont été photocopiés, et tous ont été lus pour prendre le nombre de personnes qui avaient la même écriture. Je pourrais dire qu'on marche par la moyenne.

On prend note de ce qu'ils disent et s'il y a une personne qui dit un mot d'une façon, et une autre personne d'une autre façon, on va opter pour le mot dont il y a plusieurs personnes l'écrivant de la même façon. On le travaille beaucoup avant de décider. Mais pour officialiser ce mot à l'école, ce sont les enseignants et les membre du comité d'amérindianisation qui prennent position, et pour approbation.

Est-ce que cela répond à ta question? Si tu as encore quelque chose à ajouter ...

Doris Vollant: Je suis contente de tout votre travail. Quant à nous, les parents nous donnent la permission de faire ce genre de travail. Mais ce qui va arriver à Sept-Iles si nous agissons ainsi, parce qu'il y a déjà eu une réunion à Sept-Iles et vous devez vous en souvenir, la réunion ne s'est pas très bien passée, tout le monde le sait.

Et je crois en connaître la cause, il n'y avait pas de consultation, on ne consultait pas les parents, encore moins de les informer de ce projet.

Evangéline Canapé: Doris. Je crois que c'est très important quand ... Pour ma part, quand les parents viennent chercher les bulletins, ça ne me dérange pas de les faire entrer par trois, je leur explique tout l'enseignement que reçoivent leurs enfants, je sors tout le matériel scolaire et je leur présente: c'est ce qu'ils ont vu ... c'est ce qu'ils ont appris. Et des fois quand ils ne comprennent pas, je vais prendre comme exemple le mot "akup". Pourquoi il y a le petit "a" en avant, je prend une craie et je fais comme si je leur enseignais. Ils le comprennent maintenant, mais ne me posent pas de questions. On parle de ça ensemble. Je sais ce que j'enseigne et je sais ce que je répondrais s'ils me posaient une question, je peux facilement répondre à leur question. Moi, je donne tout mon temps pour un parent quand il vient au bulletin.

Doris Vollant: Quand j'ai parlé la première fois, je voulais dire "consultation aux parents". Et je crois que dans une réunion, prenons comme exemple Sept-Iles, il y a plusieurs personnes qui viennent de Sept-Iles et ont un travail différent: par exemple: Ann, Georges-Henri qui est conseiller, Daniel qui a un travail différent des autres, il fait de la traduction, toutes ces personnes ont un travail différent. Et je crois que ce serait bon qu'il y ait des délégués à chaque réunion, qu'il n'y ait pas seulement des enseignants. Est-ce que tu me comprends ce que je veux dire, pour qu'il y ait plusieurs 'arties parce qu'il y a, prenons Daniel quand il a pris parole, il avait quelque chose à dire, et Céline aussi, elle nous a transmis son point de vue, et la même chose pour Ann. S'il y aurait eu seulement des enseignants, nous aurions eu qu'une direction. Mais maintenant il y a plusieurs personnes qui disent leur pensée de ce qu'elles représentent. Pour dire leur pensée, pour qu'il n'y ait pas qu'une partie, c'est-à-dire seulement les enseignantes.

Marcelline Canapé: Je vais répondre à Dorsi de son dernier point.

Ce que nous faisons à Bersimis, je ne sais pas ce qui se passe chez dans les autres réserves. Ce qui se passe chez nous, on a des mandats bien précis. C'est pourquoi aujourd'hui, on ne voit ici que des personnes qui s'occupent de l'éducation. Car nous autres, une personne qui reçoit un mandat du Conseil de Bande, je pourrais dire que son mandat est officialisé. Quand il y a question de l'éducation, c'est le mandat de Patrice Paul. Nous autres, on n'y va jamais au Conseil de Bande, nous allons voir Patrice et c'est lui qui s'en occupe. Je ne sais pas comment ça se passe chez vous. C'est pourquoi vous n'en voyiez pas d'autres représentants venant d'ailleurs ... comme un représentant du Conseil de Bande, je pourrais dire qu'il n'y en a pas ici, mais il y a quand même deux et qui sont conseillés, Léonard et Evangéline, car ils sont dans le domaine de l'éducation. Mais c'est Patrice qui est notre porte-parole au niveau de l'éducation. Nous avons chacun notre rôle, comme maintenant je pourrais vous dire que Léonard est responsable en éducation touchant la culture indienne. Quant à moi, mon domaine est dans l'enseignement en langue française, on a chacun un mandat bien précis, mais quand nous recevons une invitation au niveau de l'éducation, c'est Patrice, le responsable, qui se présente. C'est pour cela que vous ne voyez que des enseignantes qui ont été convoquées, ils ne sont que des auditeurs, il fallait que Evangéline y soit présente car elle enseigne, et les autres ne font qu'écouter, ils ne sont que des auditeurs libres. Voilà ce qui se passe et chez vous, je ne le sais pas. C'est peut-être pour cela que vous ne voyiez pas les autres, autres que l'éducation. Je ne sais pas si Léonard a quelque chose à ajouter.

Léonard Paul: Doris. C'est très intéressant ce que Doris a exprimé. Je crois, en premier lieu, comme par exemple quand on a commencé à préparer cette réunion, nous avions dit que nous convoquions d'abord, les ... puisqu'on parle de l'orthographe indienne n'est-ce pas? Pour débuter

la réunion, nous avons cru bon de convoquer que les enseignants. Aussi on avait dit, on ne voulait pas trop dire si les membres du Conseil de Bande voulaient venir, prenez Mingan, il y en avait six qui voulaient venir n'est-ce pas, et on a fini par dire que n'importe qui pouvait venir. Si les conseillers voulaient venir, qu'ils ne seraient pas refusés. Pourvu que les enseignants y soient touchés, car on a bien spécifié que les enseignants d'abord y soient convoqués. Même si six, sept de chaque réserve se seraient présentés, pour venir y assister, n'est-ce pas, cela ne nous aurait pas contrarié. Mais je crois que cette première réunion, c'est très bon ce que tu viens de dire Doris, mais on va parler de ça demain, on pourra ainsi dire: à la prochaine réunion, nous ferons ceci, nous serons tel nombre. On va pouvoir parler de ça demain. C'est très bien penser. Mais nous avons cru en premier, pour une première réunion était de commencer ainsi. Mais je crois que c'est bon d'en parler encore pour demain, comment la prochaine réunion sera. Car il n'y a rien au programme de demain. On va essayer de collaborer pour qu'on puisse s'entraider dans le futur. On ne lévera pas les mains comme dans l'association. Mais on vous demande quand même si vous êtes intéressés à continuer pour travailler ensemble. Ce que Ann vient de dire, nous sommes des Montagnais et c'est très bon de ce que tu viens de dire, il faudrait qu'à la prochaine réunion comme celle-ci, convoquer d'autres personnes, c'est nous qui allons décider. On ne savait pas très bien quand on a commencé ce colloque, quelles personnes inviter d'abord. Comme le Comité Educatif à Schefferville ... vous venez du Comité Educatif, n'est-ce pas? Vous deux, Maurice et Louis? Et je n'en connais pas d'autres, ceux qui sont ici, Raymond, quelles sont les personnes qui viennent du Comité Educatif de Sept-Iles ...

C'est ça, je crois que demain, il faudra savoir dans quelle réserve il y aura une prochaine réunion. Je crois aussi que c'est souhaitable de faire des réunions dans une réserve. Comme nous autres, n'est-ce pas, on aimerait, je ne sais pas si on se réunit dans une réserve. Comme vous, présentement, vous venez à Bersimis, vous

rencontrez d'autres Indiens, on demeure dans une maison indienne. La réunion ne se fait pas dans un hôtel. On le fait ainsi, c'est pour mieux se connaître. Et j'en serais heureux qu'on fasse une réunion comme celle-ci à une autre réserve. Si on veut la faire à Mingan, je ne sais pas. On en reparlera demain de cette prochaine réunion ...

_____: On trouverait une idée pour discuter maintenant du matériel didactique, ce que l'enseignant a de besoin, ce qu'il doit enseigner aux enfants. J'ai confiance quand on parle qu'il faudrait enseigner à une enfant indien sa culture, pour qu'il puisse lire et écrire le montagnais. J'ai confiance en ça. Mais quand on dit, comment dirais-je, quand l'enfant travaille avec sa tête, il ne voit pas le temps pour dire qu'à telle heure, je ne vais que parler l'indien, et une autre heure pour apprendre seulement les chiffres, et une autre heure pour apprendre seulement la langue française. Ici, je veux parler de l'intégration des matières ... Pourquoi je dis cela, parce qu'on pourrait trouver une idée pour enseigner à un enfant d'une seule façon pour qu'il soit intéressé, et qu'il puisse aimer ce qu'on lui enseigne et qu'il ne soit pas enfermé dans ce que vous appelez une classe. On pourrait trouver une idée pour emmener l'enfant dehors. Comme ici à Bersimis, c'est très beau là près de l'eau. On aurait des idées pour enseigner à un enfant sa culture, ici je veux parler de l'environnement et de l'écologie. Et je crois que c'est à l'éducation à savoir comment enseigner à un enfant, pour ne pas qu'enfermer l'enfant dans une école. Ce que je veux faire comprendre ici, vous n'avez pas à vous fatiguer de ça, quand vous dites qu'il faut que vous fassiez des programmes, comme ceux des enfants blancs. Moi je crois que si on n'essaie pas, on ne saura jamais. C'est-à nous autres à le savoir, ce que nous voulons enseigner à nos enfants. Ce sera seulement quand vous le commencerez, quand vous en serez certains, et si vraiment vous avez confiance de réussir. Car moi j'y crois. Et je connais un enfant qui va à l'école, j'ai déjà fait de la classe, et je connais l'enfant comment il travaille avec sa tête. Comme ce que vient de dire Madame André, on ne s'en occupe

pas de ça, de ce qu'il a appris depuis sa naissance jusqu'à l'âge de quatre ans. On ne voit rien de tout ça. On le prend et on le fait entrer dans une école, c'est tout. C'est tout comme si on l'abandonnait. Aussi quand elle a dit, j'ai bien aimé sa version quand elle dit: c'est comme si on lui a volé son bien, ou comme si on ne s'occupait pas de ce que l'enfant a appris depuis sa naissance. C'est tout ce que j'avais à dire.

Marcelline Canapé: Est-ce qu'il y a quelqu'un qui veut ajouter quelque chose à l'allocution de Marie ou encore parler d'un autre sujet?

Alors voici la dernière question: Serait-il opportun d'élaborer des projets communs, et lesquels?

Est-ce qu'il y a une personne qui veut en parler?

On parle beaucoup de projets maintenant, comme Marie tantôt, elle a parlé de l'environnement, de l'écologie, des sciences humaines, des sciences culturelles. On pourrait enseigner de la culture indienne, elle a raison de tout ce qu'elle dit. Mais par où pourrait-on commencer? Est-ce qu'il y a quelqu'un qui a le goût de développer. Pensez-vous qu'on pourrait le faire?

Léonard Paul: Moi je crois Marcelline, quand elle a parlé de l'écologie, l'écologie a été retirée des cours pour enfin être remplacée par la culture idnienne. Je crois qu'on parle d'un autre sujet et ce genre de travail sera très long. Regardez on ne fait que commencer à faire quelque chose. Et on a dit à cette réunion, peut-être que j'ai dit comme ça, je ne sais pas, ou que j'ai entendu, en tout cas on disait ceci: si on ne forme pas un comité, on ne poursuivra pas ce travail, je crois, si on ne fait que travailler sur ça. Ce sont les enseignants qui font ce travail présentement, mais ne le peuvent pas à plein temps. On pourrait dire, tu travailles sur deux choses. Tu enseignes et tu fais en même temps ton guide d'enseignement.

Et dans une école blanche, il y a déjà des livres. L'enseignant n'a qu'à ouvrir son livre et il le lit. Quant à l'enseignant indien, il lui faudra toujours, en allant à son école, qu'il prépare d'abord son cours. Je crois qu'il faudra qu'il y ait des personnes à part, et que toutes ces personnes viennent de réserves différentes. C'est pourquoi on a parlé tantôt de I.E.C.A.M., l'Institut qui est situé à Québec. Et ce I.E.C.A.M., il existe déjà. Il ne fait que distribuer des subventions à toutes les réserves. Et nous, on avait souhaité qu'il y ait un projet pour toutes les réserves. Et on veut que le I.E.C.A.M., pour que tous ensemble, pour que la subvention ne fasse qu'un. Comme on a dit qu'on manquait telle chose à notre école, on manque de livres, c'est pour ça que je dis qu'il faudrait changer le I.E.C.A.M. Car autrefois, on ne faisait que distribuer des subventions car vous devez être au courant du projet culturel, la culture indienne, qu'on veut partir. Et vous avez demandé une aide financière au I.E.C.A.M., et on vous envoie cette subvention ou dans les autres réserves, et même chez les attikamèques.

Et on pensait qu'on pourrait mettre cette subvention ensemble pour cette réunion, car on manque de matériel didactique. Ce qui se passe présentement, ce sont les professeurs qui préparent leurs cours. Et ce n'est pas à eux autres de préparer leurs cours. Et quand ils le font, ils le font à moitié. Et moi, je crois qu'il faut absolument qu'il n'y ait qu'une place pour faire ce genre de travail. Une réserve pourrait dire: il nous manque ceci à l'école, alors vous pouvez le faire. C'est ce que, moi, je vois.

Marcelline Canapé: Est-ce qu'il y a une autre personne qui veut parler, qui veut ajouter quelque chose aux exposés de Léonard? Ou sur un autre sujet?

Ann Kapesh: Ce que Marie a dit? Je crois que je peux maintenant parler aisément. Je suis d'accord de que Marie vient de dire et j'aurais une petite histoire à raconter. Elle sera une petit peu longue.

Je vais parler de mon petit-fils à l'école. Un jour, on me fait

demander à l'école. Je sais qu'il est un peu malcommode, même à la maison, car c'est un garçon. Mais il n'est pas si pire que ça. Alors je me rend à l'école. Et on me dit: "Tu emmèneras ton petit-fils chez le médecin". Et je répond: oui. Et je fais tout ce qu'on me demande. Et on me dit aussi qu'on avertirait le médecin. Et je réponds que oui, seulement pour savoir ce qui va se passer. Ils disent qu'il est tout drôle comme si ... Le professeur raconte que quand le garçon dit: "Bon! moi j'arrête, je vais jouer". Alors le garçon s'en va, et il va jouer.

... Oui, on me pose toutes sortes de questions. Comment il est chez vous, lui arrive-til de rester tranquille un moment, disons pour regarder la télévision. Je réponds: oui, et il peut rester tranquille pas mal longtemps.

Et voilà le moment arrivé, on me donne la date du rendez-vous avec le médecin. Et je lai emmené. En nous voyant entrer, le médecin se met à sourire, c'était un pédiâtre. Je ne sais pas pourquoi, mais quand il le regarde, il se met à rire. Et il me demande ce qu'il a. Je suis allée avec quelqu'un qui parle le français. Et je lui ai répondu que je ne savais pas ce qu'il avait. Mais que c'est à lui à me dire ce qu'il avait, car tu es médecin que je lui répond. Et il l'a examiné. Un examen général. Et il me dit après l'avoir examiné: Tout ce que je pourrais faire, c'est de lui donner un remède. Je vais lui donner ce remède (liquide rouge) et que tu lui donneras une fois par jour. Et il me questionne à nouveau: "Chez vous, quelle langue utilisez-vous? Est-ce que vous parlez souvent de l'école?" Et je lui réponds que non, que c'est seulement eux autres qui se lèvent de bonne heure le matin pour se rendre à l'école. "Voilà" me dit-il, "comment peut-il penser à aimer de partir le matin s'il n'y a personne d'autre à la maison, s'il n'y a pas d'autres enfants chez vous qui vont à l'école. Et il me prescrit le remède en me disant de lui en donner et ajoute que c'est vrai qu'il doit être très fatigué à l'école, que ça doit être pour cela qu'il doit faire à sa tête des fois. Et je le crois ce qu'il dit, car la vie d'école, c'est leur vie à eux, ce médecin, et il doit vraiment connaître ce genre de vie. Et il dit:

"Ca doit être pour cela qu'il soit si malcommode, il doit être fatigué".

A partir de cet instant, j'ai eu pitié de mon petit-fils. Après avoir su ce qu'il avait, j'avais vraiment eu pitié de lui. Maintenant il y a deux choses, à l'envoyer à l'école et c'est pour cela que je dis un enfant de quatre ans, on l'envoie à l'école sans qu'il le sache où l'on envoie. Il a déjà sa façon de vivre depuis sa naissance. Ce n'est pas, je ne veux pas dire que ces personnes qui sont ici présentement, que ce n'est pas bon, au contraire cela doit leur aider. Mais je crois qu'au début, j'aurais aimé qu'on regarde un peu plus. Je suis seule, est-ce qu'on va m'approuver ce que je dis ... C'est tout pour moi.

Marcelline Canapé: Je remercie beaucoup madame Ann Kapes, d'avoir parlé. Est-ce qu'il y a une autre personne qui veut parler de ...

Louis Mckenzie: Je vais vous souhaiter le bonjour. Je veux parler de ce qui se passe à l'école à Schefferville. Ça ne fait pas très longtemps que je suis dans le comité, depuis le 15 janvier 1980. Le Conseil de Bande de Schefferville m'a donné ce que vous appellez, un mandat, voyez je ne peux même pas le dire en indien. C'est ça, on nous a donné chacun un mandat, on est une dizaine dans ce comité. Il y a aussi des femmes.

Et quand le moment était venu, disons que autrefois, le comité a toujours existé, ça ressemble un peu comme ce que nous faisons aujourd'hui. Et le comité a fini par tomber à l'eau. Cela nous décourageait. Ca résume un peu ce que madame André vient de raconter.

Je vais vous raconter ce quis e passe chez nous. Ce que je vois avec mes yeux. Les enfants, on a parlé de ça ce matin, un enfant qui a quatre ans, un enfant indien, on l'envoie déjà à l'école.

On lui enseigne déjà deux langues à l'enfant de quatre ans, l'enfant qui ne comprend pas grand-chose encore. On lui enseigne un peu la langue française et on lui enseigne le montagnais. Ce que je pense moi, on lui demande vraiment beaucoup trop. Quant à nous, on n'a qu'un professeur en montagnais. Avant,il y en avait deux, mais l'autre, c'est à cause de son était, car c'est une femme mariée, et elle a quitté son travail, et maintenant on n'a qu'un professeur en montagnais. Elle enseigne aussi le montagnais, aussi le français à certains enfants. Je crois qu'elle enseigne la moitié de ce qu'elle doit enseignait en montagnais. Je crois que c'est en première année, deuxième, troisième et quatrième année. Je crois qu'elle donne un cours de quarante minutes par semaine. Car elle est seule dans ce domaine.

Et ce qui ne va pas, en tout cas, depuis que je suis dans le comité. Prenez ce crayon, un enfant indien parfois, ce que moi je vois, l'enfant indien échappe son crayon de sur son pupitre. Et le professeur qui est en avant, c'est une blanche, déjà elle va le punir pour ça. Et elle l'envoie tout de suite chez le directeur. Et il a eu comme punition d'une semaine de suspension de cours, cinq jours de classe. Il ne pourra pas aller à l'école pendant une semaine. Juste parce qu'il a échappé son crayon. Il manquera tout son cours d'une semaine. Ce qu'il nous manque chez nous, il n'y a pas assez de professeurs en montagnais, ce n'est pas comme ici à Bersimis. Vous devez être bien équipés, vous autres.

Et un autre qui ne fait, qu'il n'a fait que rire à la rentrée de son professeur dans la classe. Le professeur se met à écrire un billet et envoie l'enfant chez le directeur. Elle fait cela qu'aux enfants indiens. Ce sont les enfants indiens qui racontent cela, car ils voient ce qui se passe, ce qu'on fait de leurs compagnons indiens. Et on ne fait jamais ça à un enfant blanc. On ne le renvoie jamais chez lui. Même si le professeur le voit mal traiter les enfants indiens, elle ne le renvoie jamais. On ne fait ça qu'aux enfants indiens. Et parfois, je veux parler de ce garçon qui était en train

de rire quand son professeur est entré, il ne riait pas du tout du professeur, mais c'était un garçon blanc qui lui faisait rire. Et le professeur a raconté: "Ce garçon indien rit de moi". On vient juste d'apprendre cela. Maurice doit être au courant lui aussi. Et ce, depuis que je suis dans le comité, depuis le 15 janvier.

C'est ce que nous avons comme problèmes depuis que nous sommes dans ce comité. On nous fait parvenir que des rapports. Maurice doit être au courant. Quand un enfant indien fait un mauvais coup. Je ne sais pas comment punir à un enfant indien, surtout s'il n'a fait qu'échapper son crayon. Et s'il échappe plusieurs fois ses affaires. Mais je crois comprendre de tout ça, de ce qui se passe à Schefferville, car c'est un gouvernement blanc qui est là. Aussi on est dans une école blanche, c'est là que nous envoyons nos enfants. C'est ce que moi je comprend, car il n'y a qu'une femme indienne.

Et celui qui travaille à cette école, peut-être que vous le connaissez, c'est mon neveu, il se nomme John Mckenzie. Il est là, il travaille dans cette école. C'est à lui qu'on enverra des rapports, si un enfant fait un mauvais coup. Et il ne peut même pas l'aider. Car il est seul à faire ce travail. Et quand les professeurs viennent le voir, je crois qu'ils sont dix-neuf, ils ne l'aident pas du tout. Et les parents quand ils reçoivent des rapports de leurs enfants, c'est vrai que des fois c'est difficile, les parents ne lisent pas le français. Mais ils lisent le montagnais. Alors, c'est ça notre problème. Quand un enfant indien commet une petite erreur, on le renvoit. Comment veux-tu que les enfants réussissent leur année, ou qu'ils apprennent ce qu'on leur enseigne.

Et ce que, moi, je pense, je ne sais pas comment les autres vont prendre ça, quand j'arriverais chez nous et que si tout va bien, on s'en va lundi. Arrivés chez nous, on aura une réunion, seulement notre comité. Justement, la réunion se fait les lundis soirs, on commence parfois à sept heures, seulement le comité, et jusqu'à neuf heures et demi et parfois même jusqu'à dix heures et ça, pour trouver une solution à nos problèmes, qeulles solutions prendre pour

améliorer cette situation pour que les enfants puissent continuer leurs cours.

On a déjà une petite idée. Mais on ne peut pas tout de suite en parler: ce sera comme ça. C'est encore très difficile. Il faudra d'abord rencontrer les parents de chez nous. Quand nous serons de retour chez nous, on convoquera les parents le jeudi soir à sept heures. On va discuter de cette présente réunion et des documents qui sont écrits en montagnais, le document que Evangéline a écrit et qu'elle a lue. J'aurai le temps de le lire, je l'ai en ma possession. Car c'est mon travail, de lire les documents écrits en montagnais. Et ça, je le fais dans tous les domaines. A l'église aussi durant la messe, je fais la lecture en montagnais. Je vais également lire le document de Daniel Vachon. Mais je crois que j'aurais un peu de misères pour lire l'écriture de Pointe Bleue. Mais je crois que je pourrais lire un peu. Quant à l'écriture de la Basse Côte Nord ...

...

Louis Mckenzie: ... après la rencontre des parents, on saura s'ils sont d'accord avec ce projet qui est en cours. Mais moi, je crois qu'ils le seront. Et puis, ils m'ont déjà dit qu'ils n'étaient pas d'accord qu'il n'y ait que des Blancs à l'école. On dirait qu'ils ne sont pas d'accord avec ça et c'est ce que madame André vient d'affirmer. Ce que je comprends moi, à l'école Notre-Dame, il n'y a que des Blancs là. Il n'y a que deux Indiens qui y travaillent. Ce que j'ai remarqué aussi à la rentrée des classes au mois de septembre, on dirait qu'on ne s'occupe pas tellement des enfants indiens. Ils doivent dire: Ah! ce n'est qu'un bon à rien cet enfant indien! J'ai l'impression qu'on ne fait qu'utiliser son argent. C'est ce que moi je pense. A quoi ça sert d'enseigner un indien. Car ils sont plus nombreux, il n'y a que deux professeurs montagnais. S'il y aurait eu au moins quatre professeurs et un conseiller montagnais, mais celui-ci est déjà là, car il a terminé

ses études. Il a réussi sa onzième année. Peut-être que ça ira mieux dans notre travail. Et il y a toujours un degré où nos enfants sont bloqués. En première année, ils réussissent et aussi en deuxième année, ils réussissent toujours. C'est la même chose en troisième année, ils réussissent à la fin des classes au printemps. En quatrième année, au printemps, à la fin des classes au mois de juin, ils le passent. Ils commencent leur cinquième année en automne et rendu au printemps: ton enfant ne l'a pas passé. L'enfant indien sera bloqué à ce degré pendant deux ans de temps, et parfois trois ans. Et j'en ai parlé de ça à mes collègues: je crois qu'on ne les instruit pas assez. Pensez-vous qu'il va comprendre tout de suite; ce n'est pas sa langue. Et il n'y a pas à cette école un indien qui pourrait enseigner à cet enfant pour qu'il puisse mieux comprendre sa langue maternelle comme ce que vous, vous enseignez ici à Bersimis. Et c'est ce qu'il nous manque chez nous, des professeurs, des professeurs montagnais.

Ce que vous faites, je suis entièrement d'accord avec vous. Mais ayez confiance en moi, je vais emmener avec moi vos documents et je leur lirai le document de Evangéline, et celui de Daniel, et les autres discours, je les ai dans ma tête. Je pourrais leur transmettre vos idées, vos commentaires. Les documents de Evangéline seront photocopiés et seront distribués aux parents et je dirai: voici le travail des Indiens de Bersimis. On ne pouvait pas savoir, nous en sommes très heureux que vous nous ayiez convoqués pour qu'on puisse être au courant de votre projet. Et pourquoi est-ce qu'on devrait se diviser. Car ce que je pense: quand on ne se met pas d'accord à un travail, on n'avance pas. Prenez un exemple à des activités organisées pour les enfants. Il y en a trois qui ne sont pas d'accord à l'organisation, et les deux autres ... quoi! les deux ne peuvent pas continuer, ils ne sont que deux, car les trois autres ont quitté l'organisation et les activités sont tombées à l'eau. C'est la même chose pour un travail. Il ne faudrait surtout pas se décourager. C'est ce que moi je pense, il faudra s'unir pour être plus fort quand on veut faire quelque chose, par exemple pour la culture indienne. C'est ce que moi je pense, je me demande ce

que les autres en pensent. Encore une fois, je suis très heureux que vous nous ayiez convoqués et je vous remercie beaucoup. Je suis aussi très content de votre projet. Quant à nous autres, je me demande ce qui va se passer après la rencontre de notre population. Aussi, notre chef va s'informer, il faudra qu'on le lui raconte. Je vous remercie beaucoup.

Marcelline Canapé: Je remercie beaucoup Louis Mckenzie de son discours. Une autre personne a demandé de prendre parole. Je vais lui donner le micro. Alice.

Alice _____: Ca va me prendre qu'une minute. On voit déjà que Sept-Iles et Bersimis sont très avancés. Je crois que chaque réserve pourrait travailler pour elle seule. A Natashquan, on ne fait que commencer à travailler sur la culture. On ne peut pas avancer, car on dirait que le Ministère de l'Education nous bloque avec ses programmes. Prenez par exemple, vers le mois de septembre quand les Indiens montent dansle bois, les enfants aussi partent. Et le Ministère de l'Education dit: "Moi, ça m'est égal si les enfants montent dans le bois. Car il ne sait pas quelle formation que les enfants reçoivent en montant dans le bois. C'est ça qui n'est pas reconnu. Je pense qu'on devrait établir des programmes reconnus. C'est vrai qu'on travaillerait longtemps là-dessus. Prenez madame St-Onge de Natashquan, j'ai jasé avec elle ici à Bersimis. Elle avait l'accent de Bersimis. Et je lui ai dit qu'elle venait de Natashquan. Et je lui ai dit qu'à mon retour moi aussi à Natashquan, je parlerai comme les Indiens de Bersimis. Je veux dire par là qu'il y ait de l'adaptation. Ne jamais dire que nous sommes en retard quand on veut faire quelque chose. Aussi, les parents se demandent pourquoi on enseigne aux Indiens les matières françaises. On dirait qu'ils n'aiment pas ces programmes. Et aussi je crois qu'on ne sensibilise pas assez les enfants qui suivent leurs cours à cette école. On craint déjà que l'Indien oublie sa façon de vivre. Ce que je veux faire comprendre en disant de sensibiliser les étudiants indiens, les étudiants indiens de chaque réserve, je veux dire par là de suivre des cours ..., prenons comme exemple, moi, j'ai suivi le cours de chimie, et à quoi ça m'a servi la

chimie dans ma réserve. Rien. Je crois qu'il y a d'autres cours à suivre que de la chimie, pour que l'Indien connaisse l'adaptation. Et n'ayons aucune crainte, tout le monde sans se préoccuper du dialecte, soit de Bersimis, Sept-Iles, Mingan, n'importe quelle réserve sur la Basse Côte Nord. Nous sommes des Indiens. Je vous remercie de m'avoir écoutée. Et je suis certaine que vous comprenez mon accent et ce que je veux dire.

Marcelline Canapé: Est-ce qu'il y a une autre personne qui veut prendre parole.?

Tout a été compris, de tout ce que nous avons parlé depuis une journée et demie? Moi, j'ai pris des notes et je vais donner un résumé. Je crois qu'on est dans un cercle vicieux. On est dans un cercle et on ne peut sortir de là. Qu'est-ce qui nous manque? On veut enseigner aux enfants leur culture, c'est ce que tout le monde souhaite. Tout le monde serait d'accord, que l'enfant apprenne sa langue maternelle. Et on travaille là-dessus. On dit aussi que si on veut enseigner à nos enfants, il nous faut des livres. Et qui va faire ces livres. Il faudra que les personnes qui feront les livres, connaissent ce travail, la culture indienne, qu'elles puissent lire et écrire le montagnais, aussi qu'elles soient familiées de l'école et de l'enseignement. Et les personnes qui ne feront pas de livres, auront besoin de ces livres. Et on a recommencé. Comment va-t-on écrire ces livres pour qu'on puisse nous comprendre? Sur ce point, je vous laisse, peut-être que demain on reparlera de tous ces sujets. On retombe aujourd'hui là où on a commencé, par l'orthographe. Comment va-t-on écrire pour nous comprendre, pour pouvoir faire nos livres, pour pouvoir nommer des personnes qui feront les livres pour qu'on puisse enseigner dans notre langue, pour leur enseigner à nos enfants comme nous la parlons. Je vais maintenant donner la parole à Léonard.

Léonard Paul: Ce que Marcelline vient d'expliquer, je crois que tout le monde à cette réunion est d'accord pour s'entraider. Moi aussi je peux dire ça: je vais vous aider. Je pourrais dire à mon ami: Moi, je vais t'aider. Mais si je ne lui montre pas comment je pourrais l'aider, on ne verra rien. Si je ne fais que lui dire: je vais t'aider, je vais t'aider à ma manière. C'est vrai, tu manques d'argent, je vais te passer de l'argent. C'est tout.

Ce sera un peu comme ça demain. Nous en parlons déjà depuis deux jours, disons une journée et demie que nous sommes ensemble. Et demain, la discussion sera comment on pourra s'entraider. Et je crois que ce sera comme madame Ann André a mentionné, de ne pas voir les choses comme autrefois, et qu'à chaque réunion, de ne pas dire: c'est ce que cette réserve a l'intention de faire. Si elle veut faire telle chose, il va falloir qu'elle aide aussi les autres réserves. C'est comme ça, je crois, qu'il faudrait s'entraider. Cela a déjà été discuté autrefois, mais c'est ce qu'il passa, et je me suis dit: cela ne se passera pas comme ça. Une réserve peut prendre en charge de tout ce que nous allons faire comme travail. Mais je crois que nous sommes ici pour en discuter, et ne pas attendre qu'une personne en parle d'abord et qu'elle dise: c'est ainsi que nous procèderons. Comme vous, Schefferville, vous dites: Nous serions heureux de pouvoir commencer à enseigner la culture indienne, et peut-être même l'écriture montagnaise. Et qu'est-ce qu'on attend pour s'entraider. Je crois que c'est ce genre de discussion que nous aurons demain. Et j'aimerais que tout le monde soit présent pour la discussion à savoir comment s'entraider.

Et je suis très content du déroulement de cette réunion, car presque tout le monde a donné son idée, son opinion. Quand vous avez travaillé à l'atelier, tout le monde a pris parole. Et tout ce que nous faisons présentement, ce sera publié. Au début, je vous ai dit, tout ce qui est filmé ici à cette réunion, on pourrait vous en envoyer et vous pourriez ainsi montrer aux autres Indiens comme Doris l'a demandé, eux autres aussi ont le droit de savoir ce qui se passe ici. Quand on parle d'une chose, peut-être qu'ils diront, n'est-ce pas:

Ah! je pourrais ajouter quelques commentaires sur le sujet de mon ami. Peut-être aussi: Moi, je ne suis pas d'accord, ou peut-être il va dire ceci: je pourrais participer à cette réunion. Car tout le monde a fait son possible, je crois, en tout cas depuis que nous sommes ensemble, de nous comprendre en parlant le montagnais pour que ce soit des plus intéressants.

Et aussi je suis très content que tout le monde ait pu prendre parole et c'est très intéressant ce que vous avez dit, et je suis très content de vous avoir tous entendus parler. Aussi je crois qu'il faut continuer ensemble, pour nous comprendre, pour le progrès de notre langue. Après cette colloque, et que rien ne fonctionne par la suite, je crois qu'on aura travaillé pour rien. Je crois aussi, et peut-être c'est ce que vous croyez, qu'on ne voit pas ce que nous faisons présentement. Mais je crois que de tout ce que nous avions parlé, c'est ça le début. Comme ce que Louis vient de dire: j'ai rentré beaucoup de choses dans ma tête. Ca ne fait que commencer. Si vous en parlez à d'autres Indiens, je crois que tout sera diffusé, partout. J'en serais heureux, moi aussi, que ce soit diffusé partout. Demain, quand nous parlerons de tout ce que nous allons faire, comment nous allons procéder par où nous voulons commencer d'abord, pour ne pas commencer n'importe comment et de bien réfléchir à la situation. Après toutes ces discussions, est-ce qu'il y a des personnes qui veulent en parler de ce qu'elles pensent. Peut-être que vous pourriez dire: "On va commencer dès demain", ou "Non, on va attendre un peu". On va d'abord attendre qu'on soit d'accord sur ce sujet. Mais il va falloir quand même commencer peut-être demain. Tout ce que je vous demande c'est de réfléchir de ce sujet, ce soir. Quel chemin nous allons suivre. Comment nous allons travailler ensemble. Je crois que toutes les réserves, en tout cas c'est ce que nous disons, car nous sommes de Bersimis, n'est-ce pas, on se demandait comment ça se passait ailleurs, quel travail font-ils pour pouvoir enseigner la culture indienne comme à Mingan, à Sept-Iles, dans toutes les réserves, et même à Pointe Bleue. C'est pourquoi nous sommes réunis aujourd'hui. Je vais terminer sur ce point.

Je remercie beaucoup ceux qui sont venus nous aider pour pouvoir recueillir tout ce qui touche à l'éducation, Daniel VAchon, madame Ann Kapesh, et celle que nous surnommons Kauapashisht, Evangéline Canapé, celle qui nous a proposé à réfléchir ce sujet pour ces deux journées et demie, c'est vrai, il reste encore une demi-journée, pour réfléchir sur la question de l'éducation.

Maintenant, je vais donner la parole à Paul-Emile, il va nous parler des activités de ce soir. Demain, on va recommencer à neuf heures. La discussion sera de savoir comment procéder pour pouvoir mieux nous entraider. Alors, je laisse la parole à Paul-Emile.

Paul-Emile Dominique: Comme je vous ai dit tantôt, toute chose a une fin et un début à une autre. ET ce soir après cette réunion, vous allez vous rafraîchir à l'école 24, à la bibliothèque. Et c'est là qu'on va se rencontrer et je pourrais vous offrir des rafraichissements comme une liqueur disons Kautamaikanisht, Kaminanusht pour Sept-Iles, et il y a d'autres sortes de boissons. Ce sera un lieu de rencontre. Kautamaikanisht, c'est ce que nous appelons ici à Bersimis. Et après la rencontre, on va revenir ici et c'est ici que je vous offrirai Kaminanusht, Kautamaikanisht aux alentours de cinq heures, nous allons festoyer. Et nous, nous aurons juste le temps de tout mettre en ordre. Et ce soir, disons après le souper, vers les sept heures et demie, je vais vous montrer comme je vous ai promis, vous verrez les enfants danser après souper. C'est à cet endroit qu'on se donne rendez-vous. Il y aura des danseurs, il y en aura trois groupes, aussi les chanteurs au tambour seront là et après ceux-ci, ce sera ua tour des enfants venant de Sept-Iles, la troupe Carcajou ...

... aussi à la fin de la soirée, il parît que tous les Indiens après chaque activité, il y avait un calumet de paix. On va, nous aussi, faire la même chose, pour rester attachés je pourrais dire, c'est ce que nous avons comme programme ce soir.

Alors, on va se revoir à la bibliothèque, vous pourrez regarder les photos et aussi vous pouvez prendre une tasse de thé. D'accord?

-- Souper
-- Chanteur de tambour.

_____: ... C'est pas ça ... un porc-épic a été tué et autrefois, les vieux aimaient beaucoup en manger. On disait que les enfants allaient se coucher de bonne heure, c'est parce qu'on ne voulait pas leur en donner à manger. C'était pour les vieux la femelle, c'est vrai que c'est gras, la femelle. Et c'est ça, nous autres, on nous a envoyés au lit de bonne heure. Et j'ai dormi. Et à mon réveil le lendemain matin, il ne restait que des os, tout ce qui est gras, on ne nous en donne pas pour manger, il n'y en a plus.

_____: Pourquoi est-ce qu'on ne vous en donnait pas?

_____: Parce que c'est très bon. On ne pouvait pas en donner à manger aux enfants, on ne pouvait pas en donner aux enfants.

Claire Jourdain: Aujourd'hui, ils trouvent ça drôle que les enfants en mangent pas de viande de bois. Ils en avaient gardé que pour eux autres, comment veux-tu que les enfants aiment ça maintenant?

_____: Oui. Prend le ...

_____: Ils n'aiment pas le sentir.

_____: Oui. C'est vrai. Prend mon petit-fils: Ah! va mettre ça là-bas, moi, je n'en mange pas.

Claire Jourdain: Plusieurs fois moi aussi, quand je vais chercher les enfants, les parents me disent: Depuis que vous emmenez nos enfants à l'école, ils ne mangent plus de nourriture de bois.

Et je leur raconte que j'ai souvent essayé d'aller où il y avait un festin, et on disait toujours: c'est seulement pour les vieux, c'est seulement pour les vieux. Cela ne me surprend pas que les enfants ne mangent de nourriture de bois aujourd'hui. C'est vous autres qui ne vouliez pas leur en donner à manger, vous l'avez gardée pour vous autres, que je leur dit.

_____: Prenez le perdrix, on ne prenait pas tellement pour nourriture, mais plutôt pour un appât. Ah! je suis très content ... on le prenait plutôt pour un appât. On le prenait ainsi, on ne pouvait pas manger de perdrix blanches. C'était comme ça.

Aurèle _____: Il y a deux sortes comme ... tu ne manges pas la nourriture du perdrix. Quant à la perdrix blanche, c'est une nourriture. Si tu mangeais ... tu croierais manger du caribou, il goûte comme un caribou, c'est tout comme si tu mangeais de la viande de caribou. Et la perdrix blanche, elle a un goût différent. Une fois, un vieux de Nitshikun disait: quand je le mange, c'était tout comme si j'avais mangé pour une journée. Ca ne me ferait rien si je ne mangeais pas une journée entière. C'est comme si j'avais mangé de la viande de caribou. La perdrix c'est toute une nourriture, c'est comme de la viande de caribou. Car c'est ce qu'il mange. C'est bon de parler d'autrefois.

_____: Aurèle, c'est parce que nous autres, on ne connait pas ce temps comme vous autres. Vous l'avez vécu, et pas nous.

Aurèle _____: C'est vrai.

_____: On est à côté ... on va dire qu'on vient un peu des blancs. Regarde nos maisons aujourd'hui, on demeure dans des maisons des blancs ...

-- Chanteur de tambour.

Daniel Vachon: Ce qu'on y faisait autrefois? C'est comme un peu ce que nous faisons actuellement, on est ensemble, on mange ensemble. Mais ce n'est vraiment pas exactement. D'abord on mangeait, on mangeait de la graisse de caribou comme aujourd'hui.

Après le repas, masi je raconte ce qui se passait dans une tente, après le repas, on prenait le tambour et ça chantait et ça dansait.

C'était comme, il y avait fête comme aux Fêtes de Noel, les jours de fête, comme par exemple Pâques, et aussi Noel. A Noel, tout le monde sortait sa nourriture. Tout ce qu'il avait gardé, aussi la nourriture achetée à la mer, comme de la farine, et on faisait du pain et autres choses. Et les personnes qui avaient fait bonne chasse en automne, comme le caribou, le poisson, on conservait tout ça, et c'est ce qu'on rentrait dans la tente où l'on mangera ensemble. Tout ce qu'il y avait comme nourriture, on le faisait cuire (tout ce qui a été pris, oui). Et des fois, il y en avait qui avaient en leur possession du manger venant de la mer, du manger qui goûtait bon qu'on pourrait dire, quelque chose qu'on donnait aux enfants comme de la friandise. On les gardait pour leur en donner qu'à Noel.

C'était comme ce que nous faisons aujourd'hui, mais ... c'est très important c e que nous faisons actuellement, un travail pour la langue maternelle. Tout le monde doit être fier.

_____: Peut-être que ce n'est pas exactement comme autrefois, parce que présentement nous sommes dans une maison. Peut-être que ç'aurait été plus plaisant dans la forêt.

Daniel VAchon: C'aurait été plus plaisant si on pouvait le faire dans une tente, on serait assis tout le tour et on mangerait, car présentement on mange de la nourriture du bois, comme le lièvre, l'orignal et de la viande de caribou. Dans une tente, on étalait quelque chose, comme de la toile, n'importe quoi comme un tissu en coton de couleur blanche de préférence, c'est comme une nappe.

_____: On devrait y penser de faire, comme tu dis, faire ça dans le bois.

Daniel VAchon: Ce n'est pas long de monter un shaputuan. On appelle shaputuan, une tente avec deux entrées. Et on pourrait le faire n'importe où dans le bois, et un long et on pourrait y cuisiner, on pourrait cuisiner dans ce shaputuan sur les trois poêles à bois. On pourrait regarder les cuisinières. On pourrait s'installer dans ce shaputuan, on étalerait une toile où on pourrait mettre le manger comme on le faisait autrefois. Le plus surprenant autrefois, quand on faisait fête à une journée autre que les jours de fête, on faisait le mukushan, et quand il fallait chanter le tambour (regardez comme on faisait attention à la graisse de caribou), car c'était une religion, l'Indien aussi avait sa religion, en ne parlant pas de la religion des blancs, c'était une religion indienne, on avait un grand respect pour le tambour et la graisse de caribou.

Je vais te raconter quelque chose: Il était une fois, dit mon père, il me raoncte une histoire, on mangeait de la graisse de caribou dit-il, et on va chanter, on fait rentrer le tambour et on va commencer à chanter. Et on faisait encore très attention à la graisse de caribou, il ne fallait pas qu'elle soit éparpillée par terre dit-il. Mais tu ne vois pas quand ça tombe par terre, et on surveillait les enfants. Et le chanteur prit son tambour, et en le frappant pour chanter, il ne réussit pas, il ne peut pas chanter. Ca ne marche pas, même son bâton. Et il dit: "Vous avez éparpillé de la graisse".

On enleva la nappe, et c'était une grande nappe, et on chercha la graisse. Et on trouva cette graisse sous une branche de sapin, et c'était une affaire de rien, dit-il. On ramassa cette graisse, on la mis à une place pour en manger. Et le chanteur reprit son tambour, et il commença à chanter. Alors il a pu réussir. C'était seulement ça qui le dérangeait.

_____: Je te remercie beaucoup.

(Il s'adresse à une autre personne). De tout ce que font les Indiens, qu'en penses-tu de cette réunion à Bersimis? C'est ce qu'on veut savoir. Ici il y a beaucoup d'Indiens de Bersimis, de Sept-Iles, de la Basse Côte Nord, c'est ça que j'aimerais savoir ce que tu penses de tout ça, de voir les Indiens venant de partout pour y assister à cette réunion?

Jean-Claude Vollant: Je crois que ce qu'il se passe actuellement, c'est comme si tout le monde avait un problème, chaque réserve a son propre problème, même nous autres qui avons, je pourrais dire, tout ce qu'il nous faut, c'est la même chose, nous avons un problème nous autres avec. Et cette réunion, c'est pour suivre un même chemin, pour travailler ensemble, ou pour trouver une solution à nos problèmes. Aussi pour avancer, comme j'ai dit au début, de tracer un chemin. Tracer un chemin avec la collaborationde chaque réserve, plus vite on pourra le tracer, et plus vite on avancera. En s'unissant, on est plus fort et on peut avancer plus loin. On pourrait ainsi travailler sur bien des choses, on sera capable de travailler sur bien des choses. Et il y a beaucoup de monde. C'est ce que, moi, je vois. Et tous ces gens qui viennent ici à Bersimis, cela démontre qu'on veut travailler ensemble. On ne cherche pas à travailler chacun pour soi. Et il ne faut pas penser que même si nous possédons une grande réserve, de penser qu'il faut se séparer des autres, qu'il faut travailler que pour nous autres. Même ces petites réserves seront capables de nous aider et nous, on pourra les aider. C'est ce que nous visons, je crois.

_____: Regarde, tu as resté avec nous pendant au moins une heure. Peut-être que tu as entendu parler de la langue montagnaise, de la culture indienne. C'est ça que moi, je veux savoir, si on va mettre ça ensemble, je sais par exemple que ça va prendre du temps, disons dix ans, vingt ans. Mais après cette rencontre, ça ne tombera pas à l'eau. Qu'est-ce que tu penses de cette réunion?

Jean-Claude Vollant: Le plus important et ce que moi, j'en pense de cette rencontre, le plus important que nous allons parler, c'est de l'écriture, et c'est important je crois que de vouloir unifier la langue et de l'uniformiser dans les neuf réserves. Et ce que j'ai retenu le plus dans cette rencontre,c'est de défendre la langue, la conservation de la langue. Et c'est sur ce qu'on travaille présentement, de toujours conserver notre langue maternelle. Car on a failli perdre notre langue. Ce n'est pas tout le monde qui peut écrire en montagnais tout ce qu'il dit. Maintenant nos enfants reçoivent l'enseignement d'écrire en montagnais et de le parler. Par leur travail, on pourra plus conserver notre langue. C'est ce que nous cherchons en disant cela, on va s'entraider, entraidons-nous ensemble, travaillons ensemble. Il y a plusieurs façons pour s'entraider. La même chose s'est passée au congrès qui a passé à la télévision. Ils se défendent par ce congrès. Et ici, il y a déjà la langue. Et la langue, c'est la plus importante. Tu es fier di dire: Je suis un Indien. Et tu vas être plus fier si tu dis: Je suis encore capable aujourd'hui de parler ma langue. C'est ce que moi je retiens de cette réunion. Et dire que cela va tomber à l'eau, je ne le crois pas. Aujourd'hui, tout Indien le sait, venant de n'importe quelle réserve, d'être capable, de s'entraider et de travailler ensemble. Et ce sera plus fort. Et la génération actuelle suivra le même chemin, et ce sera toujours comme ça. Et plus on ira loin, plus on cherchera davantage. Et je ne crois pas que ce sera une perte. Je crois plutôt qu'on s'en va vers le progrès, et par le fait même on cherchera à améliorer la situation. On ne

fait que partir. Les coutumes que nous avons délaissées ou qu'on les a mises de côté, nous les reprendrons en traçant notre chemin. On sera plus fort et onpourra ainsi dire: Je suis capable d'être autonome, je suis capable de travailler.

_____: Je te remercie beaucoup Jean-Claude. On se reverra un petit peu plus tard. C'était Jean-Jean, notre chef.

Jean-Claude Vollant: Je te remercie moi aussi.

_____: Aurevoir.

...

Paul-Emile _____: Mes amis, on va commencer. Excusez-moi pour les lumières, c'est seulement pour le spectable. On les éteindra à la fin du spectable. Les enfants de Bersimis se sont pratiqués, ils interprèteront la Dance des Bleuets et il y a un chef dans cette dance. Vous allez le reconnaître, il va bientôt entrer dans la scène. Après celle-ci, ce sera au tour de la troupe Carcajou - Dance de la Hache. Et ils poursuivront la dance Amishk.

Je vais commencer par mes élèves. C'est la Dance des Bleuets et il y a un aigle avec eux. Je commence.

Ca va être comme une légende et vous allez la comprendre.

(Il commence sa légende).

"Voici l'aigle ...

Et voici le Grand Manitu que nous, nous appelions. Il n'est pas très grand, mais il a des grandes ailes. Il s'ennuie sur cette terre, et il se demande quoi créer. Ce sont des Indiens qui aiment bien manger quelque chose de bon. Il demande que Bleuets fussent et elles furent.

(Il chante) ...

Il revient mais ne connait ce qu'il a créé. Il va maintenant semer. Il y avait des visiteurs. Et il dit: qu'est-ce qu'ils font là. Ils vont se remettre à sauter, et aussi vont semer à nouveau.

(Il chante) ...

Il a déjà semer, et le soleil se montre. Il fait très chaud et on voit pousser les feuilles. La terre est déjà chaude. On voit pousser les feuilles.

Il va revenir, survoler, il va faire pleuvoir pour que ça pousse bien et il ne connait pas encore ce qu'il a créé.

(Il chante) ...

Il est très fier d'avoir créé quelque chose. Il faudra encore qu'il examine, et il ne connait pas encore ce qu'il a créé.

(Il chante) ...

La chaleur y règne. Ceux qui aiment manger de bonnes choses sont en arrière. Ils vont se mettre à chercher. C'est pour cela qu'aujourd'hui, tout le monde en mange. Et deux fillettes arrivèrent. Elles se mettent à les cueillir.

(Il chante) ...

Tout se met à pousser: Un de mes petits-fils se met au milieu avec l'arbre sur lequel on a travaillé.

Tellement il était content, il est allé voir l'oiseau, le gros oiseau. Et les bleuets vont se mettre à danser et leur créateur.

(Il chante) ...

Ils dansent pour leur créateur, le grand manitu. Maintenant c'est la chanson "Aie", c'est par là que commence.

(Il chante) ...

Ils sont maintenant terminé leur danse, ceux qui s'appellent bleuets. Le Grand Manitu va faire en sorte pour que les bleuets poussent régulièrement. Les bleuets sont très contents d'avoir été créés.

(Il chante) ..."

Les enfants que vous venez de voir, viennent de l'élémentaire et ils vont ré-apparaître, j'en serais très heureux que vous les applaudissiez fort, car ils ont pratiqué que trois fois cette danse. Je vous remercie.

Allez-y les enfants!

Maintenant c'est au tour de nos amis, la troupe Carcajou. Ils viennent de Sept-Iles. Ils existent déjà plusieurs années, en tout une quinzaine d'années environ ...

Claire Jourdain: ... six ans.

Paul-Emile : Ils disent que ça fait six ans. J'en ai entendu parler d'eux depuis longtemps. Ils vont interpréter la danse de la Hache. Je me demande où ils ont pris leur hache. On va bientôt les voir et il y a également le chanteur de tambour.

On leur demande de faire attention avec leur hache.

Claire Jourdain: On leur remercie pour avoir laissé comme héritage leur hache pour que les Indiens puissent survivre dans le bois.

- Le batteur de tambour ...

Claire Jourdain: On a respect à tout. On est fier d'aller partout dans le monde, on parle beaucoup des Indiens et des réserves de la Côte Nord, ce qu'on fait comme travail, l'éducation, territoires, la chasse, etc... et partout où l'on va, on en parle. Ils sont contents de savoir que nous travaillons pour sauvegarder notre culture.

Et on a inventé une autre danse Amishk. Il y a famine, et on monte dansle bois, les gens qui sont à peu près dans le même âge sont ensemble. Les hommes s'en vont chasser pour leur subsistance. Et ils trouvent le castor, le tuent et à la fin du repas, ils fêtent.

Le chanteur de tambour ...

Paul-Emile _____: Maintenant ce sera au tour de Shuashemiss, il va vous interpréter la danse Kauitapamishkueuanut.

Shuashemiss chante ...

Vous avez déjà vu ceux qui ont demandé la main de leur amie. Ils ont déjà donné leur foulard. Ils vont maintenant se marier. Ils ont déjà, eux aussi, choisi leur petite femme. Ce sera la même chanson que tantôt: "Aie". Le vieux va faire danser les enfants. Il n'y a qu'un feu maintenant, car ils ont déjà choisi leur épouse comme je vous ai dit tantôt. Ils ont déjà fait une demande en mariage. Ils vont maintenant offrir leur foulard, et ce sera les noces.

Le chanteur de tambour ...

(Il s'adresse à la foule): ... Maintenant, je vais chanter pour vos enfants, car vous les avez encore avec vous. Et ils vont devenir orphelins. Je ne chante pas pour moi. Je chante pour vous tous, nos enfants seront bientôt des orphelins. Quand il sera

orphelin, il se mettra à se promener n'importe où ...

Paul-Emile : Je remercie beaucoup les danseurs. Je ne pensais pas qu'il y aurait tant de danseurs.

Louis Mckenzie chante au tambour ...

(Il parle un peu): Une fois, quand nous étions encore dans le bois et que mon père m'élevait, je ne savais pas trop encore ce que je faisais quand on m'envoya dans le bois ...

Je demande aux gens de danser, tout le monde.

IL chante une autre chanson.

Ce sera tout, car on ne m'a demandé que trois chansons, je vous remercie beaucoup.

Philippe Mckenzie et ses amis chantent cinq chansons.

Paul-Emile : La première fois que les Indiens l'ont rencontré, ils devaient dire: Comme tu es belle à regarder. Qu'= est-ce qu'il y a après la rencontre des Indiens, se demanda-t-elle. Vous la voyez ici, tout le monde doit la connaître. Les Indiens se sont demandés à leur rencontre: Pourquoi est-ce qu'il faut se diviser. Je la regarde et j'ai pitié d'elle en la regardant. Je l'avais depuis très longtemps. C'était quoi son rôle. Je le sais maintenant. Pour que les Indiens se rassemblent. Je te regarde en ce moment, et je te trouve belle en te regardant. Je me demande comment cela aurait été passé si les Indiens d'autrefois se seraient réunis comme nous le faisons présentement. Je te regarde et je te trouve belle. Tu es vraiment agréable à regarder. Je voudrais tant que, maintenant que les Indiens sont ensemble, tu gasses le tour de la salle, je sais d'où tu viens. Ce sont les Indiens qui

t'ont créée: pipe, voilà ton nom. Maintenant que nous sommes ensemble, j'aimerais, il doit sûrement y avoir une personne ici qui pourrait allumer la pipe comme nos ancêtres autrefois, il y a cinq cent ans environ. On te regarde, tu es vraiment belle. Je crois que tu serais plus agréable que les Indiens te fument. Le feu était la fierté de l'Indien autrefois. Je te regarde quand même. Ca ne prend que du feu pour qu'on puisse fumer. Et depuis que les Indiens se rassemblent, moi je te demande quel rôle que tu vas jouer, j'aimerais ça que tu me le dises. Mais tu n'as pas de langue, mais on souhaite toujours ta présence. Maintenant, je te regarde bien en face. Je connais ton rôle. On te fait que tourner et on t'allume. Tu fait tout: Tu cherches à ce que le travaill avance, tu cherches à ce que les Indiens restent amis. On ne fait que te tourner et on te fume. Mais il manque quelque chose ici. J'aimerais qu'un vieux, n'importe qui, une personne âgée qu'il vienne allumer la pipe au milieu de la salle, et que par la suite, tous les Indiens viennent fumer, tout le monde ici présent. Tu te nommes en français: Le Calumet de Paix. J'aimerais que quelqu'un vienne fumer après l'avoir allumé.

Calumet de Paix.

Paul-Emile : C'est la clôture de la soirée. Il y a toujours une fin à quelque chose. On a terminé les activités de ce soir.

...

Léonard Paul: Comme je vous ai dit hier, il faudra savoir comment procéder pour pouvoir travailler ensemble. C'est de cela que nous parlerons tantôt, et décider l'endroit de la prochaine réunion, quelle réserve est prête à recevoir. C'est de cela que nous discuterons. Je serais content aussi, que tout le monde donne son idée à savoir le déroulement à suivre pour le bon fonctionnement

de notre participation. Ce que je veux dire c'est de former d'abord un comité afin qu'il puisse assurer le bon fonctionnement. C'est à vous de décider. Et c'est vous qui allez dire la date de la prochaine réunion. C'est vrai que cela arrive souvent, à la fin de lapremière rencontre, comme nous autres, nous sommes ensemble depuis deux jours et demi, cela arrive souvent à la fin de la rencontre, tout le monde s'en va, toute la discussion que nous avons eue est éteindue. Vous devez remarquer la présence des photographes, et moi je pense, c'est nous autres qui avons fait venir les photographes. ET c'est nous qui allons payer et tout ce qui va être publié, c'est nous qui en sommes des propriétaires ici à Bersimis. Nous allons garder tout ce qui a été filmé. Et je crois bon d'en faire des copies et d'en envoyer dans toutes les réserves, pour que votre peuple le voit. Tout le travail qui a été fait sera diffusé et par ce fait, les gens nous regarderont et même ils pourront dire: C'est une très bonne idée, peut-être même qu'ils pourront nous donner leurs idées comme ce que Doris a mentionné hier, pour que tous les Indiens soient concernés de tout ce que nous avons discuté. Et j'avais demandé à Daniel de m'assister, je crois que c'est plus facile à deux ici, en avant, pour que tout le monde puisse donner son opinion, car j'ai besoin d'aide pour ce travail.

Au début de la réunion, on avait discuté d'abord le premier jour à votre arrivée, les Indiens de la Basse Côte Nord n'étaient pas encore arrivés, et après on est allé à l'école regarder les films. Et Patrice a pris parole, on a aussi parlé du I.E.C.A.M., je ne sais pas si vous connaissez cet organisme. En français, c'est: Institut Educatif Culturel Attikamek Montagnais. Il y a déjà quelque chose où l'on pourrait commencer, c'est le I.E.C.A.M. Comme je vous ai dit quand on a discuté ensemble, on avait dit: c'est C.A.M. qui administrait. Et les membres du Conseil d'Administration, ce ne sont que des politiciens. Il n'y a personne dans

ce conseil qui a un travail comme le nôtre, comme celles qui s'occupent de la culture, ou de l'éducation. Je crois que ce serait bon qu'on fasse une demande, vous me direz ce que vous en pensez, qu'il y ait un Conseil d'administration pour qu'il y ait des personnes qui puissent administrer dans le domaine de l'éducation et de la culture indienne. Et j'aimerais avoir votre opinion. Est-ce que vous comprenez ce que je veux dire? Avant, dans le I.E.C.A.M., il n'y avait que des politiciens, et je crois que ce serait bon d'envoyer une lettre de nous tous ici présents, pour leur demander de former un Conseil d'Administration où il y aura des personnes nommées au niveau de l'éducation et de la culture indienne, pour qu'eux mêmes s'administrent. Je crois que ce serait la première chose à faire, d'envoyer une lettre. J'aimerais savoir ce que vous en pensez. J'attend vos commentaires. Ou si vous avez des questions, je pourrais peut-être vous donner plus de détails sur le I.E.C.A.M., mais j'aimerais que vous donniez vos commentaires. Si Daniel a quelque chose a à ajouter ...

Daniel Vachon: S'il n'y a personne à prendre parole tout de suite, j'aurais quelque chose à ajouter. Ce que nous voulons mettre sur pied, ce sera quelque chose et de très difficile pour le partir, c'est vrai que ce sera difficile, mais si l'on s'efforce, si l'on a confiance, je crois que ça ne sera pas tellement difficile. Je veux parler un peu d'un sujet d'hier, ce que les Indiens ont demandé, on avait dit à la dernière question, j'en ai pris quelques notes: Comment devrions-nous assembler tout le travail déjà acquis, comment pourrions-nous procéder pour en faire un livre? Et on avait dit au début:De commencer d'abord dans une réserve et se rencontrer après, toute la communauté montagnaise. C'est la première chose, pour qu'il n'y ait pas de troubles, je veux dire ici que ce serait bon que vous donniez vos commentaires avant de former un comité, ou de continuer ce qui a été commencé. Car vous voyez maintenant que le travail est très avancé, disons dans un an, depuis que le

travail a été commencé, on voit déjà le travail accompli de toutes les réserves. Le travail se faisait séparément. Et maintenant on demande de tout mettre ça ensemble, de continuer à travailler ensemble même si on ne forme pas tout de suite un comité ou une commission ou autre chose. C'est comme Léonard à ses débuts avec son équipe, ensuite moi en dernier, quand je lui ai assisté, à étudier le travail déjà commencé. On voit le travail qui est très avancé. Mais ce qui est redoutable un peu: c'est d'attendre un peu trop longtemps pour ramasser le tout, si le travail se fait séparément, chaque réserve séparément, si chaque réserve garde son écriture et si on dit: dans quatre ans ou cinq ans, on fera la cueillette des travaux. Peut-être que ce sera plus difficile si on attend encore, d'assembler tous les travaux. Mais si maintenant nous rentrons chez nous, si tout le monde prend le chemin du retour après cette réunion, et s'il y a une continuité du travail comme présentement sans un comité, ou si l'on veut nommer des gens pour continuer ce travail, pour qu'ils aillent voir les autres réserves où elles sont rendues afin d'unifier le matériel même si celui-ci n'est pas complètement fini. Léonard et moi, on avait dit que ce serait bon d'en parler si vraiment on est prêt, puisque hier on avait dit que les réserves étaient presque collées. Seulement deux documents ont été écrits d'une longueur moyenne. Comme j'ai mentionné hier, il y a dix ans, si on aurait mis ces deux documents sur la table, les enseignantes d'aujourd'hui n'auraient pas pu les lire. Aujourd'hui, le document de Sept-Iles peut être lu facilement par les enseignantes de Bersimis et la même chose pour le document de Bersimis peut être lu facilement par les enseignantes de Sept-Iles. On voit déjà deux choses par lesquelles on peut se comprendre. C'aurait été la même chose avec celui de la Basse Côte Nord, et on aurait aimé en lire un venant de Pointe Bleue. On aurait pu commencer par ça. Il y a déjà beaucoup de livres de publiés à la Romaine, et aussi à Mingan. On aurait pu commencer, s'il y a eu accord, par lire les documents venant de chaque réserve. Prenez celui de Pointe Bleue, je n'en ai jamais

lu un encore, quelle doit être leur écriture. Mais Maurice m'a dit tantôt qu'il en avait lu un: il a dit qu'il pouvait le lire. Si lui peut le lire, je crois que tous les autres le pourront aussi. C'est par ça qu'on aurait pu commencer aujourd'hui, pour que notre travail ne s'arrête pas là comme Léonard l'a mentionné tantôt. Autrefois, les réunions étaient comme ceci: Il y a réunion, et après s'être levé de la table, et voilà, c'était comme si tout s'envolait au vent. Et on n'en a jamais entendu parler. Et des fois, on forme un comité trop vite, et après on entend dire: les personnes choisies ne sont pas à leur place, ce sont d'autres personnes qui sont supposées d'être là. Maintenant, on devrait y penser comme il faut avant de former un comité, choisir quelles personnes, les veiux ou ... on ne s'entend pas encore, il y a des personnes qui ne sont pas contentes qu'on les prenne pour des vieux, comme moi, on me prend pour un vieux, et moi je ne m'étais jamais pris pour un vieux. Prenez Léonard, il me prend pour un vieux. Et lui, je ne sais pas dans quelle catégorie il est, peut-être dans les jeunes ou ... je ne sais pas, peut-être qu'il veut se prendre encore pour une jeune. C'est ce qu'il y a de plus difficile quand on veut mettre sur pied un projet, qui est vieux, il est dans quelle catégorie. On aura beaucoup de choses à voir avant de mettre sur pied un projet sur lequel on travaillera avec le matériel existant et quelle sorte de travail on fera. C'est pour cela qu'on dit ce matin à cette réunion, ça ne fait rien si on ne met rien sur pied pour l'instant, mais pourvu qu'on continue à travailler ensemble. Chaque personne aurait un rôle à jouer, une personne pour aller voir le travail d'ailleurs, où ils sont rendus et ce, jusqu'à la prochaine réunion. On répète encore de ne pas tout de suite mettre sur pied le projet, il faudrait d'abord examiner ce qui se passe ailleurs. Il faudra aussi avoir recours aux blancs, car on n'a jamais tenter ce genre de travail. Mais tous comités existent dans le gouvernement, fédéral et provincial, prenez la Commission Linguistique et La Commission de la Langue Officielle dans cette province de Québec, on en entend parler depuis des centaines d'années. Prenons comme exemple, il y a toujours deux choses dont on entend parler le plus souvent.

En prenant seulement le gouvernement provincial. One ne parlera que de l'indépendance, la province qui veut se séparer du reste du pays, et leur langue maternelle. Une langue maternelle, c'est la plus importante, et c'est sur ça qu'on va surtout travailler. On ne travaillera que sur ça, car il y a d'autres personnes qui travaillent ou administrent les réserves ou autres choses. Nous qui sommes ici, notre travail à nous, on veut défendre la langue montagnaise, on veut l'agrandir, et aussi essayer de ne pas trop toucher le travail des personnes qui nous gèrent, car si on leur demande de nous aider, je crois qu'elles ont assez de travail comme c'est là. On parle ici de la finance, comment aller la chercher. On n'est pas obligé de toujours être au dos des chefs et de leurs conseillers. Ce n'est pas parce qu'ils ne veulent pas nous aider, ni parce qu'on ne les aime pas, mais le travail que nous faisons actuellement, on pourrait parler de la communauté montagnaise. Prenez, on appelle communauté une réserve, et pour réunir toutes ces réserves montagnaises afin de courir après la subvention pour qu'on puisse commencer le travail. Et ce serait bon de mettre sur pied quelque chose de fiable pour ne pas faire affaire avec le Conseil de Bande et de ne pas trop briser leur travail, car il s en ont déjà assez de problèmes, vous le savez. J'espère que quelqu'un parmi nous trouvera une idée pour pouvoir se procurer du matériel et ce qu'il nous faut et à notre tour, on leur viendrait en aide dans leur travail pour protéger nos droits. Pour nous entraider, je crois qu'on devrait essayer de trouver du matériel, ce serait une bonne collaboration. Léonard Paul et moi, on voulait savoir ce que vous en pensez de tout ça.

Léonard Paul: Alors, c'est ouvert, s'il y a quelqu'un qui veut prendre parole, vous pouvez facilement donner vos commentaires.

Marcelline Canapé: Dans mon domaine, je remarque que le travail avance. Quand on a parlé du I.E.C.A.M., je serais contente que nous qui travaillons au niveau de l'éducation et de la culture indienne,

car des fois, en tout cas nous autres, ça fait longtemps qu'on essaie d'avoir une aide financière, mais ce que moi je crois, c'est seulement pour les transports. C'est intéressant aussi le sujet que Daniel a parlé, quoi enseigner, je crois que ce serait le sujet à discuter d'abord comme cela a été spécifié hier. Je crois que c'est de là que va commencer notre écriture et comment procéder pour être ensemble pour le bon fonctionnement du travail. Moi je suis d'accord pour ça. On dit toujours: il y a une personne qui n'est pas d'accord de ce que nous faisons, il y aura des personnes qui ne seront pas d'accord. On va toujours rencontrer de ça. Mais une personne qui fait partir une chose, il y aura quelqu'un qui sera content et aussi quelqu'un qui ne sera pas content. Mais si on ne commence pas, on ne saura jamais où on sera bloqué. Une fois le travail parti, et si quelqu'un bloque, il va revenir en arrière pour corriger la situation. C'est de ça qu'on a peur encore je crois. Je crois que maintenant la crainte nous quitte graduellement. On avait dit avant, si tu fais publier un livre et si tu ne l'écris pas comme il faut, ça va faire des bavardage, ils vont dire que ce n'est pas bien écrit. Si on nous dit que nous n'avons pas bien écrit telle chose, on va le corriger. Je crois que c'est par là que notre travail avancera, c'est ce que je voulais vous en parler. Merci.

Evangéline CAnapé: Je vais seulement donné un commentaire de la soirée d'hier. J'ai écouté chanter Bernard Fontaine. Je ne connais pas le titre de sa deuxième chanson. Mais dans sa chanson, on dirait que tous les jeunes de son âge reprochent leurs parents de ne leur pas avoir enseigner la culture. Je dirais qu'il regrette de perdre déjà sa langue. Nous sommes ici déjà depuis trois jours, c'est comme si on lui donnait une réponse. Je ne pense pas que nos enfants nous diront: Pourquoi est-ce que tu ne me l'as pas enseigné? Pourquoi vous ne l'avez pas fait? Et depuis que nous sommes en réunion, je crois que nos enfants seront fiers de ce que nous faisons. On

On est ici pour eux, on pense à eux pour qu'ils ne perdent pas leur langue et tout le monde ici est content de sauvegarder sa langue, d'après cette réunion. Personne ne veut perdre sa langue. On n'a qu'à lever nos manches je dirais, on va commencer à travailler, et travailler ensemble. Regardez, on en voit d'autres qui ont d'autres sortes de problèmes, on ne savait pas ce qui se passait à Schefferville, le monsieur qui nous en a parlé, j'ai pitié de lui, des problèmes qu'ils rencontrent. Maintenant on connait leurs problèmes, et s'ils nous demandent de les aider, on les aidera. La même chose pour les autres réserves, si elles nous demandent de l'aide, on va les aider. C'est tout ce que j'avais à dire.

Doris Vollant: Moi je dis, en voyant ce qui se passe qu'il faut proposer pour faire ce projet. Je suis contente, je vois qu'on veut travailler ensemble, toutes les réserves montagnaises. Et je suis contente parce que je vois ici qu'on travaille pour la culture, c'est vrai qu'aujourd'hui il n'y a plus beaucoup de chasseurs, mais je sais que si on raconte à un jeune ce que son grand-père a fait, il va être content, il va être fier de ça. On est beaucoup, nous, on n'a pas vécu l'autrefois, encore bien moins de nous enseigner la coutumes de nos parents, on n'a pas eu d'enseignement indien. C'est un petit peu plus tard que moi j'ai entendu parler de la culture des Indiens, et je me suis sentie fière parce que l'Indien savait vivre dans le bois, qu'il avait tant d'idées pour y survivre. Et les remèdes qui y faisaient. En tout cas, moi, j'en suis très fière et la culture pour moi, est la plus importante car c'est de cette culture que les enfants de nos jours en seront fiers. Et je pense qu'on a le temps encore. Au commencement, j'étais comme découragée. Je croyais qu'on embarquait déjà dans le système des blancs. Mais je pense qu'on a encore le temps. Comme Alice hier dans ses paroles: On a le temps, on n'est pas en retard. Et je serais contente qu'on explique comme il faut l'écriture indienne qu'on veut utiliser, pour que tout Indien comprenne, le chemin que nous voulons suivre. Et ce que je veux savoir, le travail à conserver, le film

que nous avons vu hier, si j'ai bien compris, il faut ramasser tout le travail qui a été fait, et le mettre ensemble? Comme à Sept-Iles, on a déjà un peu de travail de commencer, c'est là qu'on les garderait?

Léonard Paul: Le pourquoi de ce qu'on fait, je pense que ... prenez le document que j'ai fait circuler tantôt, il existe déjà mais il faudra le revoir et le corriger s'il y a lieu. Car autrefois le I.E.C.A.M., il ne faisait que distribuer des subventions aux réserves. Et nous autres, ce que nous voulons, c'est de le mettre ensemble. Car on a dit que le professeur ne ... ou même le livre qu'on voulait publier, on ne le pouvait pas. C'est pour cela, en premier, on voulait que toutes les réserves soient touchées. Prenez, il y a des projets dans le I.E.C.A.M. ou l'on fait une demande d'aide financière, et on vous l'envoie. Mais ce qui se passe, c'est seulement une réserve qui travaille pour elle-même. Et les autres réserves ne sont pas au courant du travail. Et je pensais qu'il fallait d'abord se rencontrer pour savoir comment nous pouvions nous entraider, ce qu'on allait faire. Dans un mois, deux mois, ou peut-être même avant qu'on pourra sortir un projet. Le travail que nous allons entreprendre. Car tout le monde sera au courant, il va falloir que ... mais c'est comme ça déjà, on dit des fois, Bersimis est allé voir ce qui se passe à Mingan. Je sais que William font des livres au sujet des plantes comme ils l'ontmentionné. Et aussi les autres réserves font d'autres travaux. Si on pouvait tout mettre ça ensemble, comme tu l'as suggéré Doris, si on pouvait tout mettre ça ensemble, peut-être que Sept-Iles consulterait un travail. Prenez au C.A.M., il y a beaucoup de travail, de l'enregistrement, je ne sais pas comment Paul-Emile a appelé ça, en tout cas, ce sont des cassettes et il y en a beaucoup. Et si on pouvait les classer, les professeurs pourraient s'en servir facilement. Nous autres d'abord, quelles démarches prendre. Quand vous quitterez cet après-midi ou peut-être demain, vous allez penser à quelque chose. Si moi, je m'en vais chez nous, je vais y penser pour que notre relation se continue, les démarches que nous allons prendre pour continuer ce travail. C'est

ce que moi je pense. En tout cas pour Bersimis, il n'y avait que des Indiens de Mingan qui venaient prendre des nouvelles de Bersimis. C'est ce qui se passait. Pour continuer à travailler ensemble, qu'est-ce que nous allons faire? Est-ce que nous allons former un comité? Je ne sais pas quel travail nous allons entreprendre pour continuer à nous informer du travail entrepris. Ça existe déjà le I.E.C.A.M., mais il faudra le travailler. Patrice est là dedans, Alice aussi, il y a un comité dans ça et il faudrait le changer. Et comme tu l'as demandé, peut-être qu'ils vont le prendre, ta demande pour le transcrire en montagnais. Je crois que ce serait bon de faire ça pour que tous les Indiens soient au courant. Quant à nous, c'est le but de cette réunion, le pourquoi de cette réunion est de savoir en arrivant chez nous comment faire pour continuer ce travail. C'est ce que je veux savoir ici. Et je pense que tout le monde se le demande.

Est-ce qu'il y a une autre personne qui veut prendre parole?

Laurette Grégoire: Tu demandes qu'on forme un comité, moi ce que je veux savoir pour Sept-Iles, vous devez le savoir, on ne fait plus parti du Conseil Attikamek Montagnais, et je ne sais pas comment vous voyez ça, est-ce qu'on va avoir les mêmes avantages que vous?

Aussi, il y a que, avant de prendre une décision, il faut passer par le Conseil de Bande. En plus, je suis représentante des commissaires. Et il faudra que je le passe sur la table ce sujet à notre prochaine réunion, et ma question est: Les Indiens de Sept-Iles qui se sont séparés du Conseil Attikamek Montagnais, est-ce qu'on va pouvoir entrer dans ce comité? Mais ce que moi je vais faire, il nous faut d'abord consulter notre Conseil.

Léonard Paul: Je crois que le I.E.C.A.M. c'est un organisme à part. Est-ce que vous avez fait une demande d'aide financière au I.E.C.A.M. pour ce colloque? Ce que moi j'ai entendu dire, on vous a refusé, n'est-ce pas?

Laurette Grégoire: Pour cette réunion? L'aide financière vient de notre comité. Comme pour moi, on a payé mon passage. Mais ce que je veux savoir, comment ça va fonctionner pour nous de Sept-Iles d'avoir quitté le Conseil Attikamek Montagnais. Vont-ils quand même nous accepter, si jamais le Conseil de Bande de Sept-Iles est d'accord. Je ne dis pas qu'ils n'accepteront pas, mais habituellement quand il est question d'éducation, ils acceptent toujours les recommandations des commissaires. Déjà hier, la journée du samedi, je voulais poser cette question, après le départ du Conseil, est-ce qu'on aura les mêmes avantages que les autres?

Daniel Vachon: Une chance que moi aussi je viens de Sept-Iles. Tantôt ce que je voulais dire, je suis content que cette question soit posée, ce n'est pas que je veux dire: que c'est moi qui va arranger tout ça, ce n'est pas du tout ça que je veux dire. Mais ce que j'ai dit tantôt, quand j'ai parlé de la population montagnaise, je ne voulais pas passer dans la politique et ce n'est pas parce que je n'ai pas besoin de politique, et je ne veux pas non plus briser la politique, et je ne veux pas non plus faire de la peine à qui que ce soit, mais quand j'ai parlé tantôt de mettre sur pied une commission dans le futur, ce n'est pas pour tout de suite. C'est comme à Québec quand on a assisté à une réunion Laurette, si vous avez bien compris la discussion, car il y avait des ministres, des chefs et des conseillers, quand ils ont demandé qu'il y ait un projet pour la culture indienne et la langue. Tous les chefs ont répondu que ce serait bon de partir ce genre de projet, qu'il y ait un projet à part. Et ce qui se passe à Sept-Iles, cela n'a pas rapport à ce que nous faisons, ce que Laurette vient de dire, je crois que j'essayerais de parler un peu de la politique mais touchant l'éducation et la culture indienne. Disons quand j'ai parlé tantôt que si la population montagnaise faisait une demande d'aide financière elle-même pour qu'elle puisse partir un projet de la culture indienne et aussi de la langue pour que cette aide financière soit à part, et que si on peut partir ce projet, on n'aurait pas tant de problèmes pour organiser une autre réunion comme celle-ci. Et toutes les

personnes convoquées, toutes ses dépenses seraient payées, on n'irait pas demander de l'aide au Conseil de Bande ou à un comité. En ce qui concerne le Comité Educatif que Laurette vient de mentionner, elle dit vrai en parlant du chef quand ils demandent de l'argent au Conseil, les commissaires reçoivent pour leur administration. Et cet argent c'est politiser pareille. L'argent reçu et les membres du Conseil qui viennent, ils ne sont pas plusieurs qui ont été convoqués comme il faut payer les photographes, Ann Kapesh et moi, et les transports. On n'est pas beaucoup. On paie seulement aux personnes qui travaillent à leur compte comme Ann Kapesh, elle travaille pour elle-même et moi-même je possède un bureau. Comme présentement, je travaille ici pour trois jours. Et demain mon travail sera très différent, je vais travailler dans un autre domaine. C'est comme si une personne faisait son travail, on ne payerait pas ses dépenses. C'est ce que je veux dire ici, d'en parler un peu, ce n'est pas pour dire aux chefs: Otez-vous de notre chemin, on ne veut pas vous voir. Non, ce n'est pas qu'on veut dire. Mais c'est de demander qu'il n'y ait pas de politique dans ce projet pour la culture indienne ou la langue. Et si cela arrivait comme à présent nous le voyons, nous voyons une situation présentement, il y a un conseil de bande à part. Quand Léonard a parlé de l'argent venant du I.E.C.A.M., c'est politique. On avait essayé qu'il n'y ait pas de politique en mettant sur pied cet Institut, l'argent a été divisé et c'était pour le projet de la culture. C'est pour cela que cet argent a été séparé du Conseil Attikamek Montagnais, pour qu'il n'y ait pas de politique. Mais aujourd'hui, ça retombe dans la politique comme ce que tu viens de dire. Ceux qui en font la demandent et en ne faisant pas partie du Conseil, ne reçoivent pas d'aide, et ils paient de leurs propres poches. Et c'est pour cela que je serais content comme ce que j'ai dit, et on avait discuté de ça avec Léonard: qu'il y ait discussion de ce sujet, de faire demande de cet argent. Mais c'est ce qui se passe vraiment, je remarque ailleurs quand il y a discussion de la langue ou de la culture, en tout cas chez les blancs, quand il y a une commission, on ne va pas voir les municipalités et on

ne voit pas de ministre dans cette commission, et il en existe, et ceux qui s'occupent de la culture sont autonomes. Comme ce que j'ai dit tantôt quand il y a un nouveau mot, qu'il y ait des personnes pour approuver ce mot, c'est ce qu'on appelle commission. Et ceux-ci ne demandent aucune aide financière à personne et ils peuvent même établir une loi sans consulter personne, soit de consulter un chef, ou à un ministre, pour qu'ils soient autonomes. Ainsi, ils pourront chercher de l'argent où ils veulent sans tout de même dire quelque chose au chef car c'est lui et ses conseillers qui administrent une réserve. S'ils font un bon travail, ils seront connus partout dans le gouvernement. Ce sera seulement dans un gouvernement et ne pensez pas que ça va passer au fédéral, ça ne marchera jamais et le pourquoi, c'est parce qu'il y a des centaines de langues au Canada. Mais on pourra le passer au provincial, car vous voyiez quand on les passe, on spécifie qu'on n'a pas besoin de politiciens. Ce n'est pas parce qu'on n'a pas besoin d'eux mais pour mieux les aider dans leur travail. Et lentement, c'est très difficile et ce sera long pour commencer ce projet. Pour la prochaine réunion, on ne le fera pas à la course pour que rien ne nous dérange, pour que soit payée la personne convoquée. Ce n'est pas seulement à nous, à Ann et à moi d'être payés, ce n'est pas très juste, je pourrais dire. Toute personne convoquée, professeurs ou conseillers en pédagogie, il faudrait qu'ils aient à leur disposition des argents pour assister à cette réunion, ou quand ce sera à une autre place. Le Montagnais n'est pas supposé de manquer d'argent, personne ne doit manquer d'argent dans son travail, car ce travail c'est pour aller chercher du matériel scolaire. Et si une nation veut travailler sur sa culture et sa langue, ce n'est pas supposé qu'une personne convoquée manque de l'argent, prenons par exemple un consultant ou un professeur, car eux ont un travail particulier, et les personnes qui produiront des livres et qui connaissent ce métier. Et ce que je veux dire ici, c'est de faire entrer un peu la politique.

Léonard Paul: Est-ce qu'il y a autre chose? Est-ce que vous avez autre chose à ajouter?

Laurette Grégoire: Je ne comprend pas très bien ce que Daniel veut dire ici. Car pour moi, je vais reposer ma question: La population indienne de Sept-Iles ont quitté le Conseil Attikamek Montagnais, et nous, le Conseil, la prise en charge, le Conseil nous a donné le pouvoir, mais on ne peut quand même pas passer par-dessus le Conseil, même quand on fait une réunion ensemble comme je vous ai dit tantôt, ce que je vois moi en venant ici, la réunion dure déjà trois jours, et on dit aussi de fabriquer des cartes pour sensibiliser d'abord notre conseil de bande ce que nous, nous voyons. Mais pour moi, je suis très contente, et ceux qui sont venus avec moi, je pense qu'ils le sont aussi. Mais on ne pourra pas passer par-dessus notre Conseil, prenez si je rencontre les autres commissaires, je vais parler de cette réunion, ce que j'ai aimé à cette réunion ou ce que je n'ai pas aimé, on va en parler ensemble. Ensemble, nous prenons une décision. Après en avoir décidé, et après l'avoir passé sur la table des commissaires, on envoie le tout au Conseil de Bande. Voilà ce que, moi comme représentante des commissaires, je crois qu'il ne faut pas passer par-dessus mon Conseil de Bande, je vais d'abord le consulter. Parce qu'il a quitté le Conseil Attikamek-Montagnais, c'est ça que j'ai trouvé difficile quand tu as parlé de ça en premier, l'organisme C .A.M., je ne sais pas comment tu l'appelles, mais j'en ai déjà parlé à un représentant du Conseil qui était présent ici, ce que lui en pensait, mais il n'a rien répondu. Je ne pouvais pas le sensibiliser de ma question. Et il ne m'a rien répondu. Parce que je crois que je n'ai pas le droit ici sur la table de parler au nom du Conseil. Mais je vous dis à vous tous qui êtes présents ici, je suis très contente d'être venue ici, et quand on fera des recommandations, avec les autres commissaires quand on le fera ensemble, et s'ils sont d'accord eux aussi, car vous le savez, nous sommes cinq commissaires, on n'est pas toujours à l'unanimité, mais quand je vais leur parler de cette réunion, et s'ils sont d'accord des recommandations

que nous allons leur faire, c'est vrai que le Conseil ne nous a encore jamais refuser des recommandations que nous leur avons soumis. Je pourrais vous en parler de ce qu'ils en pensent eux aussi. Et je sais que quand vous parlez du comité, quand on en parle sur la table, il existe déjà un comité et ce sont des professeurs qui sont là-dedans, il y a Noella, Doris et la directrice des enseignants Céline Bellefleur, c'est à eux d'aller à ce comité. Mais tout le monde sait qu'il y aura toujours un représentant du Conseil qui assisteront à ces réunions. Mais je me pose quand même cette question: Le Conseil après avoir quitté le C.A.M., je vous en reparlerai ce qu'il en pense, ce qu'il voit. Je vous remercie beaucoup.

Daniel Vachon: C'est ce qu'on va penser, que je veux passer par-dessus le Conseil. Ce n'est pas du tout mon intention de passer par-dessus le Conseil. C'est vrai que c'est très difficile de comprendre. C'était la même chose avec Léonard, ça nous avait pris du temps avant de nous comprendre d'un sujet. Et c'est pour cette raison que nous sommes ici. On ne va pas tout de suite se comprendre, mais quand on s'en ira, on y pensera car c'est très bon de discuter longtemps d'un sujet. Ce que je veux dire ici, je ne veux pas dire qu'il faudra passer par-dessus le Conseil de Bande, ce que je veux dire, c'est de l'aider, car il a beaucoup de travail déjà. J'ai déjà vu un travail laissé, mais c'est toujours cela qui fait du trouble et je ne crois pas que ce sera seulement cette fois-là et non plus seulement à une place comme Sept-Iles qui est séparé du Conseil Attikamek-Montagnais. Il y aura une autre réserve à chaque fois qu'on avancera. On est tous au courant comment ça s'est déroulé à Ottawa à la rencontre des chefs. Il y avait toutes sortes de sujet. Je vais donner un exemple: autrefois les Indiens quand on parlait de la constitution, on avait dit qu'il y en aurait qu'une seule, qu'il n'y aurait qu'un seul chemin à suivre et ce sont tous les Indiens du Canada qui ont demandé cela. Arrivés à Ottawa, déjà les Indiens se voient se séparer et ce, pour un seul sujet. Les Indiens ont dit: Quand on ira à Ottawa comme ... et quelles ententes qu'ils ont eu comme aussi pour les Blancs. On devrait ramasser tous les

documents. Et c'est toujours comme ça, ce que j'ai dit, de s'accrocher à leur dos quand on veut faire quelque chose, ou parfois de les déranger, eput-être qu'ils ont d'autres choses à faire. Ce qu'on veut faire, tout le monde est au courant et je crois que tout le monde est d'accord. Même si la personne est chef, prenez, il y en avait un qui nous a parlé au début, et il disait ceci. On n'a pas assez de matériel, on n'a pas de matériel et c'est pour cela qu'on nous dit: Vous ne possédez pas de livres, vous n'avez rien pour écrire. Et c'est ce que les Blancs doivent dire, ça doit être pour cela que le chef a fait cette remarque. Peut-être qu'il avait entendu cela. Et aujourd'hui, on dirait qu'on commence pour que cela fonctionne, que cela fonctionne toujours, pour informer le Conseil de Bande, on ne va pas les oublier. Peut-être qu'ils vont dire qu'ils sont d'accord. Peut-être que le Conseil de Bande de Sept-Iles va dire: cela ne me dérange pas. Si le Conseil de Bande aurait voulu nous en empêcher, il l'aurait fait. Il aurait dit: Je ne veux pas que vous alliez à Bersimis. Mais ça ... Mais je crois que le chef et les conseillers sont au courant de cette présente réunion. Mais il n'y a pas de raison pour qu'il puisse dire: Je ne veux pas que vous protégiez notre langue. Car c'est un travail très difficile des leurs qui est d'administrer la réserve, les droits des terres et des rivières, etc. Je crois qu'il n'y a qu'une seule chose qui est importante et je crois que c'est cette chose-là qui leur serait une aide comme ce que j'ai dit tout à l'heure quand une personne perd sa langue, elle perd son bien qui lui restait et qui était le plus important. Il a tout perdu. Et si on dit au chef: on va essayer de défendre notre langue, on va essayer de protéger notre culture, je ne pense pas que le chef ... je ne veux pas dire ici de l'oublier, il faut qu'on fasse ce travail, sortez d'ici les chefs qui sont présents, on ne veut pas vous voir ici, ce n'est pas ça, mais bien pour travailler avec eux, mais c'est de sortir un peu de là pour que ça ne s'arrête pas là si jamais il y a un autre Conseil qui veut sortir du C.A.M., pour que ce travail soit à part. Et je crois qu'il faut, je ne dis pas que c'est un droit, mais j'aimerais qu'on s'informe si on le peut, ou de consulter les chefs des Conseils de Bandes, et après on pourra travailler. Mais je ne sais pas comment on

pourrait commencer ce travail pour les six prochains mois. Est-ce qu'on va aller voir tous les chefs, est-ce qu'on va aller voir tous les comités d'amérindianisation? Comment allons-nous procéder à ce travail? Je suis très content que Laurette en ait parlé. S'il pourrait y avoir une autre personne pour un débat, car on a dit, s'il n'y a pas de débat, le travail va avancer, et on se comprend mieux.

Noella Mckenzie: Depuis que nous sommes ensemble, ce que moi je remarque depuis que nous sommes ensemble, les professeurs, nous qui enseignons les enfants, je suis très contente et j'avais pensé à plusieurs choses en arrière au début de la présence d'un professeur en langue montagnaise. J'espérais qu'il y ait une rencontre pour se comprendre et pour suivre la culture, c'est ce que j'espérais. Et ceux qui sont ici présentement, je les ai déjà rencontrés aux cours d'été. Et je suis très contente aujourd'hui de voir cette réunion. Et je suis contente aussi qu'on protège l'enfant dans le futur, de défendre la culture de nos enfants, la culture indienne. Et chez nous, en regardant bien, on dirait qu'on commence à protéger la culture indienne, car il y a plusieurs façons de protéger la culture indienne à notre réserve. Nous avons des chanteurs qui chantent des chansons indiennes, des professeurs pour la couture et le laçage des raquettes, aussi il y a le travail dans le bois, et c'est ce qui m'a frappé le plus, de voir les enfants de dix-huit à vingt ans, monter dans le bois. C'est un couple qui emmène ces enfants. Ils s'en vont à l'automne pour trois mois, et à leur arrivée c'est leur langage qui m'impressionne. Moi je n'ai pas vécu ça, mais à leur arrivée, leur façon de parler, quand ils parlent des choses dans le bois, quand ils nomment des choses, je me suis dit, on voit vraiment leur travail. Et ce n'est qu'un essai, et on ne sait pas ce qu'il va donner. Mais j'ai cru bon ce qu'ils faisaient, en protégeant la langue montagnaise. Car je ne connais pas le vocabulaire du bois. Et je suis très fière de voir le vouloir de protéger la culture et la langue indienne. Et je souhaite que tous et chacun des professeurs de bien réfléchir à tout ça, qu'on ne soit pas gêné et qu'on s'entraide, ce n'est pas ... ce que nous faisons présentement, ce n'est qu'un début

et ce sera un grand projet. En y réfléchissant, cela va se réaliser quand on y croit vraiment dans son coeur. Et de ne pas trop tenir compte de l'argent, une personne qui a confiance, ne se sert pas de l'argent, elle ira jusqu'à la fin pour protéger le projet qu'on veut partir aujourd'hui. Ce sera tout.

Lisanne : C'est frappant ce que Noella vient de dire. Pour venir à la demande de Daniel: Qu'est-ce qu'on devrait faire pour les six prochains mois pour poursuivre ce travail que nous effectuons présentement? Je réfléchis à tout cela, depuis que i nous sommes ici, je réfléchis à tout ce qui se passe ici depuis que nous sommes ensemble car il y aura un film sur tout ce qui s'est passé, qu'on pourra les emporter. Et je pensais qu'on devrait continuer à réfléchir même s'ils n'en vont et pour mois aussi quand je m'en irai, car je suis seule là où je suis, mais quand même je viens parfois faire un tour ici où sont mes parents. Ils pourront diffuser ces films, et donner, disons trois mois pour donner leurs opinions là-dessus. Est-ce qu'ils sont d'accord avec ça ou pour que ce travail se poursuive, ou après six mois de dire quoi faire, peut-être pour se rencontrer, je ne sais pas, il y a plusieurs façons de communiquer, soit par la radio, n'importe comment pourvu qu'on soit informé, pour nous informer de leurs opinions. Est-ce qu'ils sont d'accord ou non? Pour savoir ce que l'on doit faire. Car c'est un grand projet qu'on veut partir, aussi ce que j'ai remarqué hier, j'ai admiré les enfants de Sept-Iles danser, je n'aurais jamais pensé à ça, pourtant j'ai déjà monté dans le bois, on m'a emmené dans le bois et aussi à la mer. Je n'aurais jamais pensé à ça de faire ce qu'ils ont fait eux. Aussi j'ai admiré les enfants de la primaire danser, j'ai déjà enseigné à ces enfants il y a deux ans. Ca me faisait quelque chose de les voir, que j'aimerais les enseigner. Je me dis en moi-même, eux autres aussi déjà ils conservent leur culture indienne, ce qu'on leur a enseigné. C'est déjà quelque chose de grand en regardant seulement ce que nous avons vu hier. Et encore le garçon qui a chanté, il a chanté une très belle chanson. C'est de son coeur, en tout cas c'était profond je pourrais dire, je suis pourtant professeur en langue indienne et je ne peux dire ce mot "profond" en indien. Et je serais très fière que cela se pour-

suive pour savoir ce qu'on pense de tout cela, et non de dire ou de ne pas informer ce qui a été organisé à une réserve, mais qu'il y ait information de leurs opinions. C'est tout.

Léonard Paul: Je crois qu'il faut que ce soit ainsi qu'on se mette d'accord pour discuter du prochain déroulement. Est-ce qu'on va se rencontrer prochainement, ou même vous allez recevoir un document de cette réunion, tout y sera transcrit et on vous enverra le document, et même les films. Et vous pourrez en discuter. Mais nous autres, il faudra qu'on sache, c'est vrai, on ne fait que commencer. Peut-être à la prochaine réunion, on avancera un peu plus. Peut-être certains diront: On est déjà prêt. La raison de cette réunion, c'est de partir quelque chose pour y réfléchir. On ne fera pas de votes ici, ou de lever la main pour dire: Je suis d'accord pour ça. C'est vrai que c'est toujours comme ça à une réunion. Mais je crois, en tout cas, j'aimerais qu'on continue à réfléchir, ce qui va se passer, comment allons-nous s'entraider. C'est ce que je veux savoir maintenant car vous y pensez déjà prenez Lisanne, elle en parle déjà, elle dit qu'elle serait contente elle aussi qu'on se rencontre encore dans six mois, pour en rediscuter pour qu'on soit plus informé, on pourrait dire qu'on ne fait que se pratiquer en étant ici, depuis que nous sommes ici, deux journées et demi. Est-ce qu'il y a une autre personne qui veut prendre parole. Jean-Charles Pietasho.

Jean-Charles Pietasho: Je suis très content de prendre la parole, j'ai attendu longtemps mais j'ai laissé la parole aux professeurs d'abord. Ce que je veux dire, ça ne sera pas tellement long. La raison pourquoi je suis ici, je suis ce travail de près, et ça fait longtemps que je suis là-dedans, j'ai suivi de près, car moi aussi je travaille pour l'éducation. Je suis déjà venu à Bersimis, c'était la même chose que celle-ci et je crois que Marcelline est au courant. La réunion se tenait à l'école, je suis de près ce sujet et j'ai confiance de ce travail. Mais la réunion s'est mal déroulée, moi je pense parce qu'il y a trop de politique. Et je crois qu'à mon retour chez nous, je vais y être,

car je veux aider les personnes qui travaillent dans l'éducation. Quand je m'en irai, je suis certain que l'information sera diffusée. Et les personnes venant de Mingan et qui travaillent pour l'éducation, je vais les assister. Et je crois le plus important sera de bien informer les gens. Je crois que poursuivre ce sujet et le plus important sera ce que nous donnerons comme information. J'ai discuté d'un sujet hier avec Léonard, on s'est pas compris tout de suite. Après de longues discussions, on a fini par se comprendre. Et je pense que ça doit être plus difficile de parler à plusieurs Indiens, nous autres, on est trois cent, et il nous faudra leur informer, leur parler de cette réunion. Je crois que c'est de cette façon que se poursuivra ce travail et peut-être que c'est cette erreur que nous avions commis la dernière fois quand on est venu ici à une réunion, de ne pas informer la population. Il y avait plusieurs rencontres à Sept-Iles et j'ai beaucoup aimé la discussion et je vais être très fier de ce que nous verrons plus tard en parlant de la langue, de parler notre langue. Le pourquoi je suis venu, j'ai des enfants moi aussi et je connais l'enseignement des Blancs. Je voulais terminer mes études, mais je me suis rendu jusqu'en douzième année. Et je me suis mis à réfléchir, je voulais retourner à la maison, qu'est-ce que je vais faire là-bas. Je me suis instruit le plus que j'ai pu. Et j'ai vu les autres amis qui ont été jusqu'en onzième année. Et ils sont revenus à Mingan , qu'est-ce qu'il les attend là-bas, rien du tout. Rien n'est prêt pour continuer. Et je crois que c'est plus difficile pour nous autres, et je crois que c'est la même chose dans les quatre réserves. Il est difficile pour nous de sortir, pour poursuivre nos études en dehors. Si on me demandait aujourd'hui, et peut-être qu'eux aussi pensent la même chose, que je suive un cours dans le bois, j'accepterais. J'ai déjà manqué un cours d'un an en 1960. C'est mon grand-père qui était professeur. Et c'est ce que j'ai toujours dit que c'est cela qui m'intéresse le plus. Et tout à l'heure quand j'ai parlé des autres jeunes, ils n'ont rien à faire, ils ne font que prendre de la bière et de la mari. Personne ne les a vus continuer leurs études ou passer au marché du travail. C'est pour cela qu'aujourd'hui, je m'intéresse aux enfants, à mes enfants,

et je crois qu'à Mingan le travail commence tranquillement. Et on le sait, on a de la misère, on n'est pas assez nombreux pour prendre tous les projets. Et je crois que certains ont pensé ceci: qu'est-ce qu'il fait ici celui-là, il a terminé ses études, il n'est pas supposé d'être ici. Mais je suis revenu, car mes enfants, eux, ils vont y demeurer. Et je ne veux pas me prendre pour un autre, moi aussi je suis content d'être chez moi parfois, pour que les Indiens soient bien traités, c'est ce que je veux. Et j'ai bien aimé les paroles de Noella tout à l'heure quand elle a parlé de la politique, ce n'est pas toujours bon d'en parler. Pour les chansons, elles viennent surtout de Sept-Iles et elles sont très belles, et je crois que c'est ce que nous pensons nous aussi. Et les chanteurs, ça on le sait, on les prend de La Romaine, et ils ont encore le même habillement qu'autrefois. La politique mène tellement de troubles dans un travail. C'est ce qui nous a nui quand nous sommes venus ici à Bersimis et aussi à Sept-Iles. C'est ce que tout le monde faisait, on en discutait comme nous le faisons présentement. ON ne pouvait pas avancer. Et je crois le plus important quand nous nous en irons, quand tout le monde s'en ira chez lui, ce sera de faire circuler l'information. Pour ma part, j'aurai un travail à exécuter en arrivant chez nous. Les professeurs et les autres qui travaillent dans le domaine de l'éducation, je crois qu'ils vont travailler très fort sur ce sujet et je vais les aider. Peut-être qu'une réunion des quatre réserves aura lieu à Natashquan, et au prochain colloque, nous pourrons vous informer du déroulement. Et je suis content d'avoir pris connaissance du document. C'est William qui me l'a montré. Je crois que c'est la vérité et qu'il faudra travailler là-dessus. C'est tout, je vous remercie.

Léonard Paul: Est-ce qu'il y a une autre personne qui veut prendre parole? D'après le discours des personnes qui ont pris parole, je crois qu'il faudra se rencontrer encore prochainement. Ce n'est qu'un début ce que nous faisons, je pourrais dire que ce n'est qu'une pratique. Mais avant de terminer ce colloque, il faudra donner la date du prochain colloque. Quand on s'en ira, il n'y aura rien. Il faudra savoir la

date du prochain colloque. Et je crois que c'est très bon que de se réunir dans une réserve. J'ai déjà mentionné ceci hier. Je crois que c'est un meilleur moyen pour se connaître. Car on ne s'est jamais rencontré, n'est-ce pas, il y en a que c'est la première fois dont je les vois, les personnes travaillant à l'éducation. C'est très bon de se réunir dans une réserve. C'est par ce moyen que nous nous connaissons. Et je crois qu'il faut se connaitre un peu plus pour pouvoir travailler ensemble. Et je crois qu'il faut avant la fin de ce colloque donner la date de la prochaine rencontre. Dans quelle réserve on se réunira. Est-ce qu'il y a une personne qui veut proposer l'endroit pour la prochaine rencontre?

Ann Kapesh: ... moi j'ai confiance. Et il me semble que ce n'est pas très difficile, il me semble, pour moi, que vous en discutez pour rien, peut-être parce que je ne suis pas dans l'enseignement que je pense de même. Depuis que nous sommes ici, ce sont des personnes plus jeunes qui sont là et elles disent toutes la même chose. Mais qu'est-ce qu'on attend. Toutes ces personnes que j'ai entendues et même là-bas chez nous, car je les écoute parfois parler, elles disent toutes la même chose. Et je me demande, peut-être que c'est dans votre milieu qu'il y a quelque chose dont vous ne pouvez régler pour pouvoir continuer votre travail, ou celles de l'administration. Et moi je pense comme si elles étaient déjà prêtes et comme si on les dérangeait. C'est ce que moi je vois. Mais c'est vrai qu'il y a une chose, moi je ne peux pas dire: Moi, je suis d'accord pour ça, je veux ainsi.

Léonard Paul: C'est très juste ce que tu dis là. On sait que depuis que nous sommes en réunion, et à la prochaine, disons à Sept-Iles, peut-être que vous aurez un sujet à discuter. Et aussi les autres réserves, j'aimerais qu'à la prochaine réurion que vous apportiez un rapport de tout ce que vous avez eu comme opinion, car c'est bon parfois d'attendre un petit peu, ainsi on peut revoir tout ce qui a été discuté. Et il pourrait y avoir une personne pour donner son opinion: Je crois que ce serait bon de discuter de ce sujet. Et là la prochaine réunion, on pourra, toutes les réserves, donner quelque chose, un sujet qu'une personne pourrait donner pour discussion. Je vais mainte-

nant donner la parole à Edmond Mallec.

Edmond Mallec: Je veux seulement vous parler des Indiens de la Basse Côte Nord, ce que je pense de la discussion, je suis content que nous ayions la chance, nous aussi, de donner, et je remercie Jean-Charles de son discours, nous, on vient de commencer de travailler pour nous autres dans nos réserves, et ce comité se nomme Association des Indiens de la Basse Côte Nord. Autrefois, c'est d'autres personnes qui travaillaient à notre place, d'autres personnes étaient engagées pour travailler à notre place, parfois ces personnes viennent de Bersimis, de Sept-Iles, et nous autres, on était oublié. Ce n'est pas parce qu'il n'y avait personne pour travailler, mais on ne pouvait pas lui donner cette responsabilité. Moi je dis que quand une personne reçoit de la responsabilité, on est supposé de lui aider. Seule, elle ne pourra jamais avancer. C'est pour cela que nous avons formé une Association des Indiens de la Basse Côte Nord. On veut garder tous nos étudiants, on ne veut pas les perdre, pour qu'ils ne flânent pas, comme ce que vient de dire Jean-Charles. On veut les garder pour qu'ils travaillent pour que tout le monde ait le goût de travailler. Car ça arrive que quelqu'un n'est pas apte à tout faire. Il y a une personne pour s'occuper de l'éducation, et une autre de la Santé, une personne dans çahque domaine. Nous sommes à la recherche des personnes qui sont aptes à un travail, celles qui ont le goût de travailler, pour que personne ne soit oubliée. Comme je vous ai dit hier, je suis nommé coordonnateur et mon travail est d'aider notre population de la Basse Côte Nord. Et j'ai commencé par établir des programmes. On fera une réunion les 29 et 30 de ce mois, on est à la recherche des personnes-ressources dans notre population, que le Conseil el croit capable de travailler, et pourtant il y a une personne pour donner de la formation, mais elle ne fait rien. Et c'est ça, on veut qu'il prenne goût à travailler. Et on veut leur donner de la responsabilité pour accomplir leurs tâches. Car autrefois, chaque réserve travaillait pour elle-même, car sur la Basse Côte Nord, il n'y a que des petites

réserves. La Romaine serait la plus grande réserve. Quant à Natashquan, c'est une petite place, aussi Mingan, et St-Augustin. A St-Augustin, il n'y a pas tellement de, c'est-à-dire qu'ils commencent à travailler. Et on veut les aider pour qu'eux aussi aient des responsabilités, pour qu'ils travaillent pour leur population. Quand on avait discuté, Jean-Charles et moi et la décision prise par le Conseil puisqu'on est accepté du Conseil Attikamek-Montagnais, on avait discuté de travailler pour nos réserves respectives. Et si nous prenons position de ce projet et une proposition a été passée au C.A.M. et ça s'appellerait ceci: Inter-bande. On s'en servirait de cet inter-bande quand on voudra partir un projet et qu'on n'aurait pas de personnes-ressources, avec cet inter-bande, on pourrait chercher de l'aide à une autre réserve pour qu'on nous aide à faire partir ce projet, comme par exemple, disons on veut faire une prise en charge, ce que nous visons quand on fait une prise en charge, ça concerne les quatre réserves, à chaque fois que nous prenons une décision, les quatre réserves sont touchées et par ce fait on sera plus fort. Et je crois que c'est puissant et on le voit très bien au Ministère des Affaires Indiennes le travail qu'on veut entreprendre. C'est ce que moi je vise et aussi mes amis. Car on dit et c'est ce qu'on nous disait des fois: Ah! vous autres, vous êtes très bien là où vous êtes et on vous traite comme les Indiens de Bersimis et de Sept-Iles. Et comme travail à exécuter, c'est de voir le chef voyageait, c'est tout, parfois c'est le chef de Bersimis, je ne sais pas, peut-être qu'il est venu une fois. Et on veut montrer à notre population, et aussi on veut que ce soit fort là où il y a intégration de ce projet, pour que notre pensée soit entendue. Car on touche, on est presque 2,000 indiens, disons presque la superficie de la réserve de Bersimis. On voulait que l'on soit entendu. Comme dans les organisations, c'est vrai qu'on ne veut pas qu'on soit oublié, prenez comme cette réunion ici à Bersimis. Par exemple, vous deviez avoir entendu parler, on ne voulait pas que ça se sache quand on se réunissait. Ah! la Basse Côte Nord, on nous oublie toujours. Maintenant on ne veut plus être oublié. Si on nous

oublie, on va parler. Car si on nous oublie, on oublie les quatre réserves. Peut-être que vous me comprenez. Ce que je veux dire, nous aussi on veut se réunir, et on veut être là où il y a du monde. Et ce que nous voulons, c'est de réunir notre population pour travailler ensemble. Et il y en a, et on commence à discuter. Il y a une personne de responsable pour chaque réserve. Mais il y a un représentant local en éducation, en santé, tout le travail touché par le Conseil. Et dans le regroupement, il y a un représentant comme aujourd'hui, il y a une réunion et il y aura un délégué lequel on lui a donné le mandat pour assister à des réunions concernant l'éducation, c'est cette personne qui assistera à des réunions. Comme ce que j'ai dit tout à l'heure, en éducation, il ya Alice, William et moi, c'est eux qui ont la responsabilité de l'éducation. Et il y en a d'autres, on a commencé à nommer des délégués. Et on m'a nommé pour que je regarde tout ça pour aider ma population, pour que j'établisse tous les programmes. Mais j'ai dit, on en a discuté avec le chef, Jean-Charles et moi, et je leur ai dit que je ne pouvais m'occuper de tout ça, comme un spécialiste, je connais un peu l'éducation, mais pas tout, et aussi on m'a proposé d'être responsable d'un autre domaine, mais je ne peux pas tout faire... il faut que j'ai des employés pour s'occupaient de ça. Je sais que Jean-Charles, William, Alice, ils ont travaillé là-dedans, il y a déjà quelques années. On leur a donné des responsabilité, et les décisions qu'ils prendront, ils auront acquis le pouvoir, et on ne pourra pas retourner en arrière, les décisions qu'ils prennent, c'est leur responsabilités et c'est ce que le chef a décidé. On veut s'accorder dans les quatre réserves. C'est tout ce que je voulais en parler. Peut-être que vous comprenez ce que je veux dire. Et je remercie Laurette de ses paroles, je voulais en parler un peu, mais je ne resterai pas là-dedans, mais peut-être que vous avez compris ce que Laurette a voulu dire. C'est tout, je vous remercie à vous tous.

Léonard Paul: C'est très intéressant ce que Edmond vient de dire. Je crois que ce qu'on veut entreprendre, ce serait bon que les réserves

soient fortes elles aussi. On ne tombera pas comme autrefois, que le gouvernement mal traite une réserve. Je crois que c'est préférable que chaque réserve soit forte. Et je pense que ce serait bien le temps de voir d'une autre façon, et aussi à nos réunions, dans la discussion d'un sujet, que tout le monde pense la même chose, c'est notre langue, comme ce que vient de dire Edmond, c'est nous qui prenons la parole pour ne pas forcer quelqu'un comme il y a quelques années en arrière. Autrefois, il y avait une entente trop vite, les Indiens ne faisaient que lever la main et voilà c'est arrangé. Et je pense qu'il faut absolument bien étudier la situation avant d'entreprendre un travail, et je crois que le plus important est que chaque réserve soit forte. Je pense que ce ne serait pas bon que certaines réserves travaillent de leur côté. Ce qu'on veut faire, c'est très important ce que Edmond vient de dire, il faut d'abord que toutes les réserves s'accordent.

Je vais maintenant donner la parole à William. Tout de suite après, Anukuesh, Philomène, et Alice. Ils ont demandé la parole.

William : Nous sommes très heureux d'être venus ici à Bersimis. Car je sais qu'on est intéressé par l'éducation. Je remercie toutes les réserves d'être venues. Quant à la proposition de Léonard: Où ce serait préférable de commencer l'éducation. Doris quand elle a dit que seulement les professeurs devraient être là-dedans, je suis d'accord avec elle. Et je crois qu'on pourrait former un comité provisoire maintenant. Car le comité provisoire c'est très robuste pour poursuivre le travail. Quant au prochain colloque, s'il se tient à une des réserves, je vais être d'accord. Et le comité provisoire, son rôle serait ...

Jean-Charles Pietasho: ... Je veux dire ici pour savoir où nous en sommes et à qui s'adresser pour la prochaine rencontre. C'est ce

qu'il veut dire en parlant du comité provisoire. Car mais qu'on s'en aille, on ne se reverra pas tout de suite. Peut-être qu'il y aura une personne dans chaque réserve, peut-être qu'une personne sera nommée dans un comité d'amérindianisation, pour que le travail se poursuive, et pour savoir aussi où nous en sommes, quand cette réunion sera levée et s'il y a lieu de se rencontrer, ou de discuter de l'endroit de la prochaine rencontre. Et je sais que rendu à Mingan, on mettra sur pied ce travail et on va essayer nous autres aussi dans notre réserve de nommer une personne qui aura comme tâche de suivre de près ce projet. Je pense que c'est ce que William a voulu dire.

Léonard Paul: Anukuesh.

Philomène Rock: On veut tellement insister depuis que nous sommes ici en réunion, depusi que nous discutons, de travailler ensemble. Et je crois qu'il faut d'abord bien y réfléchir, et si nous pensons ensemble, si nous pensons d'avoir une même écriture, et c'est ainsi qu'on verra ce travail avancer. Présentement, on dit comment en discuter, comment procéder pour pouvoir travailler ensemble. Et moi je pense que si tout le monde est d'accord d'avoir une même écriture, après l'on pourra produire des livres, et l'on pourra les publier. Je n'ai que cette pensée-là en tête et si l'on ne peut pas, ce sera pour cela que le travail ne sera pas avancé, mais si on se met d'accord pour avoir une même écriture, je crois que plus tard, on aura du travail à faire et l'éducation fonctionnera bien. C'est ce que j'ai voulu vous en parler. C'est ce que j'ai compris à cette réunion, c'est ce que je vois, quant à vous, je ne sais pas ce que vous en pensez.

Léonard Paul: Alice.

Alice _____: ... tout le monde a donné son opinion de chaque réserve, je pensais la même chose que William enparlant de former un comité provisoire, qu'il y ait une personne de chaque réserve et cette personne serait un professeur de langue qui serait dans ce comité.

Et je vous propose qu'on fasse le tour de table, car on ne fait que tourner sur un même sujet. Alors, je propose qu'on fasse un tour de table en se posant une question: Est-ce que nous allons former un comité et quand devrions-nous nous rencontrer, et quelle personne serait nommée dans ce comité provisoire. C'est tout ce que j'avais à vous dire.

Léonard Paul: Il faut absolument que tout le monde parle, n'est-ce pas? Tout le monde, comme vient de dire Alice, que tout le monde prenne parole pour discuter de ce comité d'abord. Pour que ce soit prêt pour la prochaine réunion. Tout le monde devra d'abord donner son opinion. Je vais laissé la parole à Evangéline Canapé.

Evangéline Canapé: Je crois aussi qu'il faut parler de la Commission linguistique aujourd'hui, pour y penser sérieusement à ça, car c'est très bon ce que Daniel a dit. QUand on voulait discuter d'avoir une même écriture, il faut absolument qu'il y ait cette commission. Et si on ne le veut pas, on va continuer à avoir une écriture différente des réserves, chacun aura son écriture à lui. Après qu'on aura mis sur pied ce comité linguistique, alors ces personnes pourront se rencontrer, les personnes qui seront nommées et leur travail sera seulement de s'occuper que de l'écriture. Et moi je pense, je serais très contente qu'on en discute et je crois que Daniel aura l'obligation de nous en parler comment cela fonctionnerait, comment devrions-nous procéder pour mettre sur pied cette commission. C'est tout ce que j'avais à dire.

Marcelline Canapé: C'est très difficile pour une personne de dire: voilà ce que nous pensons nous autres, c'est d'accord, on va mettre sur pied cette commission. Je pense que ce serait préférable de nommer une personne, que chaque réserve nomme une personne. Et quand ils reviendront, ils en reparleront. Et on nommera une personne pour la cueillette des noms. Si on fait cela maintenant, il se fait déjà

tard, car je pense qu'il y a des personnes qui veulent s'en aller de bonne heure, c'est très intéressant ce que vient de dire Evangéline pour étudier la situation. Pour nommer quelqu'un, je crois que chaque réserve pourra le faire, et on nommera une personne pour qu'elle puisse faire la cueillette des noms. Et ce sera cette personne qui sera la plus importante, car il lui faudra circuler de l'information. Qu'il y ait une personne dans chaque réserve. Et à la prochaine rencontre, ce sera au tour de former un comité provisoire. Pour faire cela maintenant, ce sera très difficile, et aussi je crois qu'il en manque beaucoup.

Evangéline Canapé: Mais par exemple Marcelline, les personnes qui sont présentes, je pourrais dire que ce ne sont que des professeurs. Et c'est ce que je vise, moi, c'est qu'il y ait que des professeurs. Je ne sais pas ce que les autres en pensent.

Marcelline Canapé: Je m'excuse. Je parle ici du comité pour se rencontrer. Je veux dire la même chose que toi, que tu voulais entendre parler du sujet avec Daniel, je suis d'accord avec ça, cela je le pense la même chose, mais pour nommer une personne, celle qui donnera de l'information au sujet de la prochaine rencontre, c'est de cette personne que je parle, de nommer cette personne. Je crois que c'est une perte de temps que de discuter de la nomination d'une personne pour donner de l'information au sujet de la prochaine rencontre. Et dans chaque réserve, on pourra nommer une personne pour représenter sa réserve, quel professeur qui sera représentant, car il n'y a pas qu'un professeur dans chacune des réserves. Et je pense que ce ne sera pas bon d'envoyer plusieurs personnes, une personne par réserve, cela suffit.

Evangéline Canapé: Ou ce que Alice vient de proposer, je crois que c'est une bonne idée. De faire le tour de table, pour que tout le monde dise son opinion. Et si une personne pense ceci: on va le faire tout de suite, eh! bien, on le fera. Et si on n'est pas prêt pour commencer, eh! bien, on attendra.

Doris Vollant: Léonard. Vous voulez savoir ce qu'on pense de la formation d'un comité?

Léonard Paul: Oui.

Doris Vollant: Moi je pense que ce serait mieux que chaque réserve nomme une personne pour leur représenter, et d'informer les autres réserves. Par exemple, après avoir nommé la personne qui représentera la réserve, de faire circuler l'information. Comme Bersimis, la personne que vous avez choisie, de nous le dire à Sept-Iles, le nom de la personne, si jamais on veut communiquer avec vous, pour savoir qui contacter, ou s'il y a une information ou une question. Et pour l'endroit, j'aimerais bien ça, moi, que ce serait à une réserve de la Basse Côte Nord. Car la rencontre a déjà eu lieu à Sept-Iles, et ici. Je serais d'accord qu'on le fasse sur la Basse Côte Nord. C'est tout.

Léonard Paul: Au tour de Natashquan.

_____: Former un comité et au moins savoir le nom de la personne choisie. Et pour la place, je serais d'accord pour Mingan. Ce serait proche pour les personnes venant de très longues distances. Quant à nous, on n'est pas plusieurs venant de la Basse Côte Nord. Aussi, ils pourraient se servir d'auto. C'est tout.

Léonard Paul: La Romaine.

_____: Moi aussi, je serais d'accord pour Mingan. Car c'est très difficile pour nous qui sommes sur la Basse Côte Nord de voyager. Aussi, quand on veut prendre l'avion de La Romaine, on le manque parfois. C'est à cause de cela que bien des personnes ne peuvent participer à des réunions. Des fois, il fait demi-tour, disons à Sept-Iles, et souvent il revient à La Romaine, car il ne peut se rendre où il a été convoqué. Si la réunion a lieu à Mingan, je suis d'accord.

Léonard Paul: St-Augustin.

_____: Ce que les gens de St-Augustin pensent: ils disent être d'accord que la réunion se tienne à Mingan. Et qu'il y ait une personne qui voudrait bien assister à des réunions.

Léonard Paul: Céline.

Céline Bellefleur: ... moi aussi, je serais d'accord pour le comité provisoire, et que dans chaque réserve, qu'une personne soit nommée pour choisir un sujet pour la prochaine rencontre. Aussi quand je rencontrerai une personne, que ce soit cette personne à informer les gens, que son rôle soit comme agent de liaison. Aussi, je suis d'accord que la prochaine rencontre ait lieu à Mingan.

Léonard Paul: Laurette.

Laurette Grégoire: Quand vous avez parlé de comité provisoire et de la réserve, moi aussi je suis d'accord, car s'il y a une personne nommée, on ne fera pas de recherche inutile, on va avoir le nom de la personne choisie, quand Bersimis ou Sept-Iles voudra des informations, même ceux de Meingan, et les autres. réserves. Et je répète, les personnes qui sont supposées d'être choisies pour le sujet de l'écriture montagnaise, ce sont les professeurs, car chez nous il y a Doris qui travaille là-dessus, il faut que ce soit elle qui soit là-dedans, c'est son travail et elle connait son travail. Et je suis d'accord qu'on se rencontre à Mingan. Justement je voulais m'y rendre. Je vous remercie.

Noella Mckenzie: Moi aussi, je suis d'accord pour former un comité provisoire et aussi la prochaine réunion à Mingan. En allant là-bas par exemple, il nous faudra de les aider, leur venir en aide pour la prochaine rencontre. Et je crois qu'eux aussi, en seraient contents.

Comme le travail, que tout le monde fasse son possible. Je suis d'accord pour la prochaine rencontre à Mingan.

Léonard Paul: Lisanne.

Lisanne : Moi aussi, je suis d'accord pour la formation d'un comité provisoire. Aussi, je suis d'accord de l'endroit choisi: Mingan. Quelque soit l'endroit, je serai d'accord. Avec un comité, ce que nous faisons présentement, il y aura une suite. Les liens vont être très forts, car on aura toujours quelque chose sur laquelle on pourra s'appuyer pour continuer les rencontres.

Léonard Paul: Pointe-Bleue.

_____: Je suis d'accord pour la prochaine réunion à Mingan. Je vais donner un peu mon opinion. Je suis très contente d'être venue, je vois qu'on a un gros travail à entreprendre à Pointe Bleue. Car on a presque perdu notre langue. Le comité dont Evangéline vient de mentionner, je pourrais donner mon nom s'il y avait quelque chose à faire. Pour le comité provisoire, on va choisir une personne à Pointe Bleue. C'est tout, je vous remercie beaucoup. Je salue tout le monde, car je dois m'en aller. Nous avons un autobus à prendre à une heure. Aurevoir!

Léonard Paul: Maurice.

Maurice Vollant: Pour ma part, je suis d'accord pourvu que la réunion se fasse dans une réserve, à n'importe quelle réserve. Et que ça ne soit pas trop loin, comme à Mingan, c'est une place idéale. Quant à la formation d'un comité dont il travaillera pour la prochaine réunion, je suis très content des ententes prises. Et je remercie beaucoup ceux qui nous ont convoqués. C'est tout.

Léonard Paul: Jean-Charles.

Jean-Charles Pietasho: Moi aussi je suis très content qu'on ait choisi Mingan pour la prochaine rencontre. Il nous faudra travailler là-dessus. Cela n'a pas été bien compris quand j'ai parl`du comité, car c'est la langue des Blancs, c'est peut-être pour cela qu'on ne s'est pas compris. J'ai voulu dire par là qu'il y ait quelqu'un pour faire circuler l'information, et un dans chaque réserve, comme Marcelline l'a demandé tout à l'heure. C'est peut-être pour cela qu'on ne se comprend pas quand on utilise les mots des blancs. C'est tout.

Léonard Paul: Je pense que tout le monde est d'accord de la prochaine réunion à Mingan. Et bien sûr, ce que Céline a mentionné tout à l'heure ... Pardon! j'ai oublié Bersimis de leur demander leurs opinions.

Marcelline Canapé: Nous autres, on n'est pas peiné qu'il y ait une rencontre ailleurs. On en serait très heureux que se soit fait ailleurs pour que les Indiens voient eux aussi, ce qui se passe dans les autres réserves. Mais j'aimerais que l'on fasse à des journées où il n'y a pas d'école, ainsi on pourra travailler tranquillement, car plusieurs professeurs sont convoqués, comme supposons à la fin de mois de juin, à la fermeture de l'école. Car présentement on fait tout à la vitesse, car plusieurs sont obligés de s'en aller, ils travaillent demain. Pour qu'ils aient au moins le temps de s'y rendre à la réunion, et pour ne pas se presser de s'en aller. Prenez aujourd'hui, on aurait pu continuer mais on le fait à la vitesse, ceux qui travaillent sont obligés de s'en aller. C'est tout ce que j'avais à dire.

Léonard Paul: Comme vous autres, c'est peut-être Jean-Charles qui va s'en occuper. Ce sera à lui, comme vient de mentionner Céline, c'est avec lui qu'on contactera ... car c'est dans leur réserve qu'il y aura la prochaine réunion, n'est-ce pas Jean-Charles, es-tu d'accord? Ce sera peut-être toi, ou un de tes amis. Aussi chaque réserve nommera une personne pour le comité provisoire. Chaque réserve nommera une personne. C'est tout, on a terminé tout ce qu'on voulait savoir.

Maintenant, je vais donner la parole à Daniel, c'est Evangéline qui a demandé qu'on discute de ce sujet.

Edmond Mallec: Je voulais seulement vous dire, quand vous avez proposé Mingan, dans le mois de juillet peut-être juste le moment de la pêche, on aurait pu manger du poisson, si vous êtes d'accord. Il s'agit de trouver ...Avant les cours d'été. C'est vous qui le savez. C'est à quelle date les cours d'été? Peut-être après la St-Jean Baptiste. Choississez la date. Sur semaine ou les fins de semaine.

_____: On ne pourra pas venir après la St-Jean-Baptiste, car il y aura une voyage organisé pour les étudiants jusqu'au 27 juin.

Edmond Mallec: Quand on parle du représentant, il y sera toujours, dans le comité provisoire. Qui sera dans le comité? C'est tout ce que j'avais à vous dire. C'est vous autres qui allez savoir les dates pour la prochaine réunion. Je ne dis pas que ce sera après la St-Jean-Baptiste, je ne fais que proposer.

Evangéline Canapé: Où sera le point de repaire, où allons-nous écrire? IL faudrait nommer une personne à qui l'on pourra écrire, comme par exemple pour donner la date de la réunion ...

Marcelline Canapé: ... ce serait mieux que ce soit eux à choisir, quels livres produire, quelle langue et l'endroit: ça on le sait. Et ce sera à eux autres de choisir quand ils auront décidé pour la production des livres. Mais nous qui sommes ici,le livre sera bloqué, qu'on ne passe pas par-dessus, je pense que ce serait à eux de travailler là-dessus. Comme Evangéline a dit tout à l'heure, s'ils ne savent pas trop quoi faire, ils savent à qui écrire, à Léonard, pour l'informer pour leur venir en aide, pour travailler là-dessus et de choisir l'endroit à cette fin.

Edmond Mallec: Quand on a choisi Mingan, j'ai tout de suite pensé qu'il nous faudrait de l'aide, car nous autres, on n'a encore jamais fait ce genre de travail comme vous le faites, Jean-Charles et moi. Et on le sait, il nous faut de l'aide.

Léonard Paul: ... il est presqu'une heure, mais une dernière fois, je vais donner la parole à Daniel et aussi à Antoine, c'est lui qui s'occupe du coucher et des repas ...

Daniel Vachon: Je vais essayer de faire ça vite car tout le monde est fatigué. Tout le monde doit avoir faim et en plus fatigué de la soirée d'hier. Je vais faire mon possible d'aller vite. Je vais parler un peu de ce que Evangéline a demandé ce qu'on devrait faire pour mettre sur pied la Commission de Langue, si on décide à la mettre sur pied. Ca ne sera pas court ce que je vais dire, il va falloir bien choisir des personnes qui connaissent bien la langue montagnaise comme les vieux, ou les moyens, les chasseurs, ceux qui connaissent ce domaine ... les personne qui travailleront là-dedans .. en regardant les nouveaux mots qui vont entrer, car les enfants inventent des mots comme chez les blancs... un enfant sort toujours un mot nouveau ... C'est un très long sujet. Quand j'ai parlé du document que j'ai laissé à Québec, il y a beaucoup de sujets là-dedans. Mais quand on parle de la Commission, elle est très importante et elle y restera pour toujours. Les personne qui y seront engagées, resteront là pour toujours, je pourrais dire jusqu'à leur mort. D'autres entreront à mesure. Et ça existe, on le sait et si vous regardez ce qu'on appelle la Commission, il n'y a que ce bureau, mais dans les générations il y en aura plusieurs qui quitteront ce bureau, on ne fait que changer, et on en fait entrer d'autres. C'est ce qu'on appelle une commission. Et on ne dit pas à quelqu'un: lui, il a l'air fin, on va l'engager. Il faut que ce soit nous à bien l'examiner, qu'on le comprenne très bien quand il parle le montagnais et regarder son âge avant son engagement. On sait que dans ce bureau en administration, c'est là quon trouve les étudiants, ceux qui ont bien suivi

leurs cours, comme présentement ce que nous faisons, ce sont des étudiants qui sont dans nos bureaux, mais il faudra toujours chercher de l'aide de la personne âgée. Mais les personnes âgées qui seront là, on va parfois leur dire: c'est assez toi, il ne s'aperçoit même pas qu'on l'a mis à la porte. Mais quand une personne est engagée dans une commission, elle y reste. Quand elle ne pourra plus accomplir son travail, elle sortira de cette commission, la même chose pour ses collègues. Et je ne sais combien d'employés elle est composée. Disons peut-être cinq, ou six, ou à la fois ... mais ici, il faudra sortir le budget. Aussi, à la mise sur pied de cette commission, à quel endroit elle sera érigée pour qu'il n'y ait pas de chicane, car on ne pourra pas mettre sur pied une commission pour chacune des réserves. Que ce soit sur la Basse Côte Nord, à Sept-Iles, à Bersimis, ou à Pointe Bleue, qu'il n'y ait pas de chicane à cause de cela, car on a besoin de cette commission. Mais comme j'ai dit tout à l'heure, on pourrait en discuter de plusieurs façons. Je crois que c'est pas mal tout pour l'instant et il faudrait y réfléchir là-dessus, car cette commission c'est pour toujours. C'est une commission très importante et aussi les mots qui rentreront. Mais pour chercher les outils pour commencer le travail, ce sera au comité provisoire. Mais si quelqu'un veut bien y pense jusqu'à temps de former le comité provisoire, cette personne peut y réfléchir et elle peut se renseigner s'il le veut sur la Commission. Des fois, cela ne dure pas longtemps, car il y a plusieurs sortes de Commission chez les Blancs. Des fois, on donne à une personne de prendre des renseignements, des informations, c'est ça une commission. Quant à la Commission de la Langue, c'est une commission qui n'a pas de fin. J'ai donné un peu de résumé ce que tu m'as demandé Evangéline, tu pourras en parler encore durant la réunion.

Actuellement, on ne sait pas si on va politiser ou non. Tantôt Léonard a dit: qu'on ne lèverait pas la main. On ne demandera à personne de lever la main. Et je ne sais pas comment arranger ça. Ce que je veux faire, ça s'appelle une motion. On veut savoir ce

que les gens ici présents, pensent du sujet de ces livres. Ce sont les films de Arthur Lamothe qu'il a fait. C'est celui qui charrie les affaires des hadicaps. C'est son livre. Ceux qui possèdent ces livres, tout est bien spécifié dans le livre. Ce sont des films qui ont été tournés sur la Côte Nord, de tous les montagnais. Je crois qu'il n'y a pas une réserve à part. Peut-être seulement ... et aux Escoumins, c'est à partir de Bersimis jusque sur la Basse Côte Nord, toutes les réserves. Ce livre est comme ceci mais peut-être que certains diront: c'est un Blanc qui l'a fait, c'est un Blanc qui a travaillé là-dessus, il faut que je dise exactement comment ce livre est fait. J'entend parfois dire, un Blanc qui a fait ceci, un Blanc qui a tourné le film, on dit qu'il fait telle chose ce que lui en pense. Mais je croi que ce livre, c'est un peu différent ce que Arthur Lamothe a fait. Les films que vous allez entendre, c'est vrai, on a déjà vu un hier, quand on est allé voir passer un film sur Jean-Baptiste Ashini, le film passé à la télévision, celui qui racontait la culture, comment on vivait dans le bois, de la survivance et de l'éducation des enfants. Mais ce n'est pas seulement Jean-Baptiste Ashini, il y en a d'autres vieux. Si vous regardez ceci ... est-ce qu'il n'y a qu'un livre blanc? ...

En hiver, ça s'appelle epukumnipanut. C'est tuer un caribou par un temps froid, un froid terrible dans le bois, au dépeçage de caribou ... et c'est avec Mathieu André... Et on ne parle que des vieux ici. Alors, vous ne faites que connectez ces films ici et vous les regardez. Voilà comment sont ces films, vou spouvez les écouter en langue montagnaise, ou en langue française, ou encore ces films sont simultanés, on les entend un peu ... Vous pouvez les écouter de trois sortes. Et ce que vous entendez en français, tout cela est traduit, et il y a des livres en français. Si quelqu'un achète ces films, on lui donne le livre. Comme ceux de Bersimis, il y en avait huit, ceux qui ont été diffusés sont des échantillons. Et Bersimis ont déjà acheté les huit films, et des livres allant avec, tout est en français. Ces livres en montagnais ne sont pas encore disponibles ...

C'est comme si tu regardais le cinéma, une personne peut le regarder chez lui. Même les professeurs peuvent l'utiliser dans les écoles. Aussi si on produit des livres ...

Léonard Paul: Maintenant, je vais céder la parole à Céline.

Céline Bellefleur: Depuis que je suis arrivée ici à Betsiamis, déjà trois jours que nous sommes en réunion, je vais m'en aller tantôt, mais on a discuté de plusieurs sujets, parfois il y avait des mots en indien très longs, mais le mot que j'emporterai est très court: MAMU (ensemble). Travaillons ensemble, pour qu'on écrive de la même façon ensemble. On ne parle pas de ... pour ne pas faire telle chose ensemble, mais c'est plus fort de dire ensemble pour être fort, pour mieux travailler sur la langue et la culture, c'est ce que j'aime d'entendre ce mot: MAMU, pour travailler ensemble. Je suis très contente de pouvoir remercier les Indiens de Betsiamis, de leur chaleureuse hospitalité, au nom de tous les Indiens de Sept-Iles, nous vous remercions d'avoir resté ensemble, d'avoir travaillé ensemble. C'est la première fois que ça arrive de parler de la langue, et j'espère qu'on travaillera ensemble encore longtemps, de penser ensemble à agrandir ...

Evangéline Canapé: ... On ne vous a donné qu'un aperçu et il y a encore un gros travail. Ce n'est qu'un aperçu de notre travail qu'on vous a donné. C'est ce que j'ai voulu vous dire.

Léonard Paul: Je pense qu'on va terminer ici, car il est déjà une heure. Je remercie beaucoup ceux qui sont venus, vous tous qui êtes venus. Moi j'étais très heureux de faire ce travail. Je remercie ceux qui m'ont aidé, Antoine Bacon, en passant il faudra aller le voir, il va s'installer ici après cette réunion, il faudra qu'il sache où vous avez demeuré et je crois qu'il a une information à vous donner.

Aussi pour la soirée d'hier, et aussi ceux qui ont donné un discours comme Daniel Vachon, Evangéline Canapé, et vous tous qui avez pris parole. Car comme ce que vient de dire Céline, il n'y a qu'un seul mot: MAMU, faire quelque chose ensemble. Et aussi après cette réunion, nous allons vous envoyer un texte de cette réunion. Car moi aussi, j'aurais bien aimé ça dans le temps où j'allais encore à l'école, s'il y aurait eu un livre par lequel j'aurais pu apprendre à écrire le montagnais et de connaître un peu plus ma langue.

Et à la prochaine réunion à Mingan, je crois qu'on aura plus de sujets à discuter, pour continuer notre travail. La raison que nous sommes ici, je crois que c'est pour les enfants. Vous avez vu hier les enfants danser ici, c'est pour ça, je ne sais pas qui, il y a quelqu'un ici qui disait en voyant ces enfants danser, que ça commence à bouger, et je crois que nous aussi nous commençons à bouger dans l'enseignement de la langue indienne. Je crois que le temps est venu pour commencer à travailler pour de bon et aussi après la production des livres, madame Ann Kapesh a déjà écrit des livres, Les Traductions Montagnaises, Daniel Vachon, lui aussi en a déjà fait. Maintenant, je n'ai qu'à vous dire de se revoir ensemble à Mingan. Se réunir dans une réserve, je crois que c'est une bonne place que de se réunir dans une réserve. Je vous remercie de nous avoir reçu chez vous. Aurevoir, à Mingan.

(La réunion se termine ici. Maintenant, ce sont des interview).

_____: Que penses-tu de la rencontre ici, de la discussion de l'enseignement de la langue indienne?

Laurette Grégoire: Je suis très contente d'être convoquée ici, et d'être venue ici pour travailler avec toutes les autres réserves. Il y avait discussion de l'écriture, pour écrire de la même façon, qu'il

n'y ait qu'une langue. J'ai bien aimé . la discussion. Car c'est de cette façon que toutes les réserves se comprendront. On ne parle pas ici de changer une personne sa façon de parler, mais de l'écriture. Si moi de Sept-Iles je veux écrire, si j'écris à quelqu'un de Natashquan, il va me comprendre. C'est de ça qu'on a parlé. C'est vrai que ce sera un gros travail mais je crois que si les Indiens se rencontrent plusieurs fois, toutes les réserves, et c'était très bien ce qu'on a fait, les Indiens se sont connus, on a connu leur façon de vivre, eux aussi ont donné leurs opinions, même ceux de Sept-Iles, de Natashquan et de St-Augustin. C'était très bien et aussi quand on a dit de travailler ensemble, je crois que ça va bien marcher.

_____: Je te remercie beaucoup Laurette de nous avoir donné ton opinion.

Maintenant je suis avec une personne, les gens venant de l'extérieur, celle-ci vient de Sept-Iles, son nom Doris Vollant, elle enseigne. Je vais à elle aussi, lui demander son opinion. Que penses-tu Doris de cette rencontre de deux jours et demi.

Doris Vollant: Je suis très contente, car je vois qu'on s'intéresse à la langue indienne, et qu'on veut travailler ensemble. Je suis contente de voir que les réserves montagnaises veulent travailler ensemble, j'en suis contente. Et je pense que si on se réunit de plus en plus, on sera plusieurs et on sera plus forts pour faire telle chose.

_____: Je te remercie Doris d'avoir donné ton opinion.

Maintenant c'est au tour de Evangéline Canapé, elle va nous dire ce qu'elle pense de cette rencontre.

Evangéline Canapé: Je te dis que je suis très contente, Gilbert. Car je pense qu'il fallait organiser cette réunion pour poursuivre notre

travail, car c'est un travail très difficile que nous faisons et il faut absolument s'entendre pour choisir une écriture. Et si chaque personne écrit à sa façon, on n'avancera jamais. Et tous ceux qui ont été convoqués, disons les autres réserves, eux aussi espèrent que cela fonctionne. Je suis très contente maintenant, car j'avais très peur avant que les colloques arrivent, car ça nous a pris beaucoup de temps pour se préparer, et j'avais une crainte terrible vendredi dernier, mais maintenant je suis très contente, je pourrais dire que la discussion s'est très bien déroulée.

_____: Je te remercie beaucoup Evangéline de ton opinion.

Maintenant, je suis avec une autre personne, c'est madame Ann Kapesh. Ella a déjà écrit deux livres. Je vais lui demander à elle également de nous donner son opinion de cette rencontre de deux jours.

Ann Kapesh: Je suis très contente de vous voir, vous les jeunes, vous êtes plus jeunes qu moi, de vous voir à travailler sur ce sujet. Je pense que vous, les jeunes, vous êtes déjà prêts. Pourquoi est-ce que je penserais tellement à moi, c'est pour vous autres qui allez travailler. C'est seulement de l'aide qu'il vous faudra, ce qui vous manque, ce que vous attendez comme appui. Mais il faudra quand même faire attention au début, comme j'ai dit tantôt, de prendre garde à l'enfant indien qui va commencer à aller à l'école. Je crois que c'est là le plus important à faire attention. Et vous autres à votre âge, vous comprenez déjà. C'est vous autres qui le voulez, c'est vous autres qui demandez d'aller chercher ce que vous avez perdu. Mais aussi, je serais contente que vous regardiez les enfants qui débutent l'école. C'est tout ...

Gilbert _____: C'est bien, je vous remercie d'avoir donné votre opinion.

Ann Kapesh: Moi aussi, je suis très contente d'être venue à Bersimis. Je vous remercie de votre accueil chaleureux, bien l'Indien a toujours su bien traiter son voisin, le bien recevoir. Et j'espère qu'on restera toujours amis même si chacun s'en va chez soi.

Léonard Paul: La réunion pour discuter de l'éducation, aussi de l'écriture indienne et de la culture, l'Indien autrefois, pour que tout ce qui a été discuté, soit utilisé dans les écoles. En tout cas, moi, je suis très content de cette réunion, car c'est la première fois, n'est-ce pas, que les Indiens en parlent. Et je pensais que c'était vraiment le temps de bouger, car c'est rendu maintenant que les Indiens commencent à perdre leur langue. C'est pourquoi nous avons fait cette rencontre. Ainsi, on pourrait dire que les deux jours et demi de réunion, il y avait aussi une soirée dont les Carcajous étaient présents, etc., et il y avait une exposition des photos de Provencher, car je voulais que les Indiens les voient, ce n'était pas seulement pour discuter, c'était aussi la démonstration de la culture. La façon dont l'Indien vit, cela je voulais que ça se voit. C'est pour cela que j'ai fait ça. En tout cas, la prochaine rencontre aura lieu à Mingan. Peut-être cet été. Notre travail va se poursuivre, car on se comprend un peu plus, autrefois chaque réserve travaillait pour soi, enfin pour produire des livres pour s'en servir dans les écoles. Maintenant, on se comprend un peu plus que c'est un gros travail et pour travailler ensemble, peut-être pour imprimer, pour que nous aussi on ait des livres en indien pour qu l'on puisse enseigner à nos enfants, et aussi pour que les enseignants aient leurs guides. C'est pour cette raison que nous avons organisé cette rencontre. Après constatation du déroulement de cette rencontre, j'en suis très heureux. Je suis content, car on commence, et les Indiens sont d'accord que nous continuions à travailler pour enseigner en indien. Et je suis certain que nous irons loin. Car si on ne fait que recevoir des cours en français, je pense que ... en tout cas, ce sera comme si on se laissait détruire. Quant à l'enseignement indien, il nous faudra réfléchir de ce que madame Ann Kapesh a mentionné: on nous a enlevé notre culture. C'est à nous autres de le prendre en main pour qu'il n'y ait pas un Blanc, ou même un fonctionnaire du ministère pour qu'il nous dise: vous êtes comme ça. C'est à nous autres

de dire qui nous sommes. C'est ce genre de réunion que nous avons eu.

Gilbert : D'accord Léonard, je te remercie beaucoup d'avoir donné ton opinion de cette rencontre.

...

Philippe Mckenzie: Je connais les Indiens, leur mentalité, en tout cas ceux qui j'ai rencontrés, que j'ai parlés avec, je sais ce qu'ils pensent, qu'ils ont des problèmes, que le Blanc ne veut pas nous comprendre, on nous oublie toujours,, mais nous sommes assez forts pour nous relever et crier ce que nous pensons. C'est pourquoi j'ai fait de la musique pour crier ma douleur. Je vais chanter: E nipa minueniten tshi uapataman.

Pour ma part, je n'ai pas vécu la vie d'autrefois, mais je monte dans le bois parfois. C'est pour cette raison que j'ai composé des chansons pour conserver notre façon de vivre, d'où vient notre façon de vivre, de la forêt, de la nature.

E nipa minueniten tshi uapataman.

Je vous remercie.

Tshekuan tshe tutaman.

Je vais chanter pour mon ami.

Mon ami.

Cela fait déjà dix ans que je fais ce travail, de la musique et ça m'est arrivé de penser ceci: pourquoi est-ce que je fais ceci et je pense, pour faire seulement de la musique. Et puis, j'ai pensé de dire ce que je pensais des choses que je voyais, comme tout le monde le fait. Un peintre, un photographe, un musicien,

un professeur, je pense que tout le monde peut, s'il le veut vraiment dans sa tête pour faire telle chose, si son idée est de faire telle chose, il pourra le faire. C'est vrai qu'il aura des difficultés mais il pourra quand même le faire, tout ce qu'il voudra, ne pas du tout se décourager pour faire quelque chose, qu'on se relève. Et à partir de ça, j'ai écrit cette chanson: Ka papeikutesht.

Ka papeikutesht.

Je vais maintenant chanter en français. Je l'ai intitulé: "J'étais si bien avec ma Squaw".

J'étais si bien avec ma Squaw."

Ni mushum.

Je vais maintenant chanter: Mishta Shipu. La rivière... notre rivière, et la terre qui nous appartient, tout ce territoire que le Blanc a nommé QUEBEC, c'est à nous ce territoire, ce n'est pas à Lévesque, il est à nous, il n'est pas à Trudeau, et aussi les rivières, elles sont à nous.

Mishta Shipu.

Je vais vous chanter une dernière chanson avant que Bernard, mon ami, vienne.

Nite nitapin ni mamitunenitan.

(Maintenant c'est au tour de Bernard à chanter).

Eku mak Innu

Je pensais déjà de chanter qu'en Indien, pour que tout le monde comprenne. Mon idée est de ne pas chanter les chansons des Blancs, je pense toujours à l'Indien.

Innut ueshkat ka ishinimetatau.

Ne tshitassinu eka nita nikatetau.

J'ai composé une autre chanson et c'est la première fois que vous tous allez l'entendre.

C'est tout, je vous remercie beaucoup.

FIN.

/

POOR

QUALITY

ORIGINAL